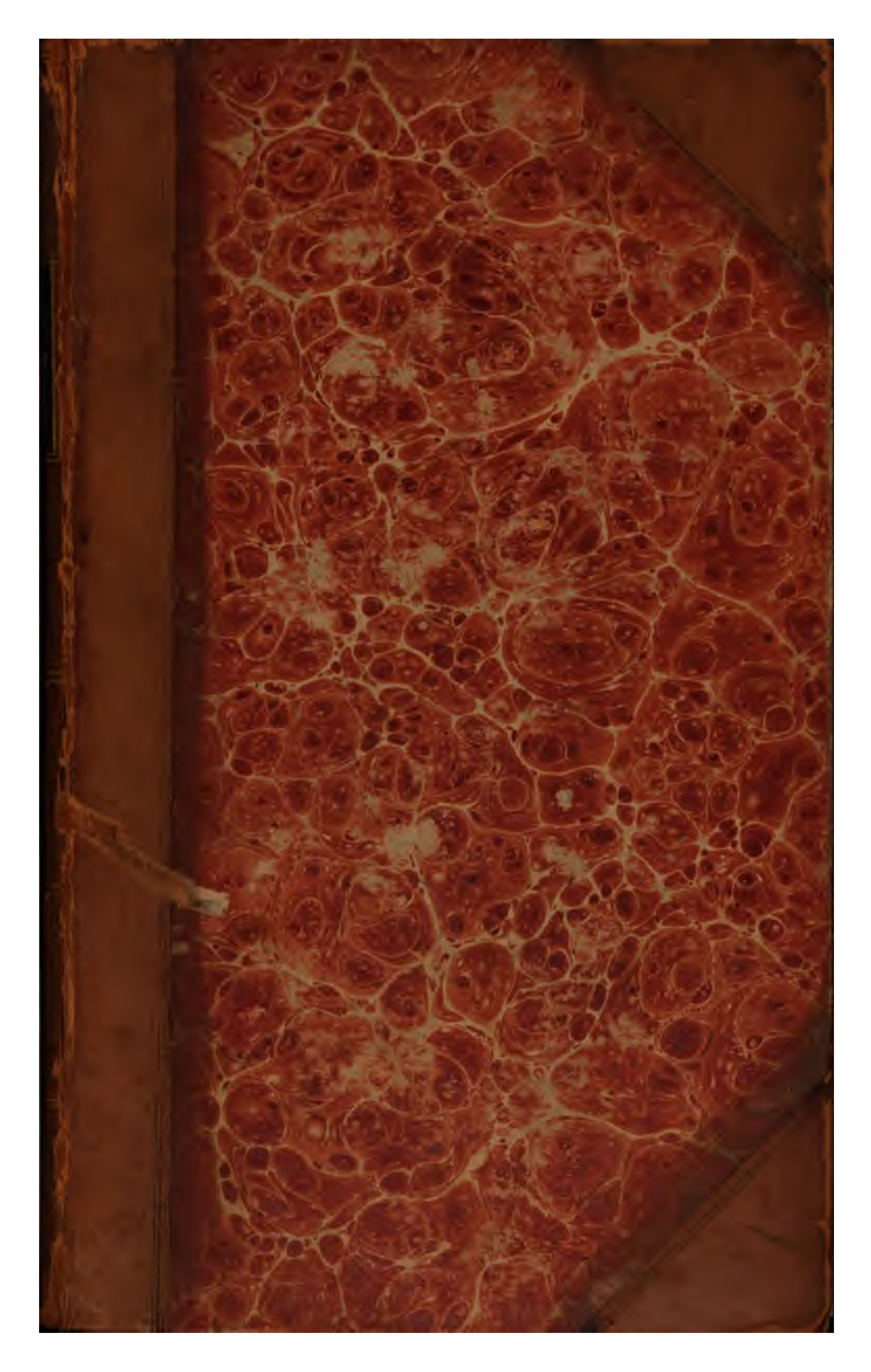
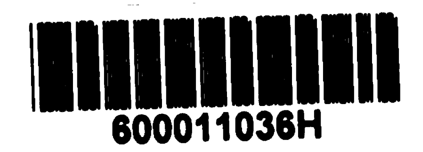
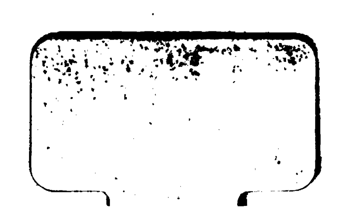



600011036H



COURS
DE
LITTÉRATURE
GRECQUE MODERNE.

IMPRIMERIE
DE P. A. BONNANT.



JACOVAKY RIZO.

COURS DE LITTÉRATURE GRECQUE MODERNE,

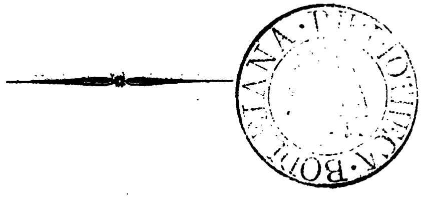
DONNÉ A GENÈVE

PAR

Jacovaky Rizo Néroulos,

ANCIEN PREMIER MINISTRE DES HOSPODARS GRECS DE VALACHIE ET DE MOLDAVIE;

PUBLIÉ PAR JEAN HUMBERT.



GENÈVE,

ABRAHAM CHERBULIEZ, LIBRAIRE.

PARIS. LIBRAIRIE PASCHOUD, RUE DE SEINE, 48.

1827.

mis à même d'étudier les hommes et les choses, et de les juger sainement. Dans ce moment où la Grèce attire tous les regards, on s'intéressera sans doute à l'homme d'État, au poète qui, jeté par les coups du sort loin de sa Patrie, n'a cherché d'autre plaisir que de parler d'elle, et de lui concilier de plus en plus le respect et l'admiration.

Jacovaky RIZO *Néroulos*, l'un des meilleurs écrivains de la Grèce moderne, est né à Constantinople, en 1778, d'une famille connue dans les lettres et la diplomatie. Orphelin à l'âge de quatre ans, sa première éducation fut confiée à son oncle Samuel, archevêque d'Éphèse. Daniel Philippidès lui enseigna la philosophie morale, et l'abbé de la Fontaine les mathématiques. A peine âgé de vingt ans, il fut appelé par l'hospodar Ypsilanty, père de ceux qui ont illustré ce nom, à l'honorable emploi de grand-Écuyer, dans la prin-

cipauté de Moldavie; c'est là qu'il consacra ses loisirs à étudier la littérature française, et à se perfectionner dans les langues orientales. Ypsilanty fut déposé. Son successeur, Alexandre Soutzo, nomma en 1801 le jeune Rizo son agent à Constantinople. Mais la Russie et la Porte ayant commencé à cette époque une guerre qui dura six ans, et pendant laquelle les provinces de Moldavie et de Valachie, envahies par les Russes, furent privées de leurs gouverneurs, M.r Rizo passa tout ce temps à Constantinople, au sein de la retraite et de l'étude. La paix fut conclue; les hospodars rentrèrent dans leurs principautés. Le prince Jean Caradza,* hospodar de Valachie, s'attacha M.r Rizo, et l'éleva successivement jusqu'à la dignité de *grand-postelnik* ou premier mi-

* C'est le même prince qui a passé six mois à Genève, en 1819, accompagné de George Argyropoulo, son gendre, et du célèbre Maurocordato, son *grand-postelnik*.

nistre. Profitant de son crédit, M.[r] Rizo s'efforça d'améliorer les diverses branches de l'instruction publique, et surtout de faire fleurir le lycée de Bucharest, en y attirant d'habiles professeurs, tels que Néophyte Doukas et Étienne Comita. Son séjour en Valachie fut alors de quatre ans. En 1818, il fut nommé secrétaire-traducteur de l'*Interprétat* au ministère des affaires étrangères de la Porte, à Constantinople. En 1819, le prince Michel Soutzo, hospodar de Moldavie, et qui, dès long-temps, connaissait le mérite de M.[r] Rizo, l'appela auprès de lui, et le revêtit une seconde fois de l'importante charge de grand-postelnik. Le collége de Jassy devint l'objet principal de ses soins, et il fonda dans cette capitale plusieurs écoles d'enseignement mutuel. Actif, persévérant, modeste, il avait gagné l'approbation et l'estime universelles, lorsque l'insurrection éclata au mois de février 1821, et termina la carrière politique de M.[r] Rizo.

Proche parent d'Ypsilanty, M.r Rizo n'avait pas ignoré les mouvemens qui se préparaient; ce fut même dans la principauté de Moldavie, où il était premier ministre, que la révolte commença. L'apparition des troupes d'Ypsilanty jeta le désordre et l'épouvante; les boïards et le clergé s'enfuirent; l'hospodar et sa cour abandonnèrent Jassy, et se retirèrent à Kischneff, près d'Odessa. M.r Rizo y séjourna deux ans, occupé du sort futur de son épouse et de ses onze enfans; il ne partit pour la Grèce qu'en 1823, emmenant avec lui ses fils aînés, qu'il destinait à la carrière des armes. La route par mer était fermée; il fallut traverser la Pologne, la Saxe et la Suisse. Arrivé à Genève, il jugea convenable d'y laisser un an ses fils, pour qu'ils étudiassent, auprès du colonel Dufour, les principes de l'artillerie; il alla les attendre à Pise. En tout autre temps, le séjour de Pise eût été pour lui plein de charmes; il y avait retrouvé ses anciens amis, le prince

Caradza, le prince Michel Soutzo, Argyropoulo, et deux littérateurs de sa nation, Chrestary et Jatropoulo : mais de profondes blessures déchiraient son cœur sensible. Sa nombreuse famille était toujours en Bessarabie ; son frère et son beau-frère venaient d'être massacrés à Constantinople. Pour comble de malheurs, son fils aîné, à peine de retour en Toscane, tomba dans une maladie de langueur, et expira. Ce fils était l'espérance et l'orgueil de son père : c'était un modèle d'énergie et de courage ; à quinze ans, il avait combattu sous les drapeaux d'Ypsilanty, et il allait s'embarquer pour la patrie des braves. M.r Rizo fut inconsolable de cette perte. L'Italie et son beau ciel, Pise et les douceurs de l'amitié, rien ne put le distraire : il résolut de se rapprocher de sa famille. Instruit de ce projet, un philhellène génevois, M.r Bétant, intime ami des fils de M.r Rizo, lui écrivit en termes pressans pour l'engager de venir à

Genève, dans une ville dévouée à la cause des Grecs, et qui a le bonheur de posséder le comte Capodistrias, ce loyal et généreux patriote, qui résigna ses hautes fonctions en Russie, dès qu'il vit la Russie indifférente au sort de la Grèce.

M.r Rizo se laissa persuader, et arriva à Genève le 18 juin 1826. A peine y était-il fixé, que plusieurs personnes (et l'auteur de cette Notice en particulier) le sollicitèrent de donner un cours de langue grecque moderne, dans lequel il exposerait, mieux que tout autre, sans doute, le caractère, les nuances et les délicatesses de ce dialecte si peu connu. Sa complaisance céda à nos vœux. Il prit la plume pour tracer l'*Introduction*, qui devait occuper une ou deux séances; mais, emporté par l'attrait du sujet, il prolongea insensiblement cette Introduction jusqu'à la fin du cours.

C'est ce travail que je publie aujourd'hui, travail rédigé tout d'une haleine, sans le secours d'aucun livre, d'aucune note, d'aucun manuscrit; travail plein d'érudition, et qui donne à juger de quoi l'auteur était capable, s'il l'eût composé dans sa patrie, au milieu de sa bibliothéque, et à tête reposée; travail qui offre des vues nouvelles, et plus d'idées que de mots: chose rare dans un siècle où l'on ne cherche qu'à grossir les volumes, et où les littérateurs spéculent comme des marchands. M.r Rizo a su dans quelques pages présenter l'histoire la plus complète qu'on ait de la littérature de sa nation. Je dois pourtant l'avouer : cette briéveté a été peut-être, en certains endroits, poussée trop loin; soit que l'éloquent professeur, entraîné par son imagination, ait omis, sans le vouloir, quelques idées intermédiaires; soit qu'à dessein il ait glissé sur certains faits, et enveloppé sa pensée, pour ne blesser personne. M.r Rizo n'a pas lu ce cours à ses au-

diteurs entièrement tel que je l'offre au public; il a prié son jeune ami M.r Bétant de revoir le manuscrit, de réunir les *leçons* en un seul tout, et de rejeter dans les *Notes* ce qui lui paraîtrait moins en harmonie avec l'ensemble de l'ouvrage, en laissant au style sa couleur, et même ses défauts. On reconnaîtra donc, dans les premières pages surtout, la plume d'un étranger, mais d'un étranger habile, et dont le début laisse peu de chose à désirer.

Aussi éprouvé-je un vrai plaisir à être l'éditeur d'un livre si estimable; et je m'en félicite d'autant plus que ce livre augmentera sans doute l'intérêt qui environne déjà la nation grecque, lorsqu'on verra depuis quand se préparait en silence la révolution actuelle, et par quels nobles efforts on y tendait. Instruire le peuple, fonder des écoles, des colléges, des académies; traduire et répandre avec profu-

sion les meilleurs ouvrages de l'antiquité et des temps modernes; faire voyager à grands frais la jeunesse dans notre occident : voilà par quels sacrifices les Grecs travaillaient à s'affranchir. Rien ne leur coûtait pour montrer à leurs fils la civilisation européenne, et leur inspirer le goût et le besoin des institutions libérales. Les séparations les plus douloureuses, les absences les plus prolongées, étaient adoucies par l'espérance d'un avenir meilleur.

Tel était, il y a trente ans déjà, ce peuple magnanime, tandis que l'Europe entière prêtait une oreille facile aux récits mensongers des voyageurs; tel est encore aujourd'hui l'héroïsme de ces négocians grecs tant calomniés, et qu'on voit depuis six ans équiper, entretenir à leurs frais des flottes nombreuses, et prodiguer avec la même facilité leurs trésors et leur sang; tel est ce peuple qu'on nous repré-

sentait comme façonné à l'esclavage, et indigne d'en sortir. Ces injustices commencent à se dissiper; et l'ouvrage de M. Rizo hâtera le moment où la vérité sera connue. On verra ce que faisait cette nation opprimée, mais non pas avilie, pendant qu'on la croyait uniquement occupée à caresser le pouvoir, et à trafiquer astucieusement sur les mers. On verra que la révolution actuelle croissait dans l'ombre, et qu'elle avait pour instigateurs, non des subalternes obscurs et d'ignorans enthousiastes, mais de riches négocians, et des hommes de lettres prudens et respectables.

Dans ce tableau des littérateurs de la Grèce, aurait figuré au premier rang M.r Jacovaky Rizo, si tout autre que lui eût tracé cette histoire. Il y a donc ici une lacune que j'essaierai de combler.

La poésie surtout a occupé la vie littéraire de M.r Rizo; et c'est comme poète qu'il jouit

dans sa patrie d'une réputation aussi étendue que méritée. Son début fut la tragédie d'*Aspasie*, en trois actes et en vers, avec des chœurs, jouée en 1811, imprimée à Vienne en 1813, réimprimée à Leipsick en 1823. C'est la première tragédie en grec moderne où la règle des unités soit observée. Le but de l'auteur était d'élever les âmes de ses concitoyens par le développement de sentimens nobles et patriotiques; il voulait aussi faire voir que la langue vulgaire, trop dépréciée par certains critiques, était susceptible d'élégance, de noblesse et de dignité. Comme ouvrage dramatique, on peut reprocher à cette pièce de ne pas offrir assez d'action et de péripéties; mais le style en est achevé.

La même année (1813) parut *Polyxène*, tragédie en cinq actes et en vers, supérieure à la précédente, sinon pour le style, du moins pour l'intrigue, qui offre un intérêt soutenu

et des situations fortes et tragiques. Achille demande la main de Polyxène ; la jalousie de Cassandre entrave l'accomplissement de cet hymen ; Achille périt assassiné dans le temple de Minerve.

Ces deux tragédies ont été plusieurs fois représentées sur les théâtres grecs de Jassy, de Bucharest, de Corfou et d'Odessa.

À l'occasion des exagérations ridicules où tombaient les partisans effrénés du système grammatical de Coray, M.r Rizo publia une comédie en trois actes et en prose, intitulée *le Nouveau Patois des Savans* (en grec moderne), imprimée d'abord à Constantinople en 1812, puis à Leipsick en 1816. L'intrigue est peu de chose ; mais les détails sont pétillans d'esprit et de gaîté.

L'Enlèvement du Dindon, Κούρκας ἁρπαγή (Vienne, 1815), est un poème héroï-comi-

que, dont il n'a paru que trois chants, et dont le but moral était d'inspirer aux Grecs le mépris d'occupations et d'idées frivoles, de tourner toutes leurs pensées vers des objets d'un ordre supérieur, et surtout de leur inspirer l'amour de la liberté. Le poème, dans son entier, devait offrir une satire générale des défauts de la nation. La partie imprimée est une allusion maligne aux mœurs des Grecs de Constantinople, à leurs vaines dissensions, à leur luxe et leur légèreté.

Témoin du soulèvement d'Ypsilanty, M.r Rizo en a consigné quelques détails dans une brochure grecque intitulée *Fragmens historiques sur les événemens militaires relatifs à l'invasion d'Ypsilanty en Moldavie* (Moscou, 1822.)

Tels sont les ouvrages publiés jusqu'à ce jour par M.r Rizo; car je passe sous silence

des poésies fugitives qui ont paru dans les journaux grecs de l'Allemagne. Ses œuvres manuscrites se composent d'un poème héroïque, dont le sujet est la catastrophe de Scio; d'un petit poème sur les désastres de Psara; d'une comédie en trois actes et en prose, intitulée *les Pédans;* d'un recueil d'odes, et de quelques élégies pleines de sensibilité. Comme échantillon du genre de M.r Rizo, je citerai les *Vers qu'il s'adressait à lui-même* pendant son séjour à Pise, et je joindrai à la fin du volume le texte du morceau, pour que les hellénistes puissent juger par eux-mêmes combien le style de M.r Rizo est clair, pur, élégant et harmonieux :

« Qu'est devenu ce temps où, porté par un vent favorable, je traversais la mer calme de la vie, et j'entrais dans le sein d'un port tranquille? Ma maison était l'asile du bonheur; chaque jour, entouré de ma jeune famille, je me mêlais à ses

jeux enfantins; je menais une vie douce et heureuse; je m'abreuvais de félicité.

« Mais, ô Patrie! ô nom cher et sacré! hélas! je ne te profère aujourd'hui qu'en versant des pleurs. Lorsque tu appelas tous tes enfans, tu m'appelas aussi : quel cœur hellénique fût demeuré sourd à ta voix? . . . .

. . . .

« Je traversai le riche territoire de la Haute-Allemagne, terre amie des arts et de la philosophie. Je traversai la Suisse aux beaux lacs, la Suisse généreuse bienfaitrice des Grecs. J'admirai, je chéris la sage Genève, et, ayant prié pour elle, je continuai ma route, et franchis les Alpes.

« Arrivé dans les plaines délicieuses d'Italie, dans la Toscane riante et hospitalière, je vis ses sites poétiques, ses bois d'orangers, ses jardins, où l'hiver n'arrive que lentement et avec respect. Mais, hélas! ces lieux de paix et de repos ne m'ont causé que des gémissemens et des larmes.

« Quelquefois, solitaire et triste, je descendais sur le rivage de la mer; et à l'aspect des vaisseaux qui fendaient les ondes : Heureux, m'écriais-je, ceux qui naviguent! Oiseaux marins, portez-moi sur vos blanches ailes, jusque dans les ports de ma patrie!

« Un jour, après un violent orage, je me promenais lentement, avec un ami, sur les rives d'un fleuve débordé. Au milieu des débris arrachés par l'onde furieuse, flottait le tronc d'un grand chêne. Vois, dis-je à mon ami, vois ce chêne entraîné par le courant rapide : hier il avait un épais feuillage; son ombre rafraîchissait la terre; des oiseaux mélodieux se jouaient sur ses branches; à ses pieds le berger enflait son chalumeau; aujourd'hui, déraciné par la tempête, il roule dans l'Arno, jouet des vagues écumantes.

« Cher ami, je suis semblable à ce chêne depuis que j'ai quitté ma famille, depuis que je vis seul et délaissé. »

C'est en Bessarabie et en Toscane (de 1821 à 1825) que M.r Rizo a composé la plupart de ses poésies détachées, qui seront peut-être publiées un jour. Arraché à la Grèce et à sa famille, toutes ses pensées se tournaient vers les objets de son affection; et tantôt il exhalait en vers mélancoliques les regrets de l'absence; tantôt, ému d'admiration et de pitié pour les héroïques défenseurs de sa patrie, il prenait sa lyre, et soutenait par des hymnes guerriers leurs efforts et leur constance. Son *Ode aux Grecs*, imprimée à Leipsick en 1823, avec une traduction en vers allemands, respire une véritable chaleur. Elle a été réimprimée en 1824 à Missolonghi, dans le journal intitulé *Chroniques grecques*.

Occupé de son *Cours de littérature* depuis son arrivée dans notre ville, M.r Rizo a quitté momentanément la poésie, à laquelle il demanda si souvent des consolations ou un sou-

lagement à ses peines. Des relations d'amitié avec plusieurs savans génevois ; le spectacle édifiant de l'enthousiasme des Suisses pour la cause des Hellènes ; l'espoir bien fondé de la délivrance prochaine de la Grèce ; des témoignages non équivoques de considération de la part d'illustres voyageurs qui ont traversé Genève ;* toutes ces circonstances ont réjoui son cœur attristé, et semé de quelques fleurs une vie désenchantée. Dans ce moment, M.r Rizo, encouragé par l'accueil flatteur fait à son cours de littérature, prépare une *Histoire de la Révolution actuelle de la Grèce ;* et l'on peut être sûr que cet ouvrage, entièrement neuf et original, rédigé sur des documens offi-

* Parmi ces voyageurs, il suffira de nommer M.r Champollion le jeune, dont le nom peut se passer d'éloges, et M.r le comte Mocenigo, de Corfou, ambassadeur de Russie à Turin, l'un des hommes qui ont le plus contribué à la civilisation de la Grèce.

ciels par un homme qui connaît à fond le caractère des deux peuples, et qui a eu des rapports intimes avec les principaux acteurs de cette grande scène, sera écrit avec toute la fidélité de l'historien, l'éloquence du poète, et le patriotisme du citoyen.

J. H.

Genève, ce 20 décembre 1826.

DE LA

LITTÉRATURE

GRECQUE MODERNE.

INTRODUCTION

A L'HISTOIRE DE LA LANGUE GRECQUE.

En parcourant la chronologie des poètes qui ont précédé Homère, en jetant un coup d'œil sur cette antique poésie grecque dont le temps ne nous a conservé que les titres et quelques fragmens, on est forcé d'admettre que, dans le court espace que l'histoire assigne à la naissance et aux progrès de cette poésie, jamais l'esprit humain n'eût fait un saut si prodigieux, jamais une langue n'eût aussitôt obtenu un si haut degré de perfection et de richesse. Il faudrait donc supposer, ou que ces poèmes antiques n'ont

jamais existé : supposition absurde, et réfutée par la composition de l'Iliade, qui n'a pu avoir lieu sans une infinité de modèles précédens; ou que la Grèce subit, dans des époques inconnues, tant de bouleversemens physiques, tant de révolutions désastreuses, que jusqu'à la trace des événemens antérieurs fut effacée.

Les fréquentes immigrations de peuples étrangers furent les causes principales de cette confusion qui règne dans l'histoire, non-seulement sur l'origine du peuple grec, mais aussi sur l'état de sa civilisation avant la guerre de Troie. Les Pélasges et les Cariens, sortis, les uns du mont Caucase, et les autres de la Libye, se disputèrent entre eux la conquête de la Grèce et de l'Asie mineure, s'affaiblirent par des guerres continuelles, et cédèrent peu à peu le terrain aux conducteurs des colonies égyptiennes et phéniciennes, qui influèrent beaucoup sur les mœurs, la religion et le langage de la Grèce. C'est de l'établissement de ces colonies qu'on peut dater la civilisation en Grèce, ou, pour mieux dire, le rétablissement de l'ordre social, renversé par les Pélasges et les Cariens.

La communication de la Grèce avec l'Asie devint dès lors plus considérable. Minos passa en Crète, devint législateur et roi, forma une ma-

rine, chassa les Cariens, et délivra les îles de la mer Égée, derniers débris de leurs conquêtes. Cadmus, ou Cadim, se fixa en Béotie, et y bâtit, en commémoration de Thèbes d'Égypte, une ville du même nom.[1] L'Asie commença à être plus fréquemment visitée par les Grecs, dont plusieurs, tels qu'Eumolpe et Orphée, rapportèrent de Chaldée et d'Égypte, avec le culte mystérieux de ces pays, quelques connaissances des sciences, des beaux-arts, et surtout de la musique.

Ce contact avec les nations orientales dut avoir une grande influence sur les idiomes encore incultes des indigènes de la Grèce; et, si l'on voulait faire une étude particulière de l'étymologie des mots grecs, on en trouverait un grand nombre dérivés des langues sémitiques.[2] Les mots d'origine pélasgique furent dès lors rejetés, à cause de leur son désagréable, et remplacés par des mots empruntés aux langues chaldéenne, égyptienne et phénicienne.

En partant donc de ces principes, qui aident à résoudre l'énigme des progrès de la langue grecque dans l'espace de ces temps couverts de l'obscurité des fables et des allégories, suivons les gradations progressives de cette belle langue, le point le plus haut qu'elle atteignit, sa décadence

et sa plus grande corruption. Mais, pour éviter la prolixité, choisissons les points culminans de chaque période, et ne citons que ceux des poètes et des prosateurs qui excellèrent dans leur genre.

La période la plus reculée de la littérature grecque, date de la poésie mystique ou religieuse. Les chefs des colonies asiatiques ayant apporté en Grèce leur mode de gouvernement, c'est-à-dire un régime absolu, et appuyé sur le théocratisme, avaient fait naître la poésie mystique en fondant des lieux où l'on rendait des oracles. Pour réussir, ils y avaient installé des prophétesses. Phémonoé, prêtresse d'Apollon, fut, selon les traditions anciennes, la première qui inventa le vers hexamètre. C'est donc aux femmes que la poésie, au moins la poésie grecque, doit son origine; et c'est peut-être à cette circonstance qu'elle doit aussi d'être la plus belle et la plus harmonieuse de toutes. Des hommes ensuite, tels qu'Eumolpe, Orphée, Linus, embrassèrent l'hexamètre, et s'en servirent pour chanter les dieux, la religion, ses mystères et ses cérémonies. La poésie de cette période était toute consacrée au culte religieux, qui lui traçait un cercle étroit; et la langue, cet organe immédiat des pensées de l'homme, influencée par le mo-

nopole moral de gouvernemens arbitraires, avait une abondance stérile, une richesse et un luxe oriental.

La Grèce, divisée par la suite en petits états qui avaient chacun leur roi, fut sans cesse le théâtre de guerres partielles, où brillaient le courage, la force du corps et l'intrépidité. Les héros de cette époque protégeaient les opprimés contre les oppresseurs, faisaient la guerre aux animaux féroces, desséchaient les marais, et creusaient des canaux pour empêcher les débordemens des rivières. Tels furent les Hercule, les Jolaüs, les Persée, les Jason, les Bellérophon, les Thésée et les Pirithoüs.

L'imagination poétique, alors dégagée des bornes que la théocratie lui prescrivait, changea d'objets, et abandonnant le ciel au langage sacré des oracles, s'occupa de la terre, et commença à célébrer les grands exploits par de petites chansons, semblables à celles des *condottieri* ou capitaines de la Grèce moderne. C'étaient ces petits poèmes qu'Achille chantait sous sa tente, en s'accompagnant de la lyre, ἄειδε κλέα ἀνδρῶν, « il chantait les exploits des héros. » Le poète Démodocus chantait aussi la prise de Troie, assis à la table du roi des Phéaciens, en présence d'Ulysse:

Ὅσσ' ἔρξαν τ' ἔπαθόν τε, καὶ ὅσσ' ἐμόγησαν Ἀχαιοί.
« Il chantait les hauts faits, les souffrances et toutes les fatigues des Achéens. »

Le nombre de ces poètes-chantres augmentait en raison de la multiplicité des exploits; mais, faute de moyens durables pour transmettre ces compositions à la postérité, c'était la tradition qui conservait les événemens; c'était la mémoire divinisée par les anciens, comme mère des Muses, qui garantissait précairement de l'oubli cette foule de compositions poétiques.

Semblables pourtant à des ruisseaux qui, par leur concours, forment de grands fleuves, ces petits poèmes contribuèrent à la composition de ce chef-d'œuvre de l'esprit humain, l'immortelle Iliade. Ces devanciers d'Homère, obligés de traiter différens sujets, qui exigeaient une vaste collection de mots, enrichissaient la langue d'expressions ingénieuses, de tours variés, et la polissaient par des sentimens et des idées. Jouissant du titre d'*hommes favorisés du Ciel*, ils étaient au-dessus des factions et des partis; et, vrais citoyens de la Grèce, ils la célébraient dans leurs chants, ils en confondaient les dialectes, et inspiraient par là aux peuples divisés l'idée d'une patrie unique et commune.

Homère, profitant des matériaux de ces petits

autels érigés aux Muses par ses prédécesseurs, bâtit ce temple prodigieux que le temps a toujours respecté. Le temps, destructeur impitoyable, n'ose entamer l'Iliade, mais cachant sa faux devant elle, il s'incline avec admiration, et passe.

Les grands génies sont à leurs siècles ce que les jalons sont, dans les routes inconnues, aux voyageurs égarés. Ils abrégent le chemin de l'esprit de l'homme, et rendent plus rapides les progrès de la civilisation.

Les deux poèmes épiques d'Homère furent l'école d'où sortirent les législateurs, les historiens, les géographes. C'est dans ces ouvrages immortels que les Grecs apprirent à apprécier la vertu, l'amour de la patrie, le mépris d'une vie ignominieuse, la noble passion pour la gloire. Ces poèmes, récités par cœur dans les fêtes religieuses, dans les réunions de tout âge et de tout sexe, opéraient plus d'effet sur les esprits, que ne font les livres d'aujourd'hui, lus dans le silence du cabinet, où le lecteur isolé devient souvent aussi froid que le tombeau de l'auteur qu'il médite.

Le siècle d'Homère, content de l'avoir produit, ne s'est signalé par aucun autre événement remarquable. Cependant c'est à peu près de cette époque que datent les essais faits par les Grecs,

et surtout par les colonies ioniennes du littoral de l'Asie mineure, pour le régime confédératif. Ces colonies, trop petites pour faire face, chacune isolée, aux forces des rois de Lydie; mais trop actives pour ne pas braver, toutes réunies, l'indolence de ces princes, se liguèrent peu à peu entre elles au nombre de douze, et, formant un faisceau d'assistance mutuelle, firent des progrès rapides vers la prospérité. Elles furent les Suisses de cette époque reculée. Les citoyens de cette confédération ionienne, habitant une contrée aussi belle que fertile, jouissant d'une liberté basée sur l'intérêt commun, formèrent bientôt un peuple industrieux et commerçant; ils cultivèrent les sciences et les beaux-arts; leur dialecte devint le plus riche et le plus poli; de grands hommes sortirent de leur sein, et répandirent des lumières sur la Grèce proprement dite, sur la Grande-Grèce et sur l'île de Sicile. [5] C'est à l'école ionienne que doivent leurs connaissances et leur immortalité, les Pythagore, les Thalès, les Démocrite, les Héraclite, les Archiloque, les Alcée, les Anacréon; et, plus tard, les Hippocrate, les Simonide et les Hérodote.

La liberté, qui aime avec une tendresse égale ses enfans des deux sexes, ne défend pas aux femmes d'aspirer à la gloire et à l'immortalité.

La tyrannie seule destine exclusivement le beau sexe aux plaisirs du sérail et aux caresses fastidieuses d'un égoïste soi-disant policé. Partout où règne la liberté, on voit des femmes recevoir une éducation digne d'elles, égaler les hommes, et quelquefois les surpasser en sentimens sublimes, en actions héroïques, en grandes conceptions. L'époque de la confédération ionienne se glorifie d'avoir formé, outre plusieurs femmes célèbres, celle qu'on appela la Muse de Lesbos. Sapho fut admirée, et presque divinisée pour ses productions poétiques. Tous ses vers portaient l'empreinte de son beau génie ; son imagination ardente et douce était la seule capable d'exprimer les inexprimables sensations de l'amour. Eh! par quelle fatalité le temps, au lieu de conserver ses hymnes, nous a-t-il transmis la triste histoire du saut de Leucade et de la farouche insensibilité de Phaon?

La splendeur et la prospérité des villes ioniennes, en inspirant à la Grèce l'amour de la liberté et la haine du pouvoir arbitraire, donnèrent l'idée à plusieurs villes, de se former chacune une constitution. Lycurgue et Solon furent les législateurs de leurs patries respectives : comme si le Ciel, présidant aux destinées de la Grèce, se fût hâté d'élever ces deux boulevards, Athènes et

Sparte, pour succéder aux villes confédérées d'Ionie, tombées sous les coups réitérés des Mèdes et des Perses.

Pendant cet espace de temps, qu'on pourrait appeler l'époque de la naissance du droit public, les sages de la Grèce, en s'occupant de la science de gouverner, abandonnèrent le langage des images et la mesure de la poésie, pour embrasser le style simple et sévère de la prose, dans lequel ils discutaient les devoirs réciproques de l'homme en société. Les plus anciens prosateurs écrivirent en dialecte ionique, tels qu'Hécatée, Denys de Milet, Hérodote et bien d'autres, dont nous avons perdu les ouvrages, et vraisemblablement les noms. Ensuite vinrent les prosateurs attiques, et à leur tête Périclès, dont l'oraison funèbre pour les Athéniens morts dans la première année de la guerre du Péloponnèse, est le plus ancien fragment de prose attique qui nous soit parvenu.

Les victoires éclatantes des Grecs contre les Perses, auxquelles les Athéniens et les Lacédémoniens avaient le plus contribué, donnèrent à ces deux peuples la prééminence sur tout le reste de la Grèce, et bientôt Athènes l'emporta sur Sparte, qui était exclusivement militaire et constitutionnellement ennemie de la littérature, des

sciences et des beaux-arts. Athènes, au contraire, devint la régulatrice du bon goût; et le dialecte attique, appuyé non-seulement sur l'influence morale des grands hommes d'Athènes, mais aussi sur la prépondérance de la force matérielle, devint l'idiome presque universel des sociétés de bon ton.

A cette époque, le génie grec, après avoir épuisé plusieurs genres de poésie, invoqua Melpomène; et tout d'un coup ce beau siècle de la Grèce vit la tragédie perfectionnée déclamer, sur les théâtres d'Athènes, les chefs-d'œuvre d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide et d'Agathon. Oh! combien la Grèce était savante et grande jusqu'à la guerre désastreuse du Péloponnèse! Ses poètes lyriques entonnaient les louanges des héros morts, non pour Sparte ou pour Athènes, mais pour le salut et l'indépendance de la Grèce, leur patrie commune. Les tragiques inspiraient contre la tyrannie une haine implacable, en répétant sur le théâtre, que celui qui va chez un tyran, quand même il irait libre, devient son esclave:

> Ὅστις γὰρ πρὸς τύραννον ἐμπορεύεται
> Κείνου 'στι δοῦλος, κἂν ἐλεύθερος μολῇ.

Oh! combien les vrais principes du droit des nations étaient généralement déjà connus, puisque

les députés de Corcyre, dans le discours qu'ils adressèrent aux Athéniens pour réclamer leur appui contre Corinthe, mère-patrie de Corcyre, prononcèrent ces mémorables paroles : « Si les Corinthiens vous objectent qu'il ne faut pas que vous acceptiez notre députation, parce que nous sommes leurs colons, qu'ils apprennent que toute colonie, tant qu'elle est bien traitée par sa mère-patrie, doit la respecter; mais que, sitôt qu'elle est opprimée, elle s'en détache : car les colons ne s'expatrient pas pour être esclaves de ceux qui restent, mais pour jouir comme eux de l'égalité des droits. » (*Thucyd.* liv. I.)

La guerre du Péloponnèse, suscitée par l'ambition et par le mépris du juste et de l'honnête, produisit des effets funestes à la Grèce. Quand celui qui est à la tête du gouvernement veut se servir de ses concitoyens comme organes de ses passions, il tâche préalablement de les corrompre, pour les trouver ensuite dociles à l'exécution de ses projets. Périclès et Alcibiade furent les corrupteurs des Athéniens : le premier intrigua et effectua la guerre du Péloponnèse; le second fut le moteur de l'expédition contre la Sicile. Les guerres injustes sont l'apanage des nations avilies. Les Athéniens, en se dégradant, applaudissaient aux railleries d'Aristophane contre So-

crate et contre les citoyens amis de la liberté. Le peuple athénien, devenu frivole, abandonné sans réserve aux faux plaisirs et à la licence, commençait à perdre l'idée du beau, et méprisait une morale éloquente pour écouter avec plaisir la puérilité des sophistes et les froides antithèses d'un Gorgias et de ses écoliers. La véritable éloquence, celle des dix orateurs; le style épuré des chefs-d'œuvre de Platon et de Xénophon, eurent souvent des imitateurs, jamais des égaux. C'est avec eux que finit la période la plus belle de la littérature grecque : avec eux disparaît ce style noble sans enflure, simple sans sécheresse, harmonieux sans redondance, orné sans affectation. La langue grecque, répandue sur une surface immense par Alexandre et ses successeurs, défigurée par la masse d'étrangers qui durent l'apprendre, commença dès lors à perdre son caractère et son originalité. Telle une rivière qu'on affaiblit par une quantité de canaux, perd peu à peu sa force motrice, et, coulant jusqu'à une certaine distance, s'arrête enfin, et se transforme en marais; tels furent les derniers efforts de la littérature grecque, perdant sa marche progressive par la mort de ses grands hommes, ou, pour mieux dire, par l'absence de la liberté. La bataille de Chéronée, où la liberté de la Grèce

fut le prix du Mars macédonien; la monarchie universelle d'Alexandre, sa mort prématurée, les guerres interminables de ses successeurs, Rome conquérante et tyran du monde, tous ces événemens désastreux portèrent des coups réitérés et mortels à la littérature grecque.

L'école d'Alexandrie, si l'on excepte Théocrite, Ménandre et Apollonius de Rhodes, ne forma que des poètes plagiaires, des grammairiens insipides, des critiques et des commentateurs stériles, des dialecticiens féconds en abstractions inintelligibles. La domination de Rome ne fut pas moins pernicieuse. Des sophistes mendians, des charlatans érudits, des philosophes sans connaissances réelles, inondaient Rome, Alexandrie, la Syrie et la Grèce. De temps en temps paraissaient sur l'horizon de la littérature grecque, quelques génies supérieurs à leur siècle; mais leurs ouvrages, classiques sous d'autres rapports, étaient bien inférieurs pour le mérite littéraire aux productions de la belle période; leur style, qui sentait la servilité de l'imitation, n'avait point cette audace héroïque, sûre de ses forces, cet à-propos de maître, cette discrète et sage indépendance dans les expressions, qui n'est inspirée à l'auteur que par l'intime conviction de sa capacité créatrice. Tels furent les Polybe, les

Denys d'Halicarnasse, les Arrien, les Diodore de Sicile, les Lucien, les Strabon, les Plutarque et les Pausanias. Ces hommes étaient comme des jardiniers qui arrosent un petit terrain au moyen de réservoirs, mais non pas comme la pluie, qui abreuve et fertilise des plaines immenses.

La Grèce n'avait plus cette créatrice des génies, l'égalité des droits du citoyen. Sous Alexandre et ses successeurs, la jeunesse grecque n'entendait retentir à ses oreilles que les sons terribles de pouvoir absolu, de force arbitraire, ces mots qui flétrissent l'âme et dégradent les sentimens. Sous les Romains, le degré d'avilissement était tel, que les descendans d'Épaminondas et de Miltiade se prosternaient devant l'insolent affranchi d'un insolent proconsul. Dans la suite, le siége de l'empire romain ayant été transporté à Byzance, y fut accompagné du luxe et de la fainéantise des patriciens dépravés, indignes des illustres noms de famille qu'ils portaient. En donnant le titre de capitale de l'empire à la ville de Byzance, anciennement une des villes grecques du second rang, on l'avait obligée d'oublier son origine, ses usages et ses mœurs, pour devenir toute Constantinople; à l'exemple de quelques riches seigneurs, qui, en épousant des bourgeoises, leur enseignent à dédaigner leur

ancien état, et même à oublier leurs parens.

Les titres de tous les dignitaires de la nouvelle Rome étaient en langue latine; les termes de jurisprudence l'étaient aussi. La cour, les fonctionnaires publics, les militaires, la haute société, affectaient de parler la langue des dominateurs; celle des Grecs courait risque de se corrompre totalement par la bigarrure difforme du grec et du latin. Mais l'Église d'Orient, toujours libre, toujours au-dessus des vicissitudes politiques, conservait la langue originale des saints Évangiles. C'est du sein de l'Église d'Orient que sont sortis les modèles de l'éloquence de la chaire, les Basile, les Grégoire, les Cyrille et les Chrysostome. Ces Pères de l'Église grecque, en prêchant la morale évangélique, maniaient la langue des anciens auteurs grecs, et, du haut de la chaire chrétienne, ne voyant dans tout leur auditoire que des frères en Jésus, ils nivelaient les riches et les pauvres, les faibles et les puissans, les fils des princes entourés de satellites, et les orphelins délaissés. La langue grecque allait reprendre une partie de sa force et de sa pureté, quand un essaim de sectaires s'éleva de toute part, et couvrit l'horizon de l'Église. On cessa alors de prêcher au peuple la morale et les devoirs de l'homme en société; on discuta en chaire

sur les matières théologiques, et l'on réfuta les novateurs hérésiarques, qui, semblables à l'hydre, se multipliaient sous les coups. Le peuple n'entendant rien au langage obscur de ces continuelles abstractions, ne pouvait tirer aucun profit de la chaire, seule alors capable de populariser la langue. Ainsi le peuple grec, corrompant journellement sa langue par le mélange des idiomes, l'altéra d'une manière sensible dès le temps même de Justinien.

Constantinople, en qualité de capitale de l'empire d'Orient et d'Occident, et à cause de sa situation heureuse, attirait une affluence d'étrangers. Les troupes de l'Empire étaient un amalgame de toutes les nations et de toutes les langues; les grades supérieurs de l'armée, les plus éminentes dignités de l'Empire, se donnaient également aux individus de toutes les nations. La capitale devenait un réceptacle de langues barbares, qui troublaient les sources de la langue hellénique. Justinien, indigne de gouverner, abandonnant au hasard du lendemain les affaires les plus pressantes et les plus délicates, au lieu d'appaiser les troubles intérieurs et extérieurs de l'Empire, devenait juge et partie dans les disputes sanglantes du cirque de Constantinople. On n'a qu'à lire dans l'histoire de Procope les injures

que se lançaient les deux factions, les Vénètes et les Prassines, pour se convaincre du degré de corruption où la langue grecque était alors arrivée.

Justinien rédigea son code fameux. Législateur de ses peuples, il leur donnait le premier l'exemple de l'infraction des lois, par la dissolution de ses mœurs; et, tandis que lui et ses favoris commettaient sans réserve des crimes atroces, il croyait pouvoir arrêter par ses édits jusqu'aux moindres fautes de ses sujets; il prétendait qu'en s'intitulant *Empereur par la grâce de Dieu*, il pouvait être cruel, parjure, immoral, injuste, par la grâce de Dieu! Accablé sans relâche par les irruptions des Barbares du Nord et par les agressions des Persans, qui le méprisaient, il crut défendre le territoire de l'Empire, non par la discipline de ses troupes et par le choix de généraux expérimentés, mais par la construction d'une quantité prodigieuse de forteresses : ce qui occasiona de si grandes dépenses, qu'il se permit, pour y faire face, de s'approprier les fonds et les revenus annuels de toutes les écoles publiques de son empire. Ce fut le coup le plus mortel qui ait jamais été porté aux sciences et aux belles-lettres; les écoles furent fermées, les professeurs dispersés et réduits à la misère; les ténèbres de

l'ignorance, auxiliaires du despotisme, se répandirent partout. L'ignorance, mère de la superstition, et dupe de l'hypocrisie, croyait faire une œuvre méritoire en brûlant, comme profanes, les parchemins, dépôts précieux des connaissances et du génie des anciens, ou en les raclant, pour y substituer les légendes et les visions de quelques moines exaltés. Les exemplaires des ouvrages classiques devenaient si rares, que ceux qui parvenaient à les lire, étaient obligés d'en tirer des extraits appelés *Chrestomathies*. Ainsi, depuis l'époque de Justinien jusqu'à la prise de Constantinople, la décadence de la littérature et la corruption de la langue grecque allèrent de front avec le dépérissement des forces de l'empire.

On ne doit pas passer sous silence le terrible épisode de cette longue tragédie; je veux parler du démembrement de la Grèce, et de la honteuse conquête de Constantinople par les Croisés. Poussés par la furie du schisme et par l'avidité, ces princes chrétiens, sous l'influence de Venise, morcelèrent en petites principautés le continent et les îles de la Grèce, saccagèrent les villes les plus riches, incendièrent plusieurs bibliothèques, brisèrent des statues, et rendirent plus épaisses les ténèbres de la barbarie.

En parcourant cette longue série de catastro-

phes et de bouleversemens, on ne rencontre que quelques vrais talens clair-semés, quelques hommes d'un mérite réel : tout le reste ne consiste qu'en versificateurs de mauvais goût, en faiseurs d'épigrammes insipides, en charlatans littéraires. La plupart des chroniqueurs de Byzance eux-mêmes, incapables de remplir la tâche d'historiens, ne composaient que des ouvrages aussi difformes que leur époque. Toutefois c'est à ces inhabiles cultivateurs des Muses que nous devons la conservation des connaissances des anciens. Semblables à des voyageurs surpris par l'orage au milieu des steppes de la Sibérie, et qui ne trouvent d'abri que dans de misérables cabanes, les sciences et les lettres, en traversant le désert de ces siècles barbares, auraient certainement péri, si elles n'eussent rencontré de distance en distance quelques hospices, pour y sauver leur existence menacée. C'est ainsi qu'il se trouva, à la prise de Constantinople, des hommes qui, par leurs talens et leurs lumières, illustrèrent encore leur patrie dans sa cruelle captivité.

Il n'entre pas dans le cadre de notre sujet, de parler de la transplantation de la langue grecque en Occident. Là, on ne la cultivait, et on ne la cultive encore aujourd'hui que comme une langue morte; tandis qu'en Grèce, malgré sa plus

grande corruption, la langue grecque n'a pas cessé d'être vivante et nationale. Une langue cultivée dans un pays étranger n'est qu'un corps inanimé, une momie artistement embaumée, intègre dans tous ses membres, et qui peut se conserver bien des siècles, mais sans espoir de donner jamais le moindre signe de vie, d'être jamais ranimée; tandis qu'une langue, dans son pays natal, quelque corrompue, quelque défigurée qu'elle puisse être, ressemble à un homme malade, que sa faiblesse retient au lit, mais qui cependant peut reprendre ses forces et recouvrer la santé. Ainsi, laissons de côté cette momie magnifique, cette littérature grecque cultivée chez des étrangers; et comme nous avons parlé de l'origine, des progrès et de la décadence de la littérature grecque ancienne dans la Grèce, de même nous traiterons de l'origine, de l'état stationnaire, des progrès et de la formation régulière de la langue grecque moderne dans son pays natal.

ORIGINE ET PROGRÈS

DE LA LITTÉRATURE GRECQUE MODERNE.

La langue grecque moderne a son origine dans la corruption de l'ancienne. Nous avons sommairement exposé les causes de cette corruption successive, qui commence à être très-sensible depuis le règne de Justinien. L'ignorance qui croissait de jour en jour, abandonnait la langue à une routine populaire, et laissait s'y introduire des locutions erronées, qu'il ne fut plus ensuite possible d'expulser totalement. C'est ainsi que se perdit peu à peu cette langue des gens instruits, ce dialecte de la bonne société, qui, dans tous les pays civilisés, est différent de celui du vulgaire. Il ne resta que le langage du peuple, idiome sans élégance et sans correction.[1] L'époque principale de la décadence est celle de l'envahissement de la Grèce par les Croisés. Alors tous les dialectes d'Occident s'introduisirent de force en Grèce; une quantité de mots étrangers se nationalisèrent; le langage du peuple s'altéra toujours plus; les sciences et les lettres, déjà si affaiblies,

couraient risque de s'anéantir tout-à-fait, par le mépris que ces princes professaient pour les connaissances humaines. La langue grecque se fût perdue, si ces maîtres étrangers avaient su gagner l'affection de leurs sujets, et opérer un mélange des vainqueurs et des vaincus. Mais la superstition, qui leur faisait regarder leurs sujets comme des schismatiques détestables, éleva un mur de séparation entre les Grecs et ces usurpateurs chrétiens. De leur côté, les Grecs, leur rendant haine pour haine, se retranchèrent dans leur langue, dans leurs usages, surtout dans leur religion, et rompirent toute communication morale avec leurs maîtres. Cette double séparation entre les Grecs et les Occidentaux, servit de modèle à celle qui eut lieu plus tard entre les Grecs et les Turcs.

C'est à cette époque désastreuse que l'on doit rapporter les altérations les plus essentielles qu'ait souffertes la langue grecque. Ainsi détériorée, elle subsista sans changement notable depuis l'envahissement de la Grèce par les Mahométans, jusqu'au commencement du dix-huitième siècle. La force conservatrice de la langue était alors concentrée dans le trône patriarcal de Constantinople, qui gardait son influence sur tous les chrétiens de l'Église d'Orient. Si les patriarches chan-

geaient souvent par les intrigues des aspirans à cette dignité, l'esprit du trône était toujours le même, et le clergé de Constantinople ne cessait d'écrire en grec littéral des ouvrages polémiques pour empêcher le prosélytisme, et renforcer la fidélité de ses ouailles contre les empiètemens de l'Église d'Occident.

Dans l'intervalle compris entre la prise de Constantinople et la fin du dix-septième siècle, il se forma successivement des écoles grecques au *Fanal* de Constantinople, au mont Athos, à Jannina, à Smyrne, à Patmos, à Corfou, à Larisse en Thessalie. On y enseignait le grec littéral, la rhétorique d'Aphthonius, la théologie de Jean Damascène, les élémens d'Euclide, la logique et la physique de Blemmidès. De temps en temps paraissaient quelques hommes distingués, tels que Cyrille Lucar et Callinique, patriarches de Constantinople; Corydalée d'Athènes; Chrysanthe Notara, Zygomalas, Dosithée, patriarche de Jérusalem; Gérasime de Candie; Caryophylle, Sebastos, Basile de Smyrne; Philarète d'Athènes; Panajotaky, l'archevêque Métrophane et Démétrius Cantemir. Cependant ce n'est guère que vers le commencement du siècle passé que la langue grecque commença à sortir de l'état stationnaire où elle languissait depuis si long-temps.

Alors seulement les hommes instruits se déterminèrent à écrire en grec moderne. Auparavant la Grèce avait eu des savans et des écrivains estimables; mais ils avaient presque tous écrit en grec littéral, possédés du même préjugé qui faisait, en Europe, mépriser aux savans l'usage des langues vulgaires, pour se servir uniquement de la barbarie du latin. Le dix-huitième siècle vit tomber ce préjugé scolastique, et la langue grecque moderne commença à se créer une littérature qui pût avoir un caractère et de l'originalité.

Afin de rendre plus sensibles les progrès que faisait la nation grecque vers l'acquisition des connaissances scientifiques et littéraires, je diviserai en trois périodes l'histoire de ces progrès.

La première (1700—1750) comprend les premiers pas de notre littérature. Le gouvernement turc venait d'accorder aux Grecs d'importans priviléges, en choisissant parmi eux ses interprètes et les princes de Valachie et de Moldavie. Le crédit politique de ces princes auprès du ministère ottoman, améliora le sort de la nation grecque. Sous leurs auspices, les lettres commencèrent à reparaître, les écoles à s'élever, les lumières à se répandre. Dans cette première période, on s'appliqua surtout à l'étude du grec littéral.

La seconde (1750—1800) s'est caractérisée

par l'importation en Grèce des connaissances scientifiques de l'Europe. On traduisit quantité d'ouvrages étrangers, sur les sciences, l'histoire, la morale et la philosophie. Les écoles se multiplièrent; plusieurs d'entre elles se transformèrent en lycées et en universités. Une foule de Grecs, après avoir étudié en Europe, revinrent dans leur patrie, et s'imposèrent la tâche honorable de l'enseignement public. Cette période est éminemment scientifique.

La troisième, qui est toute moderne, a dû ses progrès à l'esprit d'analyse philosophique introduit alors dans l'instruction publique, et surtout dans l'étude de la langue grecque. Désireux de relever leur patrie, des hommes supérieurs s'appliquèrent à introduire dans l'enseignement les méthodes modernes, à inspirer à leurs compatriotes des idées grandes et élevées, à former régulièrement la langue, enfin à rendre le peuple grec digne de reprendre un jour sa place parmi les nations de l'Europe civilisée.

PREMIÈRE PÉRIODE.

L'homme qui se distingua le plus dans cette période, et qui imprima à la nation un mouvement progressif vers les sciences et les lettres,

fut Alexandre Maurocordato. Natif de l'île de Scio, cet homme extraordinaire, après avoir achevé ses humanités, passa en Italie, et y étudia la philosophie et les sciences exactes. De retour en Grèce, il s'établit à Constantinople, où ses vastes connaissances lui firent obtenir la chaire de philosophie et de belles-lettres. Il l'occupa long-temps avec une grande réputation, et composa pendant cet intervalle, en grec ancien, une grammaire très-estimée, une rhétorique, plusieurs commentaires sur différens auteurs et poètes classiques grecs; une logique, une métaphysique et une histoire des Juifs, depuis Abraham jusqu'à la fin du dix-septième siècle. Le recueil de ses lettres a été imprimé dernièrement à Constantinople. L'éditeur en a supprimé plusieurs passages, où Maurocordato, s'adressant à ses amis intimes, et particulièrement à Dosithée, patriarche de Jérusalem, dévoilait sa haine pour les oppresseurs de sa nation, et ses vœux pour sa délivrance. Le style de ces différens ouvrages est si élégant et si correct, qu'on pourrait le comparer à celui des auteurs anciens du second rang.

Une infinité d'hommes savans sortirent de l'école de Maurocordato. On compte parmi ses élèves de fameux prédicateurs, des évêques et archevêques, des professeurs et des hommes de

lettres, tels que Miniati, Cacavellas, Mélétius, Jacob d'Argos; Sugduri, Cathéphore, Critias, Hurmuzy et Panagiodore. Panajotaky, personnage distingué, et qui fut le premier Grec interprète de la Porte ottomane, avait recommandé à plusieurs ministres turcs Maurocordato, son ami intime, et particulièrement au fameux grand-vizir Kiouproulou; de sorte qu'à la mort de Panajotaky, Maurocordato lui succéda dans la charge d'interprète de la Porte; et, quand il accompagna les plénipotentiaires turcs aux conférences de Carlowitz, il obtint le titre de secrétaire-interprète.

Maurocordato, jouissant de la faveur et de l'estime du ministère ottoman, protégeait sa nation contre la rapacité et les calomnies des gouverneurs de province, obtenait la permission d'établir des écoles publiques dans différentes villes de la Turquie européenne et de l'Asie mineure, achetait et faisait acheter les ouvrages des auteurs classiques imprimés en Europe, en dotait les écoles, et facilitait ainsi la propagation des lumières en Grèce. Il mourut drogman ou interprète de la Porte. Son fils Nicolas, qui fut le premier Grec nommé prince de Valachie, suivit les traces de son père, et, non moins savant que lui, protégea efficacement les sciences et les belles-

lettres. Ce fut alors que la langue grecque moderne commença à se polir et à s'épurer graduellement, tant par les sermons prêchés dans cet idiome, que par les soins qu'on mettait à le parler avec élégance dans les conseils fréquens du synode et dans les sociétés choisies.

Des écoles florissaient dans plusieurs parties de la Grèce, et particulièrement à Constantinople et à Jannina. De ces deux écoles sortirent Samuel, patriarche de Constantinople; Dorothée de Mitylène; Eugène Bulgaris, et Théotoky de Corfou. Une foule de jeunes Grecs, après avoir fini leurs études dans ces écoles, passaient en Europe, les uns pour se perfectionner dans les sciences et les langues européennes, les autres pour étudier la médecine sous le célèbre Boërhaave. Tels furent les Eugène, les Théotoky, les Tyanite, les Jakovaky Rizo, les Athanasaky Ypsilanty, les Emmanuel Argyropoulo, les Scarlatto Caradza, les Michel Mano, les Alexandre Cassimi et les George Chantzery. Ils laissèrent tous différens ouvrages, tant en grec littéral qu'en grec moderne, la plupart imprimés à Bucharest, à Venise ou à Leipsick. Quelques-uns sont restés inédits, entre autres une histoire de l'empire ottoman et de la Grèce depuis la prise de Constantinople jusqu'à la dernière moitié du

chie et de Moldavie. Après avoir soustrait ces deux siéges à l'influence des gouverneurs turcs, le patriarche y envoya aussitôt des prédicateurs, y nomma des archevêques éclairés, fit construire des écoles, y installa des professeurs, et raffermit ainsi dans la religion de leurs pères les habitans de ces deux districts et des provinces voisines.

Ami et protecteur de Dorothée, professeur de belles-lettres et de philosophie à l'école centrale de Constantinople, Samuel inspirait aux nombreux étudians l'amour des sciences et de la littérature. Quoiqu'il possédât à fond le grec littéral, il écrivait presque toujours en grec moderne, mais avec une rare habileté. Il est auteur d'une rhétorique très-estimée; il a paraphrasé plusieurs harangues de Démosthène, la République et quelques dialogues de Platon. Ces divers ouvrages, le recueil de ses sermons, sa correspondance et des mémoires sur sa vie, étaient conservés en manuscrits dans sa bibliothèque, qui passa par héritage à mon père, son neveu. Mais elle a été confisquée avec les autres biens de mon malheureux frère, une des premières victimes de notre insurrection.

Pendant toute la durée de son patriarcat, Samuel ne cessa de persécuter la foule des moines

ambulans, qui parcouraient les villes en dépouillant, par leurs quêtes continuelles, les pauvres pères de famille. Il voulait diminuer le nombre de ces moines, par le mépris qu'il leur témoignait publiquement. Un jour, ayant vu deux de ces religieux passer dans la rue, il les fit appeler aussitôt, et leur dit : « Malheureux! je vous ai défendu de hanter les maisons des laïques : pourquoi donc fréquentez-vous celles d'Aristote et de Xénophon? — Monseigneur, répondirent les moines étonnés, on nous calomnie. C'est la première fois que nous entendons parler de ces personnages inconnus. Nous jurons sur l'Évangile que nous ignorons jusqu'à leurs noms. »

Ce fut Samuel qui, se moquant de la vanité qu'on avait de devenir auteur, insinua l'idée de traduire les ouvrages classiques de l'Europe moderne. Guidé par ses conseils, le prince Nicolas Caradza traduisit en grec moderne l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des Nations*, le *Siècle de Louis XIV*, et l'*Histoire de la Conjuration des Espagnols contre Venise*. A son exemple, Alexandre Maurocordato, hospodar de Moldavie, fit composer un dictionnaire grec-français-italien, sous l'inspection de son secrétaire, le fameux d'Haute-Rive. Le vieux prince Constantin Mourouzy fit

venir, pour précepteur de ses fils, un des secrétaires de Voltaire, nommé Tupet; et quand le savant d'Ansse de Villoison visita ce prince à Constantinople, il fut étonné de le voir entouré de Grecs instruits, parmi lesquels était Thomas de Rhodes, dont il nous reste quelques traductions en vers des opéras de Métastase et des élégies d'Ovide. Le vieux prince Alexandre Ypsilanty améliora l'état du lycée de Bucharest. Il le dota de revenus considérables, et appela à la chaire de littérature un grammairien distingué, Néophyte, surnommé le *Capsocalybite*. Il fit aussi venir un disciple du célèbre Spallanzani, pour l'instruction de son fils Constantin, père de cet Alexandre qui a levé l'étendard sanglant de l'affranchissement de la Grèce.[5]

C'est à la même époque que parut Eugène de Corfou, surnommé *Bulgaris*. Après avoir fait ses études dans plusieurs écoles de la Grèce, et particulièrement dans celle de Jannina, il passa en Italie, et, pour se perfectionner dans l'étude des sciences, il parcourut la France et l'Allemagne. Enrichi de toutes les connaissances scientifiques de cette époque, et possédant les langues latine, italienne, française et allemande, il retourna en Grèce, et demeura quelque temps à Constantinople. Bientôt son éloquence et ses

lumières lui acquirent une brillante réputation. Il obtint la chaire de belles-lettres et de philosophie dans l'école du mont Athos, où sa renommée attira, de toutes les parties de la Grèce, une prodigieuse quantité d'étudians. Il y enseigna, pendant sept ou huit ans, la littérature grecque, la théologie, les mathématiques, la physique et la métaphysique. Dans cet intervalle, il composa une *Logique* et une *Physique*, qui furent imprimées à Leipsick. Son école fut une pépinière d'hommes instruits, dont la plupart, devenant à leur tour professeurs dans plusieurs écoles de la Grèce, y répandirent les lumières, et inspirèrent à la jeunesse l'ardent désir de voyager dans l'Europe, foyer de ces lumières.

Eugène avait un esprit universel : il était de ces hommes rares qui sont nés avec une heureuse aptitude à toutes les branches des connaissances. Tous ses traités scientifiques sont écrits en grec littéral, avec une extrême pureté. Il a aussi composé plusieurs ouvrages en grec moderne, et traduit quelques livres français et italiens. Son style grec moderne, quoique fleuri, pèche souvent par la prolixité et par l'affectation. Toutefois il fut le modèle de tous ceux qui écrivirent après lui dans l'idiome moderne, jusqu'à l'époque de Coray.[6] Ébloui par l'accueil favora-

ble que l'impératrice Catherine faisait aux Grecs réfugiés dans ses états, Eugène, ingrat envers sa patrie, quitta le beau ciel de la Grèce, pour aller contempler l'aurore boréale des climats du Nord. Il préféra à l'amour et à l'admiration de ses compatriotes, une gloire infructueuse, un sourire passager d'une princesse étrangère. Pendant son séjour en Russie, il avait conçu le projet de traduire le Système de Linné; mais il en fut détourné par ordre de Catherine, qui le chargea de traduire en vers grecs l'*Énéide de Virgile.* Cette traduction, qu'il eut l'ambition de faire vers pour vers, dans le style d'Homère, absorba la plus grande partie de son temps; et, bien qu'elle soit quelquefois obscure et gênée, elle prouve assez les talens du traducteur. Elle fut imprimée à Moscou, le texte latin en regard. Eugène fut récompensé par l'Impératrice, et promu au siége archiépiscopal de Tauride et de Kerson. Cependant, attaché dans le fond du cœur à sa terre natale, il gémissait dans les steppes sablonneuses du Nord, tourmenté du repentir d'avoir quitté la Grèce. Pour expier son ingratitude, il composa un mémoire, dans lequel il exhortait Catherine, la terreur des Turcs, à achever l'ouvrage de ses victoires, et à délivrer la Grèce. La mort subite de Potemkin fit éva-

nouir ses belles espérances; d'un autre côté, la vieillesse, ordinairement accompagnée de la tristesse et de la douleur, surtout dans ces climats septentrionaux, où, pendant la plus grande partie de l'année, la neige couvre la nature d'une blancheur de deuil, la vieillesse le détacha des choses d'ici-bas, lui fit envisager le monde comme une vaste Sibérie, et désirer l'éternité de la vie à venir. Il employa le reste de ses jours à composer des ouvrages ecclésiastiques : il traduisit les *Confessions de saint Augustin*, et l'*Histoire du Schisme*, *par le Polonais Adam Zernicabius*. Eugène mourut dans un âge très-avancé, vers la fin du siècle dernier.

Presque en même temps qu'Eugène, parut Théotoky de Corfou. Sorti des écoles grecques, il alla en Italie perfectionner ses connaissances scientifiques, et revint ensuite à Constantinople, qui était alors le champ ouvert aux talens, et le rendez-vous commun de ceux qui aspiraient à la gloire littéraire. Théotoky, ayant été ordonné prêtre dans sa patrie, obtint, immédiatement après son arrivée à Constantinople, l'honneur de prêcher dans l'église patriarcale. Ami de la famille des princes Ghika, il prononça l'oraison funèbre de la mère de Grégoire Ghika, prince de Valachie. Le patriarche Samuel et tous les

membres du synode, étaient présens à cette cérémonie funèbre. Théotoky, entraîné par sa douleur, fit l'éloge de la princesse avec une telle exagération, que Samuel en fut choqué; et, quand Théotoky, descendu de la chaire, s'approcha du trône du patriarche, pour baiser sa main et le saluer, selon l'usage : « L'Église, lui dit Samuel, veut des prédicateurs, et non des *flagorneurs.* » Théotoky, blessé de cet affront solennel, donna immédiatement sa démission, et quitta Constantinople. Retiré dans une province éloignée, il composa une *Géographie*, un *Traité de physique* et un *Cours complet de mathématiques*. A l'exemple d'Eugène, il passa en Russie, où il fut favorablement accueilli par Catherine, et bientôt promu à la dignité archiépiscopale d'Astracan. Là, pendant tout le reste de sa vie, remplissant les devoirs de ministre du saint Évangile, il prêcha constamment la religion chrétienne aux Tartares, dont il convertit plusieurs milliers. Parmi les œuvres de Théotoky, il y a un recueil de sermons pour tous les dimanches de l'année, imprimé à Moscou, sous le titre de *Kyriacodrome* ou *Dominicale*. Le style de Théotoky est clair, mais sans agrément; il est simple jusqu'à la sécheresse. Sa *Physique* et son *Cours de mathématiques*, imprimés à Moscou,

furent adoptés et suivis dans toutes les écoles de la Grèce, jusqu'à la fin du siècle passé.[7]

L'exemple d'Eugène et de Théotoky, qui s'étaient établis en Russie, ne fut point suivi par les autres savans de la Grèce. Cette contrée, belle et malheureuse, inspirait à ses enfans, malgré ses chaînes, des sentimens d'amour filial. Leur attachement pour elle était si inaltérable, qu'ils préféraient aux délices de l'Europe civilisée, les dangers et les tourmens dans leur patrie souffrante. Témoins du bonheur que goûtait l'Europe, ils l'appréciaient d'autant plus, qu'ils souhaitaient en faire jouir un jour leur pays natal, aux dépens de leur bonheur individuel, aux dépens même de leur vie. La peste, les incendies, la misère, le glaive suspendu sur leur tête, ne les effrayaient pas. Ils accouraient en Grèce partager eux-mêmes ces privations et ces souffrances, afin de les rendre moins sensibles à leur patrie malheureuse.

La révolution française ayant ébranlé les bases morales et politiques de l'Europe, déchira le traité de Westphalie, et rompit l'équilibre qu'une routine diplomatique ne maintenait que faiblement. Elle attaqua les trônes, moins par sa force matérielle, que par l'irrésistible impétuosité des nouvelles idées. L'Europe changeait de face sous

la baguette magique d'une innovation qui promettait tout. Les hommes, éblouis plutôt qu'éclairés, erraient au hasard, poussés avec violence de côté et d'autre, et non guidés vers le but qu'ils se flattaient d'atteindre. Ce fut alors que le fameux Riga, natif de Vélestin, en Thessalie, conçut le projet gigantesque de soulever et d'affranchir la Grèce. Riga, attaché en 1796 au service du prince Michel Soutzo, alors hospodar de Valachie, quitta brusquement cette principauté, pour aller à Vienne, où il s'associa quelques Grecs, les uns négocians, les autres littérateurs, tous hommes de grands talens, tous extrêmement instruits, tous enflammés du noble désir de devenir les libérateurs de la Grèce. Ce plan si vaste et si périlleux, ils le formèrent sans avoir préalablement connu à fond la force, les dispositions et les ressources du peuple qu'ils voulaient délivrer, non plus que les côtés faibles ou forts de la nation ennemie. Leur enthousiasme les empêchait de réfléchir que quelques individus ne sont point capables de mouvoir à leur gré une nation tout entière, et de lui faire changer sa situation politique avant que la marche lente et mystérieuse des circonstances ait disposé graduellement les voies, et préparé une réussite durable à une entreprise aussi impor-

tante qu'une révolution. A Dieu ne plaise que je noircisse leur projet héroïque, qu'ils scellèrent de leur sang! Tous ceux qui sentent battre dans leur poitrine un cœur hellénique, ne peuvent que verser des larmes de reconnaissance sur les tombeaux de ces premiers martyrs de notre liberté. Mais quand on pense dans quel abîme Riga allait précipiter la Grèce, s'il ne s'était pas arrêté à Trieste, au point de son embarquement pour le Péloponnèse, on ne peut s'empêcher de frémir et de blâmer, non le projet en lui-même, mais son exécution intempestive et sans aucune combinaison. Cependant l'entreprise de Riga inspira aux Grecs l'idée de pouvoir un jour s'affranchir par leurs seules ressources; elle augmenta ainsi leur amour pour les sciences, et leurs efforts pour répandre dans leur patrie le goût des connaissances et les bienfaits de l'instruction.

Pendant son séjour en Valachie, Riga avait composé, en grec moderne, une *Physique populaire*, qui fut imprimée à Vienne.[8] Il dressa aussi une carte géographique de la Grèce. Ce furent ses seuls ouvrages scientifiques; son grand projet exigeait d'autres occupations. Laissant les Newton et les Euler, il prit Tyrtée pour modèle, et composa des hymnes patriotiques,

qu'il espérait chanter un jour à la tête des bataillons grecs. Écrites correctement en grec moderne, et embellies par le charme de la poésie héroïque, ces chansons gagnaient encore par la musique sur laquelle on les entonnait. On n'entendait dans toute la Grèce que les chansons de Riga : tous les jeunes gens les répétaient dans leurs sociétés, dans leurs festins, l'hiver au coin de leur feu, l'été sous l'ombre des oliviers et des platanes. Ces chansons bravaient les oreilles des Barbares jusque dans la capitale du Sultan. Moi-même, me trouvant quelquefois aux parties de plaisir des ministres turcs, je les entendais ordonner aux musiciens grecs de chanter l'air : « Allons, enfans de la Grèce. » Cette chanson était si répandue, et l'air en plaisait tellement aux Turcs, qu'ils en savaient par cœur les trois premières paroles, sans avoir jamais eu la curiosité d'en connaître le sens. Il est vrai que s'ils avaient pu le comprendre, ils auraient probablement rabattu de leur prédilection pour cet hymne patriotique et guerrier : c'est une imitation de *la Marseillaise*. Voici à peu près le sens des premiers couplets :

« Allons, enfans des Grecs, enfans des hommes célèbres ! le jour de gloire est arrivé. Illustres et antiques ossemens, venez, reprenez la vie ;

sortez de vos tombeaux; voyez la patrie qui gémit et qui verse des pleurs.

« Aux armes, Grecs! prenez vos armes; qu'un fleuve de sang ennemi coule devant nos pieds.

« Braves Hellènes, fils des Spartiates, et tous ceux que la foi réunit à nous! venez, amis, embrassons-nous en frères, et faisons tous sur notre épée, ce serment solennel : C'est au nom de la foi, au nom de la patrie, au nom de l'espérance en Dieu, que je tire le glaive. Je ne le remettrai dans le fourreau que lorsque la race tyrannique des cruels Musulmans sera complétement anéantie.

« Aux armes, Grecs! prenez vos armes; brisons les têtes des infidèles Turcs. »

Le recueil des chansons de Riga a été imprimé clandestinement à Jassy en 1814. On y a inséré d'autres pièces du même genre, mais très-inférieures au modèle.

La catastrophe de Riga et de ses adhérens, qui furent livrés aux Turcs et décapités à Belgrade, au lieu d'attiédir l'ardeur des Grecs, ne fit que l'enflammer. A la vérité, ceux qui habitaient la capitale de l'Autriche, frappés de stupeur et plongés dans une morne épouvante, se relâchèrent pendant quelque temps de leur zèle; plusieurs même quittèrent Vienne, et se fixèrent à

Leipsick, afin de pouvoir être utiles à leurs jeunes compatriotes qui allaient compléter leurs études dans les universités de la Haute-Allemagne.[9] Cependant une foule de savans grecs quittaient l'Europe et accouraient vers leur patrie, pour y enseigner les sciences, les uns comme particuliers, les autres comme professeurs dans les lycées de la Grèce. L'abbé de La Fontaine fut même appelé en 1798 par le vieux prince Alexandre Ypsilanty, pour apprendre les mathématiques à plusieurs jeunes Grecs qui se trouvaient alors à Bucharest. Les disciples de ces divers professeurs réfléchirent à leur tour les rayons de lumière qu'ils avaient reçus, et contribuèrent aux progrès de leur patrie, tant par leurs traductions et par leurs ouvrages, que par leur enseignement oral.

Qu'on me permette ici une digression nécessaire pour répondre à cette question, qu'on pourrait m'adresser : comment un gouvernement tel que la Porte Ottomane, permettait-il l'établissement de tant d'écoles et de colléges en Grèce? Je vais tâcher d'expliquer cette énigme.

Le fanatisme religieux et la politique ombrageuse des Turcs, surtout pendant les premières années de leur conquête, entravaient puissamment la religion et la littérature chrétiennes, sans

toutefois les persécuter ouvertement. Beaucoup plus superstitieux, beaucoup plus soupçonneux que les Sarrasins, les Turcs prohibaient, sous peine capitale, la fondation de nouvelles églises; la réparation même de nos petites chapelles qui tombaient de vétusté, rencontrait une infinité d'obstacles. Forcer les chrétiens, soumis au joug et payant la capitation, à embrasser le mahométisme, était contraire aux préceptes de l'Alcoran; mais ils tâchaient de les amener par des moyens indirects, à l'abjuration de leur culte. Ils défendaient avec la même rigueur l'établissement d'écoles publiques, de peur que les chrétiens instruits ne devinssent des esclaves dangereux et difficiles à gouverner. Le plan de ces Barbares était bien calculé; car une oppression si longue et si violente devait produire l'effet qu'ils désiraient. Les chrétiens de l'Asie mineure en furent les premières victimes : cette suite d'entraves dans tout ce qui pouvait entretenir leurs forces intellectuelles, finit par les dégrader tellement, que presque tous auraient embrassé le mahométisme, si le trône patriarcal de Constantinople, qui conservait son influence sur tous les siéges de l'église d'Orient, n'avait veillé, autant que possible, au maintien de la religion. Quoique les Turcs aient constamment suivi dans leurs conquêtes d'Europe, le

même plan que dans celles d'Asie, cependant leurs sourdes attaques ne purent avoir le même résultat. Les Grecs d'Europe étaient supérieurs en nombre à leurs conquérans; ils n'étaient pas isolés comme les chrétiens d'Asie; au contraire, ils étaient liés par la religion, la langue, les mœurs et le commerce, tant entre eux, qu'avec ceux de leurs frères qui se trouvaient sous la domination des Francs. A la vérité, l'établissement d'écoles publiques n'était pas autorisé par le gouvernement turc; mais les vestibules de toutes les églises se transformaient en écoles primaires, où les enfans apprenaient à lire et à écrire. C'étaient ces enfans qui récitaient à l'église les saints apôtres, et qui faisaient chorus avec les chantres. Quant aux écoles supérieures pour les sciences et les belles-lettres, on ne pouvait les ouvrir que sous le titre de *Maisons de correction*. De cette manière, l'interprète Panajotaky et son successeur Alexandre Maurocordato parvinrent à établir des écoles dans plusieurs villes de la Turquie européenne et de l'Asie mineure. Par leur crédit, ces ministres obtenaient du Sultan la permission de fonder ces maisons de correction, et ils fermaient la bouche aux gouverneurs des provinces, tantôt par des présens, tantôt par la puissante influence de leurs patrons.

Les Turcs ont une sorte de vénération pour les fous et pour les prêtres de quelque nation, de quelque religion qu'ils soient. Ils respectent les fous parce qu'ils les croient aimés de Dieu; ils respectent les religieux à cause de leur abnégation, de leur attachement aux choses célestes, et de leur vie contemplative. C'est pourquoi ils toléraient les monastères, leur accordaient des priviléges et même des aumônes. Par conséquent la plupart des monastères, en se transformant en écoles, devenaient un asile inviolable des sciences et des lettres; et par une bizarrerie des choses humaines, on étudiait les écrivains de l'antiquité dans les mêmes lieux où ils étaient anciennement l'objet du mépris et de la persécution des moines.

Ce ne fut que sous le règne du sultan Sélim III que, non-seulement les écoles, mais aussi les lycées, comme ceux de Cydonie, de Smyrne, de Scio et de Couroutzesmé, furent autorisés par le gouvernement turc. Sélim III, moins par esprit de tolérance que par faiblesse de caractère et par crainte de la Russie, fut docile aux insinuations du prince Démétraky Mourouzy. Ce prince, enflammé de l'amour de la patrie, zélé protecteur des lettres, et rempli lui-même de connaissances variées, fut nommé par un ordre autographe du

sultan Sélim, inspecteur-général des écoles et des hôpitaux grecs. Dès lors les améliorations se multiplièrent, et l'enseignement public, officiellement autorisé, acquit en Grèce des développemens considérables. Telles sont les principales causes de la pluralité des écoles grecques; nous aurons ailleurs l'occasion d'en parler avec plus de détails; revenons maintenant à l'objet qui nous occupe.

Riga, livré aux Turcs par une puissance voisine, fut mené au lieu d'exécution les mains liées. Sa grande force corporelle augmentée par la furie du désespoir, lui fit rompre ses fers et frapper deux de ses bourreaux, qu'il renversa roides morts. Mais accablé par le nombre, il fut garrotté de nouveau et décapité. Riga mourut pour sa patrie. Chaque goutte de son sang foulé aux pieds des Barbares, devait un jour leur coûter des torrens de sang. Quels prodiges ne produit pas le martyr d'une cause sacrée! Les Grecs, en apprenant la mort de ce héros, mordirent leurs lèvres et secouèrent leur tête en méditant des projets de vengeance.

Jusqu'à cette époque, la plus grande partie des Grecs ne s'appliquaient à l'étude que pour devenir professeurs, ou pour acquérir une réputation littéraire. Ils n'étudiaient la littérature ancienne

que pour devenir littérateurs. Ils admiraient en Xénophon l'historien plein de grâces attiques, et non le général effectuant la merveilleuse retraite des dix mille. Ils lisaient Hérodote pour son dialecte ionien et pour l'inimitable simplicité de son style; mais non pour y étudier ces temps féconds en héros citoyens. La précision, la vigueur, la gravité de Thucydide, étaient leur unique objet de recherches; mais ils ne se souciaient guère d'approfondir les causes des jalousies, des discordes et des haines qui divisèrent les Grecs, suscitèrent cette honteuse guerre du Péloponnèse, et occasionèrent plus tard l'asservissement de la Grèce. Ils lisaient Démosthène seulement pour son éloquence et sa force oratoire : ils ne réfléchissaient pas sur ses vertus civiques, sur son inébranlable persévérance à combattre en même temps les puissans traîtres de sa patrie, et Philippe, le destructeur de la liberté des Grecs.

Après la mort de Riga, la lecture des auteurs classiques prit une autre direction. Les professeurs de belles-lettres expliquaient à la jeunesse grecque, moins la beauté du style et les charmes de la diction, que les mœurs et les caractères, les principes civils et politiques consignés dans ces ouvrages immortels. Ces professeurs faisaien reconnaître à leurs élèves, dans ces grands au-

teurs, comme dans un miroir fidèle, les causes de la prospérité et du dépérissement de la Grèce. Ce système d'enseignement fut adopté et suivi par Lambros, Daniel Philippide, George Constandas, Benjamin, Psalidas de Jannina, Vardalachos de Scio, Dorothée Proïus, Étienne Duncas, et surtout par Coray. Mais réservons Coray pour parler de lui séparément, comme d'un homme qui signala son époque, et par lequel commença une nouvelle phase de la littérature grecque.

Lambros, natif de Jannina, avait reçu de la nature des talens supérieurs, une mémoire heureuse, une grande perspicacité et un goût exquis, propre à saisir toutes les nuances des beautés des auteurs classiques. Son cœur n'avait pas été jeté dans un moule commun; il était plein de sensibilité, de candeur, de bienveillance, d'amour de la patrie. Appelé par le prince de Valachie Alexandre Mourouzy, à la chaire de belles-lettres dans le lycée de Bucharest, Lambros y fut installé en 1795. Il n'accepta pas cette charge pour sa réputation et son intérêt particulier; il désirait avant tout d'être utile à la jeunesse grecque. Aussi les progrès rapides de ses élèves, et l'esprit méthodique qu'il mettait dans l'explication des auteurs, attirèrent bientôt, de plusieurs parties de la

Grèce, une foule d'étudians. Il gravait dans leurs cœurs les idées du beau et du sublime, ainsi que les grands caractères des citoyens vertueux et des héros bienfaiteurs de la patrie. Il n'était pas comme ces professeurs mercenaires qui mesurent leurs leçons une montre à la main; entraîné par son enthousiasme, il terminait chaque séance avec regret. Descendu de la chaire, il prenait le rôle de père tendre et commun de tous ses élèves; quelle que fût leur condition, il approuvait ceux qui se distinguaient, et par là excitait une émulation sans jalousie; il allait même jusqu'à partager le fruit de ses travaux avec ceux de ses disciples qui manquaient de fortune. Un tel professeur ne tarda pas à former des littérateurs profonds, en même temps que des citoyens vertueux. Son école ressemblait à une fabrique dont le mécanisme, exempt de rouages superflus et de frottemens retardataires, fait sortir avec rapidité et comme par enchantement des ouvrages tout complets, tout perfectionnés.

Néophyte Doukas d'Épire, un des principaux élèves de Lambros, occupa dix ans après lui la principale chaire du lycée du Bucharest. Il a traduit en grec moderne l'*Histoire de Thucydide*, avec des notes et une carte géographique des contrées qui furent le théâtre de la guerre du

Péloponnèse. Cette paraphrase a été imprimée à Vienne, le texte littéral en regard. Il a aussi donné des éditions des *Orateurs athéniens*, des *Histoires d'Arrien*, *d'Hérodien*, et de quelques autres auteurs du second ordre; il a composé quelques dialogues sur différens sujets de morale et de littérature. Excellent patriote, il distribuait gratis ses éditions aux écoles de la Grèce et aux étudians nécessiteux. Aujourd'hui, les infirmités de l'âge l'empêchent d'aller en Grèce, et de servir sa patrie au milieu des dangers terribles dont elle est entourée. Il gémit actuellement en Transylvanie, et peut-être travaille-t-il encore à quelques ouvrages qui seront un jour utiles à la nation.[10]

Au nombre des élèves de Lambros, furent aussi Emmanuel de Ténédos, Chrestary de Jannina, et plusieurs autres, qui, sortis de l'école de ce professeur, étudièrent en Italie diverses branches des sciences, et surtout la médecine. De retour en Grèce, tout en exerçant l'art d'Hippocrate, ils s'occupèrent à composer plusieurs traités de chimie, de physique et d'histoire naturelle, ainsi que divers ouvrages philosophiques et littéraires.

L'art de la médecine n'avait pas chez eux un but unique, la guérison des malades; c'était aussi le moyen de propager des idées nobles et des sen-

timens élevés. A la faveur de leur art, qu'ils exerçaient souvent par pure humanité, ces médecins s'introduisaient familièrement parmi toutes les classes des habitans de la Grèce; et, par leur conduite honnête, et par les charmes d'une éloquence instructive, ils s'insinuaient dans les esprits, et devenaient, pour ainsi dire, des prédicateurs de l'amour de la patrie et de l'instruction, ayant chaque maison pour leur chaire, chaque famille pour leur auditoire. Un de ces médecins philanthropes, est Michel Chrestary de Jannina. Littérateur habile, il a débuté par la traduction d'un traité de mathématiques, composé par le célèbre Metzbourg. Il a aussi traduit du français un ouvrage anonyme, intitulé *Traité élémentaire de morale et de bonheur*, et plus tard l'*Économie politique de Say*. Chrestary était un des principaux soutiens du théâtre grec à Bucharest; il protégeait et encourageait les acteurs; il fournissait des traductions de plusieurs tragédies françaises ou italiennes, et il inspirait ainsi à la jeunesse grecque de grands et de beaux sentimens. Patriote plein de zèle, mais aussi de lumières et de clairvoyance, il était homme à mesurer la grandeur et les périls d'une insurrection telle que celle des Grecs, et il s'efforçait d'en différer l'époque; mais, entraîné comme tant d'autres par

le torrent impétueux des événemens, et trompé par un plan, en apparence bien organisé, il s'élança dans l'arène, et fut un des premiers défenseurs de notre liberté. Il sacrifia toute sa fortune pour cette cause sainte. Particulièrement cher au *bataillon sacré* d'Ypsilanty, il partagea toutes les fatigues et tous les périls de cette élite de la jeunesse hellénique, digne d'un meilleur sort; et il ne lâcha prise qu'après la destruction de cette phalange et la dispersion de l'armée d'Ypsilanty. Dans ce moment, Chrestary manquant du nécessaire, supporte avec un courage stoïque ses malheurs, et travaille encore pour sa patrie, en composant, sur un plan entièrement neuf, un ouvrage intitulé *Catéchisme politique*.

En terminant la liste des hommes les plus estimables qui sortirent de l'école du professeur Lambros, il serait injuste de passer sous silence les Valaques qui se formèrent à cette école. Nestor, un des principaux, devint en Valachie un savant jurisconsulte. Grégoire Brancovan, issu de la famille des princes de ce nom, traduisit en grec littéral la *Logique* et la *Métaphysique d'Heineccius*.

Passons maintenant aux autres savans dont nous avons fait mention plus haut. L'époque où ils vinrent étudier en Europe, n'était pas un mo-

ment de stagnation morale. Tous les esprits y étaient alors en effervescence. A l'appui des abstractions philosophiques, se présentait un fait tout récent, tout merveilleux, tout digne d'admiration; un événement plus important que la découverte du Nouveau-Monde; je veux dire la confédération de l'Amérique septentrionale, ouvrage de Franklin et de Washington. Cet événement extraordinaire fut un calorique moral qui, répandu dans toute l'étendue de l'Europe civilisée, pénétra partout avec plus ou moins de facilité. Les Grecs qui étudiaient alors en Europe, y apprirent que les lettres ne sont pas bornées à ce froid pédantisme qu'on appelle ornement d'esprit, et que la philosophie n'est pas destinée à être un triste meuble du cabinet d'un savant; mais qu'au contraire, le but que doit se proposer la science est l'intérêt commun de l'espèce humaine et le bonheur de la société. Je vais parler des Grecs qui revinrent à cette époque : ces savans estimables utilisèrent leurs connaissances en les consacrant à l'instruction publique qui forme les citoyens.

A leur tête, je placerai Daniel Philippide, natif de Mélée, bourgade au pied du mont Pélion. Possédant à fond le grec littéral, qu'il avait étudié dans les colléges de la Grèce, il passa en France

pour s'y perfectionner dans les sciences exactes. Après avoir atteint ce but, il voulut retourner en Grèce. La guerre était alors allumée entre la Russie et la Porte; les armes triomphantes de Catherine faisaient espérer aux Grecs leur délivrance du joug ottoman; ils avaient oublié la catastrophe encore fumante du Péloponnèse, qui, dans la guerre précédente, était devenu la victime d'une diversion purement militaire. C'était le feld-maréchal de Russie, le célèbre Potemkin, qui inspirait aux Grecs ces espérances illusoires. Daniel Philippide et son compatriote Grégoire Constandas, qui revenaient l'un de France, l'autre d'Italie, passèrent en Valachie, et, croyant voir dans Potemkin l'homme le plus propre à délivrer la Grèce, ils s'arrêtèrent auprès de lui, et pour gagner sa protection, ils composèrent et lui dédièrent une excellente *Géographie de la Grèce*, écrite en grec moderne. Mais, peu de temps après, ce général descendit subitement au cercueil, et la paix entre la Russie et la Porte ottomane fut pour les Grecs une nouvelle leçon de la faiblesse des Turcs et de l'égoïsme des cabinets. Nos deux savans ecclésiastiques quittèrent alors la province de Valachie, et se retirèrent dans leur pays natal, où ils enseignèrent pendant quelque temps toutes les connaissances

qu'ils possédaient. Ce fut là qu'ils traduisirent en grec moderne, l'un la *Logique de Condillac*, et l'autre les *Institutions de logique, de métaphysique et de morale de l'abbé Soave*. Constandas, aidé du médecin Cavras, traduisit encore *l'Histoire générale de l'abbé Millot*. Il ne parut de cette traduction que deux volumes, sortis des presses de Venise. Quoique dans un âge avancé quand l'insurrection éclata en Grèce, Constandas descendit dans la lice avec une grande fermeté; et il se trouve encore au milieu des Grecs, auxquels il n'a jamais cessé de prêcher la concorde, la fraternité et les vrais principes du patriotisme.

Daniel retourna en France, et visita ensuite l'Allemagne, passant sa vie à traduire et à composer. Outre la *Logique de Condillac*, il publia en grec moderne l'*Histoire de Justin*, la *Physique de Brisson*, la *Chimie de Fourcroy*, et l'*Astronomie de Lalande*. Le plus récent des ouvrages de Philippide est une savante *Histoire des Nations valaques, moldaves et bessarabiennes*, dédiée à l'empereur Alexandre, qui le gratifia d'une bague garnie de brillans. Accablé d'infirmités, suite de son âge et de sa vie laborieuse, Daniel n'a pas été en état d'aller en Grèce après l'insurrection. Quoique ses travaux scientifiques et littéraires

suffisent pour sa renommée, je m'estime heureux de tracer ici ce peu de lignes à sa mémoire, et de m'acquitter envers lui, en qualité de son disciple, du devoir sacré de la reconnaissance.

Une grande partie de l'Asie mineure, jouissant d'un peu d'aisance sous le gouvernement modéré des Cara-Osman-Oglou, commençait à sentir le besoin d'une instruction moins bornée que celle dont elle avait dû se contenter jusqu'alors. Ce développement intellectuel devait être opéré par un pauvre ecclésiastique. Benjamin, natif de Mitylène, ayant terminé ses études en Grèce, passa en Italie, où il séjourna long-temps pour se perfectionner dans les universités de cette belle contrée. Né de parens pauvres, à peine faisait-il face à son strict nécessaire; mais, nouveau Cléanthe, il menait une vie sobre et frugale, et se soutenait par l'idée qu'un jour il serait utile à ses concitoyens. Il revint en Grèce, très-avancé dans les sciences physiques. Ses mœurs austères, qui ne démentaient pas le caractère ecclésiastique qu'il portait, son affabilité, son extrême modestie, faisaient encore beaucoup mieux apprécier ses connaissances solides et variées.[11]

Presque vis-à-vis de la charmante île de Mitylène, sur la côte de l'Asie mineure, était située la ville de Cydonie, jadis florissante, aujourd'hui

un effroyable monceau de ruines. Cette ville, toute peuplée de Grecs, après avoir joui d'une administration modérée sous le gouvernement des Cara-Osman-Oglou, devint une place de commerce, et prospéra considérablement. Les Cydoniens devaient surtout leur bien-être à leurs plantations d'oliviers et au débit de l'huile qu'ils fabriquaient; ils en formaient des cargaisons entières pour les ports d'Odessa et de Tangarock, et vendaient le reste à Constantinople, suivant un taux réglé par la police arbitraire de cette capitale. La ville de Cydonie était gouvernée par une assemblée de Syndics appelés *Primats*. Elle s'embellissait de jour en jour par des maisons régulièrement bâties, par des rues bien pavées, et par un grand nombre de jardins. Sa situation était à la fois agréable et salubre. Une centaine de petites îles inhabitées, mais ornées d'une végétation vigoureuse et toujours verdoyante, faisaient glisser la vue à travers la sinuosité de leurs petits détroits, sur la surface de la haute mer, et formaient à Cydonie, non-seulement un port assuré, mais aussi un réservoir abondant de mollusques et de poissons de toute espèce.

D'abord les Cydoniens n'avaient qu'une petite école, où l'on enseignait la grammaire. Mais Ben-

jamin, à son retour d'Italie, n'ayant pas réussi à établir une école systématique à Mitylène, sa patrie, qui était trop pauvre pour en fournir les fonds, choisit la ville de Cydonie comme la plus propre à l'exécution de son projet. Le zèle d'Œconomos, *démogéronte* de Cydonie, aplanit tous les obstacles. Sur un emplacement peu écarté de la ville, on bâtit un vaste collége; Benjamin y occupa la chaire des sciences, et appela pour l'aider un professeur de belles-lettres et un sous-professeur. De toutes les parties de la Grèce on accourut bientôt à cette école. Elle fleurit sous Benjamin pendant une quinzaine d'années; il en sortit une foule d'hommes instruits, dont plusieurs exercent aujourd'hui des fonctions publiques dans le gouvernement provisoire de la Grèce.[12] Mais le professeur de littérature, jaloux du mérite de Benjamin, sema la mésintelligence parmi les primats de Cydonie, et en souleva une partie contre Benjamin, tellement que celui-ci était sur le point de quitter la ville et le lycée en 1805, lorsque le prince grec Démétraky Mourouzy le prit sous sa protection, et le raffermit avec beaucoup d'honneur sur la chaire qu'il avait si glorieusement occupée. Cependant Benjamin, dégoûté des sourdes manœuvres de l'intrigue, quitta sa place, et se rendit à Constantinople. Il

fut bientôt appelé par le prince Jean Caradza, pour occuper la chaire de philosophie au lycée de Bucharest. Mais quand cet hospodar se fut réfugié en Europe pour sauver sa vie menacée, Benjamin, privé de son appui et de celui d'Alexandre Maurocordato (alors *grand-postelnik* de Valachie), incapable de ramper sous le métropolitain et sous les évêques de Valachie, fut bientôt déposé, et expulsé par eux avec une cruauté qui est quelquefois le caractère distinctif des ecclésiastiques à privilèges, lorsqu'ils donnent essor à leur ressentiment.

Benjamin, qui connaissait les démarches de l'*Hétérie*,[15] et qui savait que la grande scène de l'insurrection n'était pas loin de s'ouvrir, voulut y jouer un rôle actif, et partager tous les périls de ses concitoyens. Dès le commencement de cette lutte sanglante, il se trouva sur le théâtre des événemens. Simple comme un pasteur de l'église primitive, imperturbable à l'aspect des plus grands dangers, il parcourait les îles d'Hydra, de Spezzia et d'Ipsara; il traversait en tout sens le Péloponnèse et la Grèce orientale, en prêchant, au nom de la religion et de la patrie, le courage et le mépris de la mort. Ses exhortations avaient l'éloquence du cœur; son exemple entraînait tout le monde; il était de ces hommes rares

qui parlent peu, et laissent à leur caractère et à leur conduite le soin de convaincre et de persuader. Supportant les fatigues les plus grandes, les privations les plus pénibles; exigeant tout pour sa patrie, et rien pour lui, il était comme une lampe, qui se consume en éclairant. Enfin, il a terminé dernièrement sa belle carrière, moissonné par la terrible épidémie du typhus, qui a fait tant de ravages à Napoli de Romanie.

Psalidas de Jannina, disciple du célèbre Kant, occupa long-temps la chaire de philosophie au collége de Jannina. Ali-Pacha, de Tébélen, répandait alors l'effroi dans toute l'étendue de son gouvernement, et même dans les provinces voisines. Employant envers ses ennemis, tantôt la violence, et tantôt la ruse, il égorgeait ceux dont il craignait la résistance ou dont il prévoyait l'évasion; il caressait les autres en se les réservant comme une sûre proie. Loin de persécuter la religion chrétienne, il était extrêmement tolérant, afin d'obliger par ce moyen les Grecs à souffrir patiemment ses actes de tyrannie; il protégeait les archevêques dont les siéges étaient dans son gouvernement, afin de les employer comme organes de son insatiable rapacité. Le collége de Jannina et les autres écoles secondaires, étaient ouvertes avec sa pleine permission.

Il ne s'inquiétait point qu'on enseignât dans son gouvernement les mathématiques et la philosophie, pourvu qu'on ne s'immisçât pas à ses calculs de vexations et à son égoïsme sanguinaire. Il ne croyait pas les Muses capables de l'entraver dans sa carrière, dont le but était la sûreté de sa vie, la jouissance de voluptés brutales, et la contemplation de ses trésors accumulés. Il voulait, et faisait tout pour lui; il détestait tout ce qui pouvait lui survivre; semblable à cette espèce d'avares qui s'efforcent de soustraire leurs richesses, même à l'hérédité de leurs fils: de même Ali n'étendait pas ses vues au delà de son tombeau : sa vie était son éternité; le terme de son existence physique était le but final de tous ses désirs, de toutes ses pensées. Le professeur Psalidas, n'ayant pas pénétré le caractère du satrape, crut qu'il ambitionnait de s'ériger en souverain, et de transmettre à ses descendans un trône indépendant de la Porte Ottomane; et, comme Ali n'attachait pas grande importance à sa religion, le professeur lui proposa d'embrasser le culte chrétien, et de se faire baptiser solennellement, afin de gagner l'affection de toute la nation grecque, et de pouvoir ensuite se proclamer roi des Hellènes. Le rusé tyran, pour se fortifier du côté des Grecs par une si grande espé-

rance, feignit de goûter ce conseil, et Psalidas, devenu son favori, protégeait puissamment, non-seulement le lycée dont il était professeur, mais encore tous les établissemens d'instruction publique dans le gouvernement d'Ali-Pacha. A la catastrophe de ce tyran, Psalidas s'enfuit de Jannina, et se réfugia à Corfou, où il se trouve actuellement.

Après la mort de Lambros, la principale chaire du lycée de Bucharest fut occupée par un professeur digne de le remplacer : c'était Vardalachos, de l'île de Scio; il fut appelé en 1807 à la chaire de philosophie par le métropolitain Ignace de Mitylène, protecteur des lettres, qui avait acheté la riche bibliothéque de Sonnini, et en avait doté le lycée de Bucharest. Vardalachos exerça les fonctions de professeur jusqu'en 1814. Pendant cet intervalle, il a composé en grec moderne une *Physique expérimentale*, et une excellente *Rhétorique*, qu'il a dédiées à ses élèves, les fils du prince Caradza. Quoique jouissant de l'estime de ce prince ami des Muses et juste appréciateur des talens, Vardalachos quitta le lycée de Bucharest, pour obéir à la voix de sa patrie, qui l'invitait à venir se fixer dans son sein. En y arrivant, il fut installé dans la chaire de professeur de belles-lettres, et il remplit pen-

dant trois ans cette tâche, avec une grande réputation. Mais comme sa faible santé souffrait de la brûlante température de Scio, il fut contraint de partir, et il alla professer les sciences au lycée grec d'Odessa.

Depuis long-temps le collége de Constantinople ne suffisait plus à la foule des étudians de la capitale, et sa situation dans l'intérieur de la ville mécontentait également les professeurs et les élèves. Le prince Démétraky Mourouzy conçut le projet de fonder une seconde école, plus complète et mieux située. (C'était l'époque où ce prince venait, par son influence, d'accréditer et d'introduire en Grèce la vaccine, récemment apportée à Constantinople par le docteur Hesse.) Pour l'établissement du nouveau lycée, il choisit le village de Couroutzesmé, sur le Bosphore de Thrace. Le premier maître qui y occupa la chaire de philosophie (en 1799) fut Dorothée Proïus, natif de l'île de Scio. Pendant trois ans, il y enseigna les mathématiques et la physique avec un succès dont il fut récompensé par le Synode, qui l'éleva à l'archevêché de Philadelphie, dans l'Asie mineure. Devenu plus tard archevêque d'Andrinople, il périt, comme tant d'autres ecclésiastiques, victime de la rage des Barbares, dans les premiers jours de l'insurrection.

Ouvrage du patriotisme de Mourouzy, le lycée de Couroutzesmé fut constamment surveillé par ce prince et par son frère l'hospodar Alexandre Mourouzy. Proïus fut remplacé dans ce collége par son compatriote Platon, et ensuite par Étienne Dounkas de Tournovo, en Thessalie. Étienne, qui avait fait ses études dans les universités de Halle et de Göttingue, possédait les connaissances philosophiques de la savante et laborieuse Allemagne. Imbu d'une morale pure et qui réside au fond des cœurs, il retourna dans la Grèce et la remplit bientôt de sa renommée. Il composa un *Cours complet de Mathématiques*, une *Physique* et un *Traité d'Esthétique et de Morale*. A la sollicitation du savant hospodar Alexandre Mourouzy, il accepta la chaire de philosophie au lycée de Couroutzesmé. Remplacé par Coumas, il se rendit en Moldavie, où, par la protection de l'hospodar Charles Callimachy, il obtint la dignité d'archimandrite de l'église patriarcale, et l'abbaye de Rochitossa en Moldavie, monastère annexé au mont Athos. Étienne avait une fortune considérable; il en employa une partie à acheter des instrumens de physique, de chimie et d'astronomie, qu'il envoya à Ambélakia, ville au pied du mont Pélion, et dans laquelle, d'accord avec le poète Christopoulo, avec Constandas et les frères

Capétanaky, il avait conçu le projet d'établir une université. Ces instrumens ont été dispersés par les Turcs, quand ils ont détruit la plupart des villes et des villages de Thessalie.

Tel est le tableau des savans qui forment la seconde période de notre littérature. Si j'avais voulu nommer tous ceux qui contribuèrent à la propagation des lumières et au perfectionnement de la langue grecque moderne, j'aurais été entraîné hors du cadre que je me suis prescrit: je n'ai fait mention que des hommes les plus connus. Quoiqu'ils ne fussent pas tous professeurs de belles-lettres, toutefois, par leur manière de penser sur la littérature, et par leur méthode philosophique, ils formèrent bientôt, non des grammairiens arides, mais des littérateurs éclairés.

Jusqu'ici j'ai parlé des savans grecs qui revinrent d'Europe vers la fin du siècle passé, et qui changèrent l'état intellectuel de la nation grecque, en ouvrant une route nouvelle à l'enseignement public. J'ai fait remarquer quelques-unes des causes de cet heureux changement, et plusieurs fois j'ai cité des hospodars, des interprètes de la Porte, et des princes grecs, comme ayant plus ou moins contribué à l'exécution d'un plan aussi vaste que celui de la

régénération de la Grèce. Ces divers princes grecs étaient connus sous la dénomination générale de *Fanariotes ;* et je ne crois pas hors de propos de terminer l'histoire de la seconde période par un coup d'œil rapide sur cette partie intéressante du corps de la nation.

Quelques relations erronées avaient de temps à autre répandu à leur égard, en Europe, une opinion défavorable. Des voyageurs prévenus adoptaient sans examen ces notions presque accréditées, et répétaient, d'après quelques jaloux, les mêmes calomnies sur les familles du Fanal. Cependant c'étaient ces Fanariotes qui veillaient sans cesse aux intérêts de la nation; c'étaient eux qui s'occupaient des affaires ministérielles du gouvernement turc, qui traitaient presque toutes les communications diplomatiques des puissances chrétiennes, et qui jouissaient exclusivemen des principautés de Valachie et de Moldavie: ombre d'un pouvoir éphémère, mais cependant refuge d'une foule de Grecs accablés par la présence immédiate de leurs tyrans. Qui étaient donc ces Fanariotes? Quelle fut leur origine? Quels furent et leur état, et leurs rapports avec la nation grecque et le gouvernement turc? Quelle influence eurent-ils sur le progrès de la civilisation et des lumières? Ces points sont essentiels au sujet qui

nous occupe. Moi aussi j'ai été un de ces Grecs jadis appelés Fanariotes; mais je me crois assez supérieur aux préjugés de la naissance, pour parler avec impartialité d'hommes auxquels j'ai été attaché par tant de rapports. D'ailleurs, l'insurrection a jeté dans une heureuse fusion tous les enfans de la Grèce; elles n'existent plus actuellement ces distinctions de castes, de conditions et de priviléges. Avant l'insurrection, quoique j'eusse besoin de l'appui des Fanariotes, et que je dusse ménager leur amitié, je fus toujours supérieur à ces basses considérations. Et aujourd'hui que la hache meurtrière a fait tomber les têtes de presque tous ces infortunés, et qu'il ne reste plus des Fanariotes que quelques débris, qui servent encore leur pays aux dépens de leur vie, je dirai la vérité, sans qu'on puisse m'accuser ni d'intérêt ni de crainte.

L'origine des Fanariotes remonte à la prise de Constantinople. Après la chute de cette ville, un petit nombre de familles notables, qui ne purent s'échapper, formèrent un noyau autour et à l'abri du trône patriarcal.[14] Dès les premières années de la conquête, le patriarche Gennadius avait obtenu de Mahomet II, à titre d'Église patriarcale, un temple situé dans le centre de la ville, et dédié à la sainte Vierge, avec la déno-

mination de Ῥόδον τὸ ἀμάραντον « la rose qui ne peut se flétrir. » Mais, comme cette église était dominée de tout côté par des maisons musulmanes, le fanatisme mahométan, exalté par les conquêtes, ne pouvait voir et entendre de si près les cérémonies d'une religion abhorrée. On ôta donc cette église au patriarche, et on la transforma immédiatement en une mosquée, qui conserve encore aujourd'hui son ancien nom en langue turque : *Guioul-Dzamisi* « Mosquée de la Rose. » On donna au patriarche une autre église, de construction mesquine, et sans voûtes, située dans le quartier du *Fanal*, près d'une porte de Constantinople, appelée du temps même des empereurs d'Orient, Πύλη τοῦ Φαναρίου « Porte du Fanal. » C'est dans ce quartier que le patriarche fit bâtir une maison pour sa demeure; c'est là que les membres du Synode durent habiter constamment pour gérer les affaires temporelles et spirituelles de l'Église et de la Nation; c'est là que se groupèrent les débris de ces familles notables de la capitale, composant le corps du *clergé laïque*, constitution particulière de l'Église d'Orient.[15] Enfin, c'est dans ce quartier qu'on bâtit, à peu près à la même époque, l'école de Constantinople, sous le nom d'*École patriarcale*.

Ce clergé laïque, qui, du temps de l'empire

d'Orient, composait le cortége et la cour du patriarche, devint presque titulaire après la prise de Constantinople, et fut réduit à la pauvreté. Mais, depuis que le constantinopolitain Panajotaki eut obtenu la charge d'*interprète* de la Porte ottomane; depuis qu'Alexandre Maurocordato lui eut succédé dans cette dignité importante, et dont aucun Grec avant eux n'avait été revêtu; surtout depuis que le fils d'Alexandre, Nicolas Maurocordato, eut été nommé hospodar de Valachie, et que les principautés de Valachie et de Moldavie furent exclusivement accordées aux Grecs des familles marquantes de Constantinople; dès lors ce groupe de familles établies au Fanal s'augmenta et s'enrichit progressivement. S'insinuant de plus en plus dans les affaires ministérielles de la Porte, ces Grecs formèrent une caste particulière, officiellement reconnue par le gouvernement turc. Quoique esclaves, aussi bien que le reste de leurs concitoyens, les Fanariotes occupaient des emplois respectés par les Turcs eux-mêmes, et considérés auprès du Gouvernement. Presque entièrement chargés des affaires extérieures, que l'ignorance et l'incapacité des Turcs les forçaient de leur confier, ils étaient obligés d'acquérir les nombreuses connaissances requises pour ce genre d'administra-

tion. Aussi donnaient-ils à leurs enfans une éducation soignée. L'étude approfondie de la langue grecque, du latin, de l'italien, du français, et des trois principales langues orientales, le turc, l'arabe et le persan, étaient des préliminaires et des instrumens indispensables pour réussir dans la carrière, restreinte et ambitionnée, des charges auxquelles les Grecs de Constantinople pouvaient aspirer.[16] Les Fanariotes, qui voyaient dans l'instruction la source de leur avancement, de leur crédit et de leurs priviléges, faisaient cas des hommes instruits, et protégeaient de tout leur pouvoir ceux de leurs concitoyens qui montraient du mérite et des connaissances. Aussi les savans grecs affluaient-ils de toute part à Constantinople, comme dans un lieu où l'on savait apprécier et récompenser les talens et les vertus. Les jeunes Fanariotes destinés au maniement des affaires politiques, s'élevaient sous les soins éclairés de leurs parens, se pénétraient de bonne heure de sentimens élevés, et apprenaient à parler un langage supérieur à celui du vulgaire; les femmes mêmes du Fanal parlaient avec pureté, et écrivaient avec élégance leur langue maternelle. Quand nous traiterons plus spécialement des divers ouvrages de la littérature grecque moderne, nous aurons à citer les noms de dames

constantinopolitaines, auteurs d'ouvrages qui méritent de n'être pas oubliés. Si je voulais m'abaisser au rôle de déclamateur, riche seulement en phrases, je pourrais m'étendre encore beaucoup sur les services rendus par les Fanariotes à toute ma nation, et développer avec pompe une vérité que j'ai déjà plusieurs fois énoncée. Mais en commençant ce sujet, j'ai cru devoir me prescrire ici, plus encore que partout ailleurs, de ne rien avancer que je ne pusse prouver sur l'heure, et de ne rapporter que des faits, seuls documens toujours capables de montrer la véracité de l'historien.

Si, dans toutes les monarchies absolues, la volonté du souverain forme seule le code des lois, qu'il jette ensuite sur un rayon de sa bibliothéque, parmi les romans, faut-il s'étonner que le Sultan, dont les ordres sont nommés *arrêts inévitables comme ceux du destin*,[17] foule aux pieds les lois, les statuts, les priviléges une fois octroyés, les faveurs dès long-temps accordées, surtout à l'égard de nations qu'il croit nées pour être ses esclaves, et qu'il traite comme des créatures immondes, objet de l'horreur et de l'exécration de sa féroce divinité? Les Turcs conquérans avaient accordé aux patriarches de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusa-

lem, ainsi qu'aux archevêques et aux évêques grecs, des diplômes contenant d'importantes prérogatives. Mais ces prérogatives, données par des tyrans à des esclaves méprisés, comment auraient-elles pu être maintenues sans altération, si une cause efficace n'eût constamment veillé à leur intégrité? Si l'on veut nier l'existence de cette cause, il faut alors nécessairement reconnaître dans la Porte ottomane le gouvernement le plus juste, le plus scrupuleux, le plus loyal, le plus paternel qui puisse être sous une domination purement arbitraire; il faut supposer que ce Gouvernement a réuni les deux extrêmes, l'absolu et le constitutionnel. On doit donc nécessairement admettre qu'une espèce de providence humaine veillait d'une manière permanente au maintien de ces priviléges, seul refuge de la nation. Ceux des Grecs qui avaient de l'influence auprès de la sublime Porte, consolaient, adoucissaient, par leur continuelle entremise, l'esclavage de leurs concitoyens; prenaient à cœur leurs intérêts, mitigeaient les abus, et détournaient autant que possible les sentences tyranniques des gouverneurs de province.

Ces priviléges, maintenus par les Fanariotes, regardaient surtout le clergé, et par là même étaient très-essentiels à la conservation de la na-

tion grecque. Le patriarche et les archevêques ne pouvaient être élus qu'avec les suffrages du Synode et des chefs de la nation, qui résidaient à Constantinople. Les archevêques étaient inamovibles. Le patriarche, avec l'approbation du Sultan, avait le droit d'exiler ceux des Grecs qui se déshonoraient par des vices. Aussi bien que les hospodars de Valachie et de Moldavie, le patriarche avait un *agent* par lequel il présentait ses communications officielles à la Porte ottomane. Les gouverneurs et les pachas ne pouvaient, sous aucun prétexte, s'immiscer dans les affaires ecclésiastiques, ni évoquer les différends de cette espèce aux tribunaux de leur résidence. Les juges compétens étaient toujours le patriarche et le Synode formant une espèce de juri. Les biens des ecclésiastiques n'étaient pas, après leur mort, saisis et versés dans la caisse publique; seuls ils n'étaient pas soumis à la loi qui déclare le Sultan héritier de quiconque meurt sans enfans. Tels étaient quelques-uns des principaux articles de ces diplômes ou priviléges; mais ils étaient trop manifestement en opposition avec les intérêts et les préjugés des Turcs, pour qu'ils eussent pu être observés sans une force efficace et conservatrice; cette force c'était le crédit des Fanariotes. Ceux-ci connaissant parfaitement la langue de leurs

maîtres, leurs préjugés, leurs usages et leurs mœurs; usant d'ailleurs de la supériorité que donnent sur l'ignorance la variété des connaissances et la bonne éducation, s'insinuaient facilement dans les esprits des grands de l'empire, les captivaient avec adresse, et les maniaient à leur volonté. Le Grec secrétaire-interprète de la Porte dirigeait presque toutes les affaires diplomatiques; et les agens des hospodars de Moldavie et de Valachie, la bourse et les présens à la main, faisaient sans cesse la ronde chez tous les ministres, chez tous les ulémas avides; et, par le charme magique des ducats de Hollande, fascinaient leurs yeux, fléchissaient la dureté de leurs cœurs, et favorisaient l'exécution des affaires les plus difficiles, et qui importaient le plus à la nation grecque. Appuyés sur ces grands de l'empire, qui devenaient, pour ainsi dire, leurs patrons, les Fanariotes étendaient leur influence dans l'intérieur du sérail, dans le ministère et dans le clergé turcs, et empêchaient, autant que possible, les gouverneurs des provinces d'enfreindre ouvertement les prérogatives du clergé grec, et de ruiner les sujets.

Si les Fanariotes eussent été toujours d'accord entre eux, s'ils ne se fussent pas entre-déchirés, en briguant chacun pour soi l'honneur d'être

nommés à la dignité d'hospodar ou à la charge de grand-interprète ; si leur but unique eût été constamment l'intérêt commun de la patrie commune, et non pas l'intérêt individuel et la soif des honneurs, ils eussent été capables de rendre à la nation des services encore plus signalés. Malheureusement les rivalités, l'ambition, la vanité et le cortége bruyant des passions humaines, qui font tant de mal parmi les nations libres et éclairées, pénètrent aussi, quoique ridiculement, mais avec une égale impétuosité, chez les nations courbées sous le faix de l'esclavage le plus avilissant. Ainsi les Grecs du Fanal, toujours en butte à ces basses passions, ne faisaient pas, pour l'avantage de leur patrie, tout ce qu'il eût été en leur pouvoir de faire. Toutefois en se livrant des combats mutuels et en se frappant les uns les autres avec des chaînes qu'ils pouvaient à peine traîner, les Fanariotes ne négligeaient pas les intérêts de la Grèce; ils protégeaient les écoles existantes; ils en fondaient de nouvelles; ils respectaient et faisaient respecter les sciences et les arts. Dans plusieurs circonstances périlleuses, où il y allait presque de l'existence de la nation, ils montrèrent une étonnante habileté et un zèle à toute épreuve. J'en citerai quelques exemples pris au hasard.

Dans la première guerre de l'impératrice Catherine II avec la Turquie, dans cette guerre où la puissance ottomane fut si complétement battue par les armées russes, le sultan Mustapha, homme hautain et imbu de la barbarie des Turcs, qui regardent les femmes comme des *demi-êtres*, ne pouvait supporter la honte d'être vaincu, lui homme et mahométan, par une femme chrétienne. Il vomissait feu et flammes contre tout ce qui n'était pas musulman. Les Turcs apprirent alors pour la première fois, que les Russes, leurs ennemis et leurs vainqueurs, étaient lés co-religionnaires des Grecs, leurs esclaves. Dans une position aussi critique, le moindre soupçon, la moindre calomnie pouvait nous devenir funeste. Et cependant une révolte des plus terribles, celle du Péloponnèse et de l'Archipel, éclata à l'apparition de la flotte russe. Une quantité d'armateurs grecs, parmi lesquels était le fameux Varvaky de Psara, parcouraient, sous pavillon russe, toutes les mers de l'empire ottoman; une nation belliqueuse, celle des Monténégrins, était sur le point de se soulever contre les Turcs : on n'entendait dans les rues de Constantinople et dans toute l'étendue de l'Empire, que des vieillards, des femmes et des enfans pleins de rage, qui vociféraient contre les Grecs cette insulte

menaçante, « Moscovites infidèles! » Le Sultan méditait des projets d'extermination; et les pauvres Grecs qui ne pouvaient ni fuir, ni résister, recommandaient à Dieu leur âme, lorsque le patriarche Samuel, de concert avec les Ypsilanty, les Mourouzy, les Caradza et les Soutzo, rédigea un mémoire en forme de supplique, et osa le présenter de sa propre main au Sultan. Dans ce mémoire, il faisait l'apologie de la nation grecque, proposait des moyens de douceur, et faisait entrevoir avec adresse à Mustapha qu'une démarche violente pousserait tous les Grecs au désespoir, et allumerait une conflagration générale. Les Fanariotes que je viens de citer, ayant chacun à Constantinople leurs patrons particuliers, leur insinuèrent les mêmes idées, et parvinrent à disposer les esprits du ministère turc de manière que le Sultan changea son plan de vengeance, et commença de traiter avec douceur ses sujets.

De même, si le projet de l'infortuné Riga, dévoilé à la Porte ottomane avec les couleurs les plus noires, n'eut cependant d'autre suite fâcheuse que la mort de ce généreux citoyen, c'est que les Fanariotes s'empressèrent de démentir les assertions officielles d'une puissance voisine, et parvinrent à effacer totalement les

funestes soupçons qui planaient sur toute la nation grecque.

Dans la guerre de la Russie contre Napoléon, lorsque ce dissipateur du précieux sang de ses soldats se mit en marche contre le roi de Prusse, le ministère français eut la basse cruauté d'accuser auprès du sultan Sélim la malheureuse nation grecque, comme entièrement attachée à la Russie et prête à se révolter au moindre signal de cette puissance. Cette calomnie artificieusement tissue, aurait fait l'impression la plus fâcheuse sur l'esprit du sultan Sélim, enthousiaste de l'amitié de Napoléon, si l'hospodar Caradza et l'hospodar Charles Callimachy, alors secrétaire-interprète de la Porte ottomane, n'avaient mis en usage tout leur zèle et toute leur influence pour désabuser le Sultan, et prouver à ses ministres la fausseté d'un pareil avis.

Et plus tard, lorsque voyant l'incursion de Napoléon sur le territoire russe, Mahmoud, au mépris des traités avec la Russie, fit entrer ses armées en Servie, et expédia à son grand-visir l'ordre autographe d'enchaîner les femmes et les enfans, et de passer au fil de l'épée tous les Serviens en état de porter les armes; ce fut encore l'hospodar Caradza qui s'adressa directement au Sultan pour lui représenter qu'il faudrait at-

tendre l'issue de la guerre que se faisaient alors la France et la Russie, afin de ne pas s'attirer le ressentiment d'Alexandre, dans le cas où ce monarque serait vainqueur. Cette insinuation heureuse intimida Mahmoud; il suspendit l'exécution de ses ordres; les massacres cessèrent, et la nation servienne fut sauvée de l'anéantissement qui la menaçait.

D'après ce que j'ai déjà pu dire, on comprend que les Fanariotes n'étaient pas hommes à ignorer ce qui se passait dans l'étendue de l'Empire ottoman; et l'*hétérie* était une affaire trop nationale, trop importante pour échapper à leur vigilance, malgré le secret dont elle était enveloppée. Malheureusement on leur en avait caché le plan, les ressorts et le temps fixé pour l'explosion. Peut-être s'ils eussent été consultés et entendus à temps, auraient-ils combiné cette affaire délicate et difficile avec plus d'ordre, d'ensemble et d'efficacité. L'hospodar de Moldavie, Michel Soutzo aurait pu, d'un seul mot de sa part au ministère ottoman, prévenir et renverser tout le plan d'Ypsilanty; mais la nation grecque était déjà si compromise, les dispositions à la révolte étaient si prononcées, qu'une telle démarche aurait précipité la Grèce dans un abîme de malheurs. D'ailleurs, plein de modestie et de patriotisme,

il regarda cette grande affaire de la patrie comme l'on considère une vérité dogmatique et supérieure à l'examen; il aima croire ces apparences mystérieuses au-dessus de sa censure et de son investigation; il se résigna avec une vertu admirable, et sacrifia ses richesses, sa place, son existence et celle de sa famille, à un avenir de bien public, auquel il était loin d'ajouter foi.

Après la mort de l'archevêque d'Éphèse et de mon frère, archichancelier de l'église patriarcale, le patriarche Grégoire (celui qui fut, peu de temps après, pendu à la porte de son palais) tint dans ses appartemens un conseil privé, auquel assistèrent le patriarche de Jérusalem, quatre archevêques, l'hospodar de Valachie Charles Callimachy, le prince Constantin Mourouzy secrétaire-interprète de la Porte ottomane, et Stéphanaky Mavrojény qui avait remplacé mon frère dans la charge d'archichancelier. Alors Grégoire leur ayant exposé l'imminence du danger, tâchait de les déterminer à prendre la fuite; et ses exhortations pressantes s'adressaient surtout à l'hospodar, à l'interprète et à l'archichancelier, comme pères de famille et personnages utiles à la nation. « Quant à moi, disait-il, je vois déjà que mon supplice s'approche; mais mon devoir m'oblige

de mourir à mon poste, et j'y resterai, afin que ma fuite ne fournisse pas aux Turcs un prétexte plausible de massacrer les chrétiens de la capitale. » Tous, d'une voix unanime, l'interrompirent en disant : « Le motif qui engage votre Sainteté à rester et à mourir, nous oblige également de préférer à l'évasion la mort, même cruelle. » Aucun d'eux ne viola cette parole, quoiqu'ils eussent alors tous les moyens de se sauver : tous, d'un commun accord, se sacrifièrent avec connaissance de cause, pour le salut de leurs compatriotes, et tous, victimes de leur résolution généreuse, trouvèrent cette mort qu'ils souhaitaient.

Enfin il était réservé aux restes des Fanariotes de s'ensevelir d'une manière héroïque : le *bataillon sacré* d'Ypsilanty compta dans ses rangs plusieurs jeunes hommes des premières familles du Fanal. Tous les cœurs généreux ont déploré le sort de cette élite de la nation grecque, et mes éloges ne peuvent rien ajouter à la gloire dont ces héros se sont couverts. Je veux seulement m'arrêter sur leur tombeau, et dire à ceux qui osent encore calomnier les Fanariotes :

Ils ne sont plus : laissez en paix leur cendre ;
Par d'indignes clameurs ces braves outragés
A se justifier n'ont pas voulu descendre ;

Mais leur trépas les a vengés :
Ils sont tous morts pour vous défendre.

DELAVIGNE.

Je me suis acquitté de ma tâche. J'ai voulu rendre à mes infortunés concitoyens la justice due à leurs vertus, à leurs qualités aimables, à leurs services et à leurs malheurs. Si j'ai plaidé trop faiblement leur cause, c'est à moi seul que la faute doit être imputée. Je n'ai cité en leur faveur que des faits détachés et en petit nombre; j'ai avoué la vérité de plusieurs reproches qu'on pouvait leur faire, et, tout en repoussant les calomnies, j'ai évité les récriminations. Quoi qu'il en soit, j'ai dû signaler, parmi les nombreuses causes de la régénération morale de la Grèce, l'impulsion puissante que donnèrent à la propagation des lumières ces hommes éclairés eux-mêmes, et qui sentaient tout le prix de l'instruction. Parmi ces malheureux, victimes de leur zèle, il y avait des hommes du plus grand mérite, tels que les frères Callimachy,[18] les deux princes Mourouzy, Michel Mano, Constantin Negry, le prince Michel Chanzery, George Maurocordato, et une foule d'autres hommes illustres et nécessaires à la nation.

Leurs épouses aussi avaient reçu une éducation digne de leur sexe. La plupart avaient étudié et

parlaient le français; la plupart étaient habiles dans la musique européenne, dans la danse, le dessin, et d'autres arts estimables. Leurs manières étaient élégantes sans affectation, douces sans niaiserie. En mélangeant les mœurs grecques, orientales et européennes, elles formaient un iris agréable et peu commun de talens, de grâces et de vertus. Aujourd'hui la douleur, la misère, une vie errante, une existence éphémère ont déjà détruit ou détruiront bientôt cet agrément de mœurs chez les femmes Fanariotes qui existent encore, dispersées çà et là. Presque toutes traînent dans l'abandon et dans la tristesse une existence d'autant plus déplorable, que la première partie de leur vie s'est écoulée au sein de l'opulence, des plaisirs et de la paix. Respectables par leurs souffrances, et encore plus par le courage avec lequel elles savent les supporter, elles attendent avec une résignation religieuse des jours moins sombres et un sort moins désastreux. Ce temps viendra, je l'espère; et les vœux ardents de tant de personnes vertueuses ne resteront pas sans accomplissement.

L'histoire, souvent trompée par les apparences et toujours trop prompte dans ses décisions, confirmera peut-être les préjugés élevés depuis longtemps contre les Fanariotes, et, plus cruelle que

leurs bourreaux, répétera leur nom avec une qualification flétrissante.... Cependant presque tous ces infortunés ont péri pour leur patrie, et leur mort a été d'autant plus douloureuse, qu'elle a été inutile et sans gloire; les uns pendus devant la porte de leurs maisons, sous les yeux de leurs enfans et de leurs épouses; les autres égorgés ou taillés en pièces; aucun ne reçut après sa mort la dernière consolation des humains mourans, la sépulture. Tous leurs biens furent confisqués; leurs veuves et leurs orphelins, errans et sans nourriture, ont été réduits à mendier un morceau de pain. Quelques familles seulement de ces malheureux, ont trouvé le moyen de se réfugier à Odessa ou ailleurs, et de prolonger une existence due à la générosité des souverains et des peuples de l'Europe.

Je m'arrête, le cœur serré de tristesse; je termine ce lamentable récit; j'ai tracé, quoique bien rapidement, l'histoire du Fanal. Non, ce n'est pas le douloureux souvenir des lieux où j'ai vu le jour, des mœurs et des usages dans lesquels j'ai été élevé, qui m'a dicté ces tristes pages. Abjurant les préjugés, les distinctions et les castes, je ne me suis jamais considéré comme Fanariote; j'ai toujours été Grec, et je le serai jus-

qu'au tombeau. Mais je pleure du fond de mon âme sur ces familles malheureuses, sur ces hommes de mérite, perdus sans aucun fruit. Après leur ruine, je m'estime heureux encore de pouvoir leur consacrer quelque honorable souvenir. Hélas ! ce n'est pas leur éloge que je viens d'écrire, c'est leur oraison funèbre.

TROISIÈME PÉRIODE.

Des progrès rapides dans l'étude des sciences et de la philosophie avaient signalé la seconde période; la langue grecque, appelée improprement *vulgaire*, s'était enrichie d'un grand nombre de traductions et d'ouvrages originaux; mais ce ne fut que dans la troisième période que cette langue reçut des lois constantes et un système de perfectionnement régulier. Avant que d'aborder cette dernière partie de notre histoire littéraire, je crois utile de faire connaître certaines causes extérieures qui ont hâté le développement intellectuel et moral de la nation. L'Europe et surtout la Turquie se trouvaient dans un concours de circonstances favorables aux Grecs; les grandes questions politiques agitées à cette époque, remuaient aussi la Grèce, qui se portait

avec force vers toute espèce d'amélioration, et préparait en silence des armes pour son prochain affranchissement.

Tel, au milieu d'un ouragan terrible, un petit coin de terre, heureusement situé et ne donnant à la tempête d'autre prise que son humble verdure, n'en reçoit que la pluie, et trouve sa fertilité dans ce fléau destructeur : telle la Grèce, pendant près d'un quart de siècle, tira son avantage des troubles mêmes dont l'Europe était bouleversée. La révolution française menaçait de renverser tout l'édifice social; les trônes étaient ébranlés jusque dans leurs fondemens; on redoutait partout cette massue d'Hercule, soit matérielle, soit morale. Le seul gouvernement turc, voyant les chrétiens s'entr'égorger, criait au prodige, et pensait que son prophète exauçait enfin les vœux des croyans *en faisant attaquer le sanglier par le chien, et le chien par le sanglier.*[19] Mais sa joie ne fut pas de longue durée : quoique éloigné des lieux où la France dirigeait ses attaques, l'Empire ottoman fut tout à coup frappé par les républicains dans ses endroits les plus sensibles. La conquête de la terre sacrée d'Égypte menaçait à la fois l'islamisme et le trône des sultans. Des émissaires français étaient chargés d'insurrectionner la Grèce. Aussitôt la Russie et

l'Angleterre, pour prévenir le bouleversement que la France projetait, se liguèrent avec la Porte, et l'engagèrent à ménager les Grecs dans ces circonstances épineuses.

Rassuré par cette double alliance, Sélim III laissa prendre aux Russes et aux Anglais une influence extraordinaire dans les affaires de l'Empire ottoman. Mais Napoléon, qui venait de triompher à Austerlitz, fit envisager au Sultan cette victoire comme un acheminement vers la réintégration de sa Hautesse dans la Crimée. Sélim fut la dupe de ces promesses fallacieuses; et médita dès lors de trahir ses alliés. Pour mieux tromper la Russie, il feignit de céder encore plus de latitude à sa prépondérance, et permit aux bâtimens grecs de naviguer sous pavillon russe dans toutes les mers de l'Empire turc. Cependant l'ascendant de Napoléon sur l'esprit de Sélim produisait chaque jour de nouveaux griefs contre la Porte ottomane; la Russie lui déclara la guerre, et envahit simultanément les vastes provinces de Bessarabie, de Moldavie et de Valachie. La Porte n'eut pas le temps de sévir contre les Grecs, qui, pendant la paix, s'étaient montrés fiers de la protection de la Russie; car au même instant l'Angleterre déclara la guerre au Sultan, et força les Dardanelles avec une flotte formi-

dable, qui vint jeter l'ancre sous les murs de Constantinople.

Sur ces entrefaites, la paix entre la France et la Russie fut conclue (1807). Mustapha, successeur de Sélim, resta seul à lutter contre l'empereur Alexandre. Alors le commerce grec acquit une extension très-considérable; une route nouvelle s'ouvrit par Belgrade et Semlin: les Grecs transportèrent par là en Autriche une immense quantité de coton. D'un autre côté, la guerre d'Espagne était une source de richesses pour les navigateurs d'Hydra, de Spezzia et d'Ipsara, qui apportaient des provisions de bouche aux ports de la Péninsule. Plus d'une fois ces intrépides marins bravèrent le blocus des puissances belligérantes, et pénétrèrent dans les ports les plus étroitement cernés. Ainsi, tandis que Napoléon bouleversait l'Europe, tandis que la Turquie souffrait non-seulement d'une lutte inégale contre la Russie, mais encore plus des révoltes réitérées des Janissaires qui détrônèrent Sélim et massacrèrent le grand vizir Mustapha Baïraktar; les Grecs favorisés par ce concours de circonstances, avançaient sans bruit vers le but que déjà ils ne désespéraient plus d'atteindre.

Quelque atroce, quelque tyrannique que fût

le gouvernement d'Ali-Pacha, néanmoins ses relations avec les puissances européennes contribuaient à éclairer de plus en plus les Grecs; et la jalousie qu'il inspirait au Sultan, les engageait à persister dans leur résolution de s'affranchir. Quelques faits isolés étaient les symptômes de la révolution qui a éclaté plus tard. Ainsi, pendant que le Sultan actuel, après l'assassinat de son frère Mustapha III, luttait contre la malveillance des Janissaires, il se formait, en Thessalie et dans la Grèce occidentale, un plan d'insurrection partielle, dont le prétexte était la tyrannie intolérable d'Ali-Pacha. Les conjurés grecs surent attirer dans leur parti les Turcs habitans de la Thessalie, exaspérés eux-mêmes par les actes de spoliation et de violence que ce satrape exerçait sur les Mahométans, aussi bien que sur les Grecs; mais le projet secret des chefs de cette conjuration, était la délivrance de leur patrie. Un prêtre audacieux, nommé Pappas Euthymius, se mit à la tête de l'entreprise, et s'avança avec une petite armée contre le pacha de Jannina, qui habilement les prévint, les attaqua à l'improviste, et les tailla en pièces, malgré une résistance opiniâtre. Le Sultan, loin d'être irrité de ce soulèvement des Grecs, n'en fut que mieux disposé à leur égard; il jouissait de

voir ses esclaves, d'accord avec les Musulmans, poursuivre ceux des pachas qui désobéissaient à sa volonté. Aussi, après qu'il eut enfin décidé de punir et d'exterminer la race d'Ali-Pacha, ordonna-t-il aux chefs de son armée d'attirer dans leur parti tous les capitaines des *guérillas* de la Thessalie et de la Grèce occidentale.

Cependant la Turquie, abandonnée par Napoléon, qui venait de reconnaître officiellement les acquisitions de la Russie jusqu'au Danube, n'avait d'autre appui que l'Autriche; et c'est dès lors que date l'intimité de cette puissance avec la Porte. Dès lors aussi tout ce qui provenait des états autrichiens fut exempt de soupçon : deux journaux, *le Télégraphe hellénique* et *l'Hermès Logios*, rédigés en grec moderne, et imprimés à Vienne, se répandirent librement en Grèce, et éclairèrent la nation, sans rencontrer de la part du gouvernement turc ni obstacle, ni censure.[20] La guerre entre la Porte et la Russie continuait toujours; mais les derniers revers de la grande armée ottomane, dont une partie fut complétement défaite, et l'autre coupée par une manœuvre habile de l'audacieux Koutousoff, forcèrent le Sultan à demander la paix. Parmi les plénipotentiaires de la Turquie, fut le grec Démétraky Mourouzy, que le Sultan récom-

pensa avec sa bienveillance ordinaire : la mort fut le prix de ses services.

Bientôt après commença la guerre entre la France et la Russie. Cette lutte terrible tenait en suspens l'Univers. Mahmoud, attentif à l'issue de cesgrands débats, et occupé de l'extermination des pachas rebelles, n'avait pas le temps de penser aux Grecs. Les traités de Vienne et de Paris ne rassurèrent point ce Sultan; il craignait qu'ils ne continssent quelque article secret à son préjudice. Il n'osait pas cependant les rejeter ouvertement; mais, pendant quelques mois, il évita de reconnaître officiellement l'existence du royaume des Pays-Bas, et la protection des Iles ioniennes par les Anglais. Le nom mystique de Sainte-Alliance, la Société biblique, l'abolition de l'esclavage, le bombardement d'Alger, les retards qu'éprouvait la conclusion de la paix entre la Porte et la Russie;[21] toutes ces circonstances faisaient craindre au Sultan quelque projet hostile de la part des Puissances alliées. En vain sacrifiait-on les Parganiotes; en vain les cabinets de Vienne et de Versailles faisaient-ils parvenir à la sublime Porte, par des courriers hors d'haleine, les nouvelles les plus rassurantes sur l'intégrité de ses états; le Sultan soupçonneux, et qui s'en tenait à l'acception naturelle du

mot, regardait la *Sainte-Alliance* comme une conjuration, secrètement tramée pour l'expulser de l'Europe. Cette idée, que rien ne pouvait effacer de son esprit, s'adaptait si bien à sa manière de raisonner, que son Gouvernement redoublait d'efforts pour contenter la Russie, rampait devant elle, et évitait scrupuleusement de donner prise aux moindres griefs; en sorte que le cabinet de St.-Pétersbourg avait alors, plus que jamais, une extrême influence sur le ministère ottoman. Ces circonstances ambiguës tournaient au profit des Grecs, qui continuaient leurs progrès, grâce à l'interprétation littérale que Mahmoud donnait aux termes de la diplomatie chrétienne. Cependant, après la conduite sanguinaire du Grand-Seigneur envers les Musulmans les plus distingués; après la guerre d'Ali-Pacha; après l'extermination des gouverneurs de ses provinces, si Mahmoud avait pu croire que la politique européenne fût aussi indifférente au sort des Grecs qu'elle s'est montrée depuis 1821, nul doute qu'après avoir détruit la puissance de Méhémed-Ali d'Égypte, il n'eût tourné ses regards vers la nation grecque, et n'eût mis en usage toutes ses ressources pour anéantir notre marine, ruiner notre commerce, confisquer toutes nos possessions, et démolir tous nos colléges.

Je n'ai pas dessein d'examiner ici les causes de notre insurrection; le coup d'œil que je viens de jeter sur une partie de notre histoire, n'a d'autre but que de faire connaître comment s'améliora progressivement l'état intellectuel et moral de la nation grecque. A la faveur de ces événemens propices, on vit s'étendre le commerce, la richesse nationale, les relations avec les peuples étrangers. Dans l'espace de trente années, les Grecs eurent une marine marchande, des manufactures, des maisons de commerce, établies ou dans la Grèce, ou dans le reste de l'Europe; et ils s'aperçurent de l'heureuse influence que l'industrie et les richesses exercent sur la civilisation. Le commerce doit donc être aussi compté parmi les principales causes de la restauration de la Grèce.

Un peuple sans commerce est un peuple hermite; il s'exclut de la société des nations, comme un solitaire abjure la vocation que la nature lui a prescrite, celle de la sociabilité. Ce sont les relations commerciales qui éveillent l'industrie, forment la marine, découvrent ou perfectionnent les sciences et les arts, divisent le travail pour multiplier les ouvrages, augmentent les productions, et apportent les richesses. Les Turcs, étonnés de posséder librement des pays si

fertiles et si rians, y sont comme des eunuques gardiens de la belle nature : ils la contemplent sans la toucher. Conservant toujours les goûts des peuples nomades, ils aiment mieux faire caracoler leurs chevaux sur des plaines arides, que de traverser à pied des terres cultivées; ils méprisent l'agriculture, et détruisent ainsi l'origine des productions, du commerce, des consommations, de l'industrie et de l'argent. Au lieu de remonter à ces sources de l'opulence des nations, ils n'ont jamais cessé d'agir à rebours, et de rechercher uniquement l'argent, dernier anneau de la chaîne des richesses. Un tel état de choses ne pouvait que nuire à l'empire ottoman; et, en effet, des provinces fertiles finissaient par se transformer en déserts. Tous les pays qui furent subjugués par les armes turques, sans capitulation, furent sujets au fléau du droit féodal : les deux tiers des terres appartenaient à la caste militaire ou aux mosquées de l'Empire et aux villes de la Mecque et de Médine; l'autre partie était toujours la moins fertile et la plus maltraitée par les vexations des gouverneurs. Aussi la population des provinces d'Asie et d'Europe diminuait-elle d'une manière sensible.[22]

Les négocians européens, établis dans les Échelles du Levant, et protégés par leurs con-

suls, s'étaient emparés de tout le commerce de la Turquie, et s'efforçaient d'étouffer chez les Grecs jusqu'à l'idée d'une tentative commerciale. A Cypre, il n'y avait pas un seul bâtiment du pays; à Candie, il n'existait que cinq ou six navires turcs, qui trafiquaient avec l'Égypte, Smyrne, Salonique et Constantinople. Le Péloponnèse, Négrepont, Athènes, Smyrne, n'en avaient aucun. Seulement les îles de l'Archipel, et quelques villes maritimes qui n'étaient pas habitées par les Turcs, faisaient un petit cabotage, insignifiant par lui-même, mais qui dressait une certaine quantité de marins. Les villes grecques sur le littoral de la mer Noire, de la Propontide et de la mer de Marmara, apportaient à Constantinople des provisions de bouche et des bois de construction; mais ce commerce se réduisait presque à rien, entravé par la taxe arbitraire de la police ottomane, et par la rapacité des janissaires.[25] Le commerce des provinces intérieures était également nul. La Macédoine produisait d'excellent tabac; mais il se transportait tout à Constantinople, où il fallait payer à la douane un droit exorbitant. Près de Salonique, plusieurs villages avaient des mines d'argent; mais les infortunés habitans étaient obligés de fouiller nuit et jour les entrailles de leur terre natale, pour

le profit du Sultan et d'un essaim de subalternes, mille fois plus cruels encore que le tyran. Il y avait à Andrinople de riches plantations de mûriers, dont le profit était également pour les monopoleurs turcs, qui vendaient la soie à d'autres Turcs *à chapeau*, établis comme négocians dans cette ville. Les provinces mêmes de Valachie et de Moldavie étaient bien loin d'avoir la liberté de vendre leurs abondantes productions; elles portaient le titre de *Garde-manger du Sultan ;* et ce vaste garde-manger était exploité par deux compagnies de négocians turcs, qui s'emparaient à vil prix de toutes les denrées, sous l'obligation de nourrir le sérail, et d'approvisionner la capitale.[24]

Tel était, il y a trente ans, l'état du commerce grec, sous la domination ottomane. Examinons maintenant quelles causes contribuèrent à la formation de notre marine marchande, et aux progrès rapides que firent le commerce, les lumières et la civilisation, pendant le court intervalle de trente années.

Dans le traité de Kaïnardji (petite ville dans les gorges du mont Hémus) traité glorieux pour la Russie, et dicté par ses armes triomphantes, le cabinet de St.-Pétersbourg avait exigé que ses consuls et vice-consuls fussent accrédités dans

les Échelles du Levant, de manière à protéger efficacement le commerce, le pavillon et les sujets russes. Quand on stipule avec les Barbares, si l'on est faible, le texte du traité n'est qu'un morceau de papier qui ne sert à rien; si l'on est fort, on obtient infiniment plus qu'il n'est stipulé dans les clauses. La Porte accorda à la Russie une libre navigation sur la mer Noire et sur toutes les mers de l'empire ottoman. Le port de Tangarock, sur la mer d'Azof, fut l'objet de la première tentative commerciale des Grecs insulaires, qui, sous pavillon russe, se hasardèrent à le visiter. Les Grecs devenaient sujets russes, au moyen de simples lettres-patentes que les ambassadeurs ou les consuls russes leur prodiguaient.

Le traité de paix qui termina la seconde guerre (1792), confirma les conventions de Kaïnardji; la Porte reconnut l'acquisition de la Crimée et de tous les pays que venait de conquérir la Russie, jusqu'à la rive gauche du Dniester. Catherine II, par une habileté digne de Pierre-le-Grand, savait profiter de ses victoires, tandis que le faible Sélim III succombait à ses revers et s'avilissait. Odessa devint alors une espèce de colonie grecque. Dès les premières années de sa fondation, plusieurs maisons de commerce s'y établirent, et les vaisseaux marchands des îles

ioniennes et de l'Archipel fréquentèrent les ports d'Odessa, de la Crimée et de Tangarock. Ce fut à cette époque que trois petites îles qui n'étaient connues des navigateurs que par leurs rochers, Hydra, Spezzia et Ipsara, entreprirent la navigation de la mer Noire; et cette navigation fut le prélude de celle de la Méditerranée et de voyages lointains. La France, qui, pendant sa révolution, luttait contre l'Europe entière, excepté contre la Porte ottomane, souffrit quelque temps d'une assez forte disette de vivres. Les marins de ces trois îles profitèrent de cette circonstance; ils achetaient des grains à Odessa ou à Tangarock, passaient les Dardanelles sous pavillon russe; puis, à peine entrés dans la Méditerranée, arboraient, comme sujets de la Porte, le pavillon turc, et apportaient des provisions dans les ports de France, où on les payait à un prix élevé. Enrichis promptement par un commerce aussi lucratif, ils ne tardèrent pas à construire de grands vaisseaux de transport, et à les armer en course; de sorte qu'avec les autres insulaires de la mer Égée, ils s'emparèrent du commerce que la France faisait au Levant avant la révolution.

Les ambassadeurs russes près la Porte ottomane étaient les représentans d'une puissance terrible par ses victoires, plus terrible par les

menaces que son cabinet avait l'art d'employer à propos. L'ambassadeur russe à Constantinople était la seule personne que les Sultans craignissent; les gouverneurs et les pachas tremblaient devant les consuls et les vice-consuls de la Russie. Profitant donc de cette terreur panique, les agens de cette puissance accordaient aux Grecs, non plus de simples patentes, mais des *bérats* ou diplômes contenant d'importantes prérogatives. Les bâtimens grecs, munis de ces diplômes en vertu desquels leurs cargaisons passaient pour propriétés russes, ne rencontraient pas le moindre obstacle de la part du gouvernement ottoman. On ne voyait partout que des négocians grecs devenus sujets russes; de manière que les autres légations à Constantinople commencèrent à imiter cette politique de la Russie, et à donner aux Grecs des bérats, par lesquels ils étaient reconnus comme interprètes de ces légations. On fit même un tel abus de ces diplômes, que Sélim III, pour y remédier, octroya à ses sujets des priviléges nouveaux, et forma un corps de négocians grecs et arméniens, sous le titre de *négocians barataires* ou *privilégiés*. Le Sultan actuel voulut aussi, il y a peu d'années, en accordant des prérogatives aux navigateurs grecs, les détourner d'avoir recours à la chancellerie

russe, et de se munir de documens frauduleux, que le gouvernement turc était cependant forcé d'admettre; mais l'hospodar Michel Soutzo, alors secrétaire-interprète de la Porte, prévoyant que cet ordre de choses ne saurait être permanent, et qu'il finirait par nuire à la marine grecque, détourna de ce projet, par des insinuations adroites, le ministère ottoman.

Dès la fin du siècle passé, un grand nombre de maisons de commerce, établies dans les grandes villes d'Europe et dans les Échelles du Levant, étendaient les relations et les communications du peuple grec, utilisaient l'industrie, et augmentaient les richesses. Par leur entremise, de nombreux jeunes gens quittaient la Grèce, et allaient achever leurs études dans les universités de l'Europe. Les entreprises littéraires se multipliaient chaque jour: pendant les vingt premières années du siècle actuel, plus de trois mille ouvrages ou traductions en grec moderne ont été imprimés à Paris, à Vienne, à Venise, à Leipsick, à Moscou, à Jassy et à Constantinople. A peine le prospectus de quelque nouveau livre grec paraissait-il, qu'aussitôt une multitude de souscripteurs en facilitaient l'impression. Quatre journaux politiques et littéraires circulaient dans la Grèce. Les négocians rivalisaient d'efforts pour contri-

buer à l'utilité publique; et plusieurs d'entre eux, tels que les frères Zosimas, faisaient imprimer à leurs frais, et distribuer aux écoles des ouvrages grecs anciens et modernes. Enfin l'on avait fondé à Odessa, à Bucharest, à Jassy et à Corfou, des théâtres sur lesquels des acteurs grecs représentaient des tragédies composées ou traduites dans l'idiome moderne. Des hommes judicieux conçurent l'espérance d'éclairer leur patrie en facilitant l'acquisition des connaissances, et en abrégeant le temps des études, que les routines antérieures prolongeaient considérablement. Ils virent avec joie que la nation, favorisée par les événemens politiques, enrichie par le commerce, protégée contre le fanatisme des gouverneurs, était enfin susceptible de recevoir un développement moral. La destinée de ces hommes était brillante; le Ciel leur confiait, en quelque sorte, l'avenir de leur patrie : ils se dévouèrent à cette belle vocation, et leurs efforts réunis produisirent des effets salutaires. Dans l'intervalle que comprend notre troisième période, la Grèce commence à reprendre parmi les nations civilisées de l'Europe, le rang qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

L'histoire de la troisième période pourrait toute être comprise dans la vie de Coray. Cet homme

extraordinaire, né à Smyrne (1748,) mais originaire de l'île de Scio, ayant achevé ses humanités dans l'école de Smyrne, passa en Europe, et se fixa plus tard en France. Il serait superflu de m'étendre sur les détails de sa vie et de plusieurs de ses travaux scientifiques, puisqu'on peut consulter à ce sujet la *Biographie des contemporains*. Au commencement de ce siècle, à peine savait-on en Grèce que la France possédait un Grec appelé Coray. Peu importait à ses compatriotes qu'il eût pris ses degrés à l'université de Montpellier, publié quelques ouvrages de médecine, et offert à l'Europe savante la traduction française de Théophraste et d'Hippocrate. La Grèce ne connut Coray que lorsqu'il publia en grec moderne le *Traité des délits et des peines* de Beccaria, en l'accompagnant de notes et de prolégomènes. Cet ouvrage remarquable fit une vive impression sur l'esprit des Grecs, soit à cause de l'époque où il parut, soit par le but auquel il était destiné. Coray le dédia à la république des Sept-Iles ioniennes. Cette république venait d'être créée (1800); c'était la première fois que les puissances chrétiennes paraissaient s'occuper de la Grèce asservie, et accordaient à une petite partie de son territoire une ombre d'existence politique. La république ionienne donnait d'heu-

reuses espérances au reste des Grecs, qui, du sein de l'obscurité, contemplaient cette pléiade, présage d'un jour brillant pour la nation tout entière; ils croyaient voir dans la nouvelle constitution des Sept-Iles une disposition bienveillante des gouvernemens européens pour la Grèce. Dans de telles circonstances, la traduction de Beccaria, dédiée à la République ionienne, se répandit bientôt, et Coray fut célébré par tous les Grecs comme savant et comme patriote.

Cependant l'Europe, malgré la foule de ses voyageurs, ignorait encore la situation morale de la Grèce. Coray, dans un mémoire intitulé, *De l'État actuel de la Civilisation en Grèce*, signala le premier ce réveil de la nation grecque, et ses progrès vers un état intellectuel infiniment meilleur que celui où on la croyait encore plongée. Ce mémoire, composé en français, et traduit en grec moderne, circulait partout en Grèce, et stimulait les Grecs, qui doutaient, comme les convalescens, de leurs forces naissantes.

Après l'édition des *Éthiopiques d'Héliodore*, Coray, en homme digne de son siècle, et supérieur à la vanité d'auteur, commença la belle édition de sa *Bibliothéque hellénique*, ou collection d'ouvrages grecs anciens, imprimée aux

frais des frères Zosimas. Les premiers volumes contiennent les œuvres de deux auteurs célèbres : l'un est *Isocrate*, orateur classique et citoyen vertueux ; l'autre est le bon *Plutarque*, écrivain du second rang pour le mérite littéraire, mais digne, par ses sentimens patriotiques, du siècle de Phocion et d'Épaminondas. Isocrate, pour la musique de son langage, pour son talent oratoire, et pour ses expressions pleines de grâce et de sentiment, mérita l'admiration de son siècle ; et quoiqu'on lui ait quelquefois reproché l'abus de la rhétorique, ses écrits n'en demeurent pas moins un modèle de goût et d'élégance, une source précieuse pour les législateurs, les orateurs et les citoyens de tous les siècles et de tous les pays. C'est pourquoi Coray, commençant un ouvrage spécialement destiné à la haute éducation des jeunes Grecs, et désirant leur inspirer à la fois des sentimens élevés et le goût de la littérature ancienne, choisit de préférence les *Discours d'Isocrate*. Les *Vies parallèles* suivirent de près. Plutarque, qui eut pour patrie Chéronée, tombeau de la liberté des Grecs, fut, de son temps, le seul fils qui pensât à la Grèce, sa mère ; il voulut, en écrivant ses *Vies parallèles*, montrer aux Grecs, qui rampaient devant leurs vainqueurs, que les an-

ciens Romains pouvaient à peine soutenir la comparaison avec les héros de la Grèce ; combien moins ceux qu'on décorait alors des absurdes dénominations de *divin* et d'*auguste !*

Coray joignit à ses éditions d'*Isocrate* et de *Plutarque* des notes explicatives et des *prolégomènes*, où il se montre à la fois philosophe, littérateur et citoyen. Ces discours préliminaires roulent sur la culture et sur la perfection dont est susceptible notre langue moderne ; sur la meilleure méthode de composer des grammaires et d'instruire la jeunesse ; sur la manière de lire avec fruit les auteurs ; sur les lumières que donne la philosophie expérimentale et positive ; sur les devoirs que doivent remplir envers leur patrie les Grecs de tout âge et de toute condition. Ces conseils de Coray, exprimés avec une éloquente simplicité, appuyés sur des raisons évidentes, et accrédités par la réputation européenne de leur auteur, produisaient sur tous les Grecs en état de les lire des effets prodigieux. En vain le pédantisme s'élevait contre ces puissantes vérités ; en vain les vieilles routines de quelques écoles leur opposaient une résistance opiniâtre, ces innovations trouvaient partout un favorable accueil : tant la nation était déjà avancée ; tant les esprits étaient libres de préjugés !

Ce fut alors que, d'après l'avis de Coray, on entreprit de composer un Dictionnaire complet de la langue grecque ancienne. Le prince Démétraky Mourouzy se chargea de l'exécution de ce grand travail, auquel coopérèrent Charles Ghika, Vlastos, Vamvas, Psomaky, Logadès, Païsius, Platon et Spyridion Valetas. Ce dictionnaire porte le titre d'*Arche de la langue grecque.*[25] L'impression en a été interrompue par les catastrophes de l'insurrection. Quelques années auparavant, avait déjà paru le beau dictionnaire de l'archimandrite Anthimos Gazis.

Convaincu de la révolution intellectuelle que ses conseils opéraient dans la Grèce, Coray redoublait d'efforts, et continuait sans relâche ses éditions des classiques grecs avec des prolégomènes et des notes. A la suite des *Vies de Plutarque* parurent, sous le titre de Prodromus, les *Histoires diverses d'Élien* et les fragmens d'*Héraclide* et de *Nicolas Damascène.* Infatigable dans ses travaux, il publia *les Fables d'Ésope*, la *Géographie de Strabon*, les quatre premiers livres de l'*Iliade*, et l'édition des froides facéties du scolastique *Hiéroclès.* Les jeunes Grecs, formés dans les colléges de Cydonie, de Scio, de Smyrne, de Bucharest et de Couroutzesmé, passaient en Europe, et surtout en France, où ils étaient

attirés par la réputation de Coray. Plusieurs d'entre eux devinrent des hommes de mérite, tels que Coumas, Vamvas, Typaldos, Jatropoulo, Œconomos, Piccolo, Clonaris, Nicolopoulo, Photilas, Démétrius et Michel Schinas, Polychroniade, Vogoride, Libérius, Cokkinaky, Asopius, etc. Les uns, de retour dans leur patrie, partagent aujourd'hui les périls et la misère de leurs concitoyens; d'autres sont morts sur le champ d'honneur, ou ont succombé aux excès de la fatigue et aux ravages des épidémies en Grèce; quelques-uns séjournent encore au milieu de l'Europe savante, retenus par des circonstances impérieuses, ou dans le désir de s'y instruire encore.

Jusqu'à Coray, on n'avait pas songé à former un système régulier pour l'épuration de la langue grecque moderne. Chaque auteur avait écrit sans principe assuré, d'après ses opinions particulières, et d'après sa plus ou moins grande connaissance du grec ancien. Mais, au commencement du siècle actuel, les Grecs, éclairés par une civilisation toujours croissante, sentirent le besoin de cultiver philosophiquement leur langue maternelle, et ils y appliquèrent toute leur attention. Bientôt les opinions divergèrent; et, presque simultanément, parurent sur ce sujet

trois principaux systèmes, attaqués avec aigreur, et défendus avec acharnement.

Le premier n'avait d'autre fondement que l'idée vague d'enrichir l'idiome moderne, en y introduisant des mots et des formes grammaticales qui s'étaient graduellement altérées ou tout-à-fait perdues dans la longue décadence de la langue grecque. Ainsi, d'après ce principe, le style grec devenait un mélange de termes tout-à-fait anciens, et d'expressions corrompues ou triviales. Les partisans de ce système, à la tête desquels se mit Néophyte Doukas, s'appuyaient du crédit de quelques auteurs célèbres, tels que Mélétius, Théotoky, et surtout Eugène. Coray attaqua dans les formes et combattit corps à corps cette doctrine, tant par des argumens solides, que par l'arme du ridicule, en lui appliquant le nom de *macaronique*.

Le second système consistait à écrire la langue grecque moderne telle qu'on la parle, sans y apporter le moindre changement, ni dans l'acception des mots, ni dans leurs variations, ni dans leurs formes. Le fondateur de ce système fut le jurisconsulte Catardzy. Très-éclairé lui-même, il voulait rendre populaires les moyens d'instruction, en les mettant à la portée de toute la nation grecque; et, pour appuyer son opi-

nion, il composa deux traités et une grammaire.[26] Après Catardzy, un des principaux défenseurs de ce système fut Daniel Philippide, qui traduisit d'après ce principe la *Logique de Condillac* et *l'Astronomie de Lalande*. Mais l'homme qui réussit le plus à le mettre en vogue, fut le poète lyrique Athanase Christopoulo. Il adopta toutes les idées de Catardzy, et leur donna des bases plus solides. Non content d'avoir plaidé pour l'emploi du grec vulgaire, il voulut encore prouver que cet idiome était un des nombreux dialectes de la langue ancienne, et il composa une *Grammaire éolico-dorienne*, dans laquelle, par un ingénieux choix d'exemples, il s'efforça de prouver que les altérations apparentes du grec moderne, n'étaient que des formes dérivées des dialectes dorien et éolien. Poète aimable, et doué d'une riante imagination, Christopoulo, par le charme de ses vers, entraînait tout le monde. La poésie légère, qui aime à s'exprimer naturellement, et qui rejette toute locution choquante par sa désuétude, secondait les vues de Christopoulo; et ses odes anacréontiques, du style le plus familier, étaient, pour tous les Grecs, un objet d'admiration et de délices. Les dames aussi appuyaient son système, non par des dissertations littéraires, mais par le plaisir qu'elles éprou-

vaient à lire les pièces fugitives de ce poète. Mais ceux qui voulurent imiter le genre simple et populaire de Christopoulo, n'ayant ni son esprit, ni son érudition, tombèrent dans un style trivial et vulgaire, contre lequel s'élevèrent tous les hommes éclairés qui désiraient améliorer la langue, et la tirer de l'état de corruption où elle était tombée.

Telle était l'incertitude qui existait alors dans la grammaire : point de fixité dans les règles, point d'ensemble, point de principe universel et national. Coray aperçut le danger que courait la langue, et les graves inconvéniens qui résultaient de ces disputes acharnées entre les littérateurs; il trouva un milieu qui remédiait aux principaux abus : il conseilla d'écrire notre langue d'une manière à la fois correcte et intelligible, et de satisfaire ainsi les savans et le peuple. Il avait pour principe d'épurer successivement l'idiome populaire, sans pour cela y introduire certaines formes anciennes qui s'en éloignaient trop; de bannir les mots étrangers, et de les remplacer, autant que possible, par des mots grecs, en puisant avec réserve dans le trésor de la langue littérale; enfin, d'éviter les gallicismes, les italicismes et les germanismes introduits dans la langue moderne par les nombreuses traductions.

Ce système, dont Coray donnait le premier l'exemple, ne tarda pas à attirer l'attention de la nation grecque; mais il eut, comme toute innovation importante, ses sectateurs fanatiques et ses détracteurs effrénés, et il souffrit également des uns et des autres. Les partisans de Coray dénaturaient ses principes en les exagérant : ces prétendus Coraïstes inondaient la Grèce d'ouvrages écrits dans un style inintelligible, dont les tours bizarres et les expressions insolites ne se trouvaient dans aucun auteur, ni ancien, ni moderne. Le mal empirait tous les jours, et la contagion devenait si rapide, que les auteurs même avaient de la peine à se comprendre mutuellement, et à déchiffrer leurs propres écrits. Ce fut alors, (1812) que je composai contre eux une comédie intitulée *le Nouveau Patois des savans :* mon but était non d'attaquer le système de Coray, mais de combattre les extravagances de ceux qui l'avaient défiguré. Mon travail ne fut pas inutile: l'arme du ridicule arrêta les progrès de cette épidémie.

Le temps a consolidé le système de Coray; les hommes raisonnables l'ont approuvé, sauf quelques points de peu d'importance. Dès lors la langue a déployé dans les écrits une beauté vraiment hellénique, et dans la conversation même beaucoup de pureté et d'élégance. Ce n'est pas Coray

seul qui a favorisé ces progrès : il serait injuste d'oublier les frères Œconomos, Vamvas, Gazis, Argyropoulo, Chrestary, Iatropoulo, Polychroniadès, Piccolo et Asopius. Tous ces savans ont contribué par leurs travaux à amener la langue grecque au point de correction qui la distingue aujourd'hui. [27]

Coray vivait dans une terre étrangère et lointaine ; il sut néanmoins prévoir que le jour approchait où l'appel aux armes, sonné du sein des lycées de la Grèce, ferait retentir les échos du cri de vengeance et de liberté. Malgré son grand âge, ce vieillard patriote écrivait nuit et jour pour son pays, prêchait la multiplication des écoles, et en dirigeait la formation de la manière la plus propre à répandre les lumières. Les colléges de premier rang étaient alors ceux de Cydonie, de Smyrne, de Scio, de Couroutzesmé, de Bucharest, de Jassy, de Jannina et d'Athènes.

Toutes ces écoles, organisées convenablement, étaient dirigées par d'habiles professeurs ; mais le lycée de Scio surpassait tous les autres, et pouvait rivaliser avec les universités de l'Europe : il avait quatorze professeurs, dont les plus connus étaient Vardalachos, Vamvas, Célépy, Nicolas Piccolo, et Jules David, fils du peintre de ce nom. Déjà la libéralité publique, sur les re-

gistres de laquelle était toujours le nom du généreux Varvaky, avait doté l'université de Scio d'une riche bibliothéque et d'une imprimerie ; déjà plusieurs ouvrages y avaient vu le jour; déjà l'on pensait à y établir des journaux littéraires ; déjà se réalisaient les espérances des Sciotes et de leur concitoyen Coray, quand tout-à-coup l'insurrection éclata... Scio disparut dans une épouvantable catastrophe : les Barbares dévastèrent la plus riche, la plus peuplée, la plus civilisée et la plus belle des îles de l'Archipel. Assise sur des décombres, l'humanité en deuil a poussé des gémissemens, interrompus par des cris de vengeance.

Outre les colléges de la Grèce, il y avait encore plusieurs établissemens d'instruction pour les Grecs, dans quelques pays étrangers. Les villes de Venise, de Trieste, de Livourne, de Vienne, d'Odessa, de Jassy, de Bucharest, avaient des écoles grecques plus ou moins considérables.

La ville de Venise, jadis rivale de la Grèce, mais utile aux débris de l'Empire après la prise de Constantinople, Venise a conservé jusqu'à ce jour l'église, l'imprimerie et le collége que les Grecs y possédaient anciennement. L'un des professeurs, Spyridion Blandis, s'est fait connaître par la composition de quelques dictionnaires.

Vers la fin du siècle passé, il s'établit à Trieste une colonie grecque, par les soins de l'abbé Homérus de Smyrne; et bientôt fut fondée une église grecque, et un collége, qui compta parmi ses professeurs Asopius, un de nos plus habiles écrivains.

Les négocians grecs de la ville de Livourne y avaient aussi institué une école, grâce à la générosité et au zèle de MM. Patrino, Panajoti Pally, Mauspinioti, Rodocanaky et Spaniolaky. Monsieur Pally est encore honorablement connu des Grecs et des Italiens par le génie poétique et le talent d'improviser de sa fille Angélica Pally.

Vienne possédait deux églises grecques; l'une pour les Grecs domiciliés dans cette ville; l'autre pour les Grecs étrangers et de passage. De tout temps cette capitale a eu des imprimeries grecques et une école dirigée par des hommes instruits, tels que les frères Capétanaky, Alexandrides, Gobdella, Athanase de Stagire, Anthimos Gazis, Théoclète et Cokkinaky.

Odessa est presque une colonie grecque; cette ville fut très-florissante sous le génie tutélaire de Richelieu; son collége était bien organisé; elle avait un théâtre où l'on représentait des tragédies grecques modernes. L'un des acteurs, Dracouly d'Ithaque, qui fut depuis un des héros du batail-

lon sacré, avait mérité par ses talens l'estime du comte de Langeron, successeur de Richelieu.

Les colléges de Jassy et de Bucharest ont formé les Piccolo, les Athanase Vogoride, les Michel Schinas, les frères Méitany et beaucoup d'autres. Le dernier hospodar grec de Moldavie, Michel Soutzo fonda à Jassy une école d'enseignement mutuel, dont il confia la direction à Cléobule de Philippopoli. Soutzo payait de sa liste civile la moitié des dépenses annuelles de cet établissement.

Tel était avant l'insurrection l'état des écoles grecques établies dans les pays étrangers. Il nous reste maintenant à jeter un coup d'œil sur l'université de Corfou, la seule de quelque importance qui subsiste maintenant en Grèce.

La situation topographique des îles Ioniennes les rendit partie intégrante de la Grèce, dès l'époque la plus reculée. Dans la fameuse expédition contre Troie, Ulysse, roi d'Ithaque, de Zante et de Céphalonie, brille à la tête des héros grecs; le roi de Corfou, ou plutôt de l'ancienne Phéacie, écoutait avec délices le poète Démodocus célébrer les vainqueurs d'Ilion; l'île de Leucade fut illustrée par la passion de la divine Sapho; Cythère avait vu naître Vénus. La mythologie et l'ancienne histoire de la Grèce attestent la

consanguinité des Septinsulaires avec la Grèce proprement dite. Plus tard ils partagèrent les dissensions qui déchirèrent le sein de la patrie commune, et ce fut de Corcyre que partit la première étincelle de la guerre du Péloponnèse. Comme le reste de la Grèce, les Sept-Iles subirent le joug tyrannique des Romains. Pendant la durée du Bas-Empire, elles tombèrent dans l'obscurité qui enveloppait la Grèce continentale, dont la capitale seule, Constantinople, conservait encore de l'éclat. Elles ne jouèrent un rôle qu'à l'époque où Venise, méprisant la nullité des empereurs grecs, fit sortir de ses étroites lagunes des flottes innombrables, et envahit plusieurs provinces de la Grèce. Les Sept-Iles souhaitèrent elles-mêmes d'appartenir aux Vénitiens; ils acquiescèrent à leur demande, et leur firent des concessions importantes.

Les Sept-Iles ioniennes soumises à la république de Venise ne furent pas dévastées comme les îles de Chypre, de Candie et de Rhodes, ni comme l'Eubée et le Péloponnèse, qui tombèrent au pouvoir des sultans. Le gouvernement vénitien, comme tous les gouvernemens despotiques, tendait bien à corrompre ses sujets; mais il conservait au moins les apparences d'une domination protectrice; et tandis que les Provéditeurs usaient

de mille moyens pour amollir les mœurs des insulaires, la République établissait à Venise même une école grecque et une imprimerie, d'où sortaient de nombreux ouvrages de littérature et de morale. Malheureusement la langue des dominateurs est toujours en prédilection auprès des sujets : les Septinsulaires cultivèrent de bonne heure la langue italienne, qui était celle du Gouvernement; et la langue grecque fut réduite au rôle secondaire de patois méprisé.

Telle qu'un chêne dont le tronc a été creusé par le laps du temps, la république de Venise fut abattue par l'orage de la révolution française. Les îles Ioniennes, conquises par le Directoire, n'eurent sous cette domination rien de réglé, ni de stable. Bientôt l'Angleterre et la Russie, secondées des habitans, forcèrent les Français à quitter ces îles, auxquelles une politique momentanée imposa le régime confédératif (1800); mais presqu'aussiôt les grandes combinaisons politiques dirigées contre Bonaparte, ramenèrent les troupes russes dans les Sept-Iles (1803); la Russie déclara la guerre à la sublime Porte, et enleva au Sultan le titre de suzerain de la république ionienne.

Au milieu de ces variations politiques, les Sept-Iles avaient produit un citoyen immortel, le comte

Jean Capodistrias, dont l'Europe a fait connaître le prix à la Grèce. La carrière de ce vertueux diplomate a commencé par la charge de secrétaire d'état des Sept-Iles; sous son ministère, furent organisés à Corfou les premiers établissemens d'éducation publique; et il s'attacha principalement à réveiller chez ses compatriotes le goût de la langue et de la littérature grecques.

Les îles Ioniennes s'honorent aussi de plusieurs hommes de lettres distingués : le chevalier Mustoxidi et Foscolo, qui ont préféré les Muses italiennes; Zambélios, Salomos, Calbo, connus par leurs poésies grecques; le docteur Typaldos, qui promet des travaux importans sur la philosophie et la littérature. Ainsi, malgré les vicissitudes politiques, malgré les changemens de gouvernement et de constitution, on a vu, et l'on voit encore des hommes pleins de mérite s'élever sous le beau climat des îles ioniennes.

Cependant les Russes, qui sentaient l'instabilité de leur domination dans les Sept-Iles, ne s'occupaient que de la guerre contre Napoléon; elle aboutit au traité de Tilsit, en vertu duquel la France prit de nouveau possession des îles Ioniennes. Pleins des meilleures intentions, les administrateurs français s'appliquèrent à développer dans la nouvelle république le goût des

sciences, des lettres et des arts. Pour atteindre ce but, ils organisèrent une réunion d'hommes instruits, sous le nom d'*Académie ionienne* (1807), et ouvrirent des cours publics. Plusieurs officiers du génie militaire, entre autres les capitaines Augoyat et Charles Dupin, professèrent à Corfou les sciences physiques et mathématiques. Quelques Grecs se joignirent à eux pour compléter l'enseignement : Delviniotti professa la jurisprudence, Mavromati la littérature grecque, Gangadi la médecine.

Mais toutes ces vicissitudes n'étaient pour les Sept-Iles que le prélude de l'inconcevable destinée qui les attendait : environnées des flots, elles devaient avoir pour maître le peuple qui tient le trident de Neptune. Le congrès de Paris les livra à la protection de l'Angleterre; et Maitland devenu lord haut-commissaire, les traita d'une manière ironiquement opposée au sens du mot de *protection*. Malgré les promesses du gouvernement anglais, malgré les efforts du comte Capodistrias, malgré le zèle de lord Guilford, la fondation de l'université ionienne fut retardée par la malveillance de Maitland, jusqu'en 1823, où elle eut enfin lieu, dans l'île de Corfou, d'après une décision expresse de M. Canning. Lord Guilford a été nommé chancelier de cette académie : ce sin-

cère ami des Grecs, ayant trouvé un appui dans la bienveillance du lord haut-commissaire sir Frédéric Adam, a organisé cet établissement d'une manière distinguée. Lord Guilford recherche, choisit, invite les plus habiles professeurs, et s'occupe tous les jours d'améliorer cette université nouvelle, déjà fréquentée par un grand nombre d'étudians. Un collége préparatoire est destiné aux adolescens, qui de là peuvent passer dans les diverses facultés de l'académie. Corfou n'a pas seule attiré l'attention du Gouvernement et des philhellènes; Céphalonie, dit-on, va obtenir aussi un collége semblable; et, dans les autres îles, notamment à Sainte-Maure, on vient d'établir plusieurs écoles d'enseignement mutuel.

Mais laissons cette partie de la Grèce qui est à l'abri des débarquemens, des invasions, de l'esclavage, des incendies et de la rage exterminatrice des Turcs et des Africains: reportons nos regards sur l'ensemble de cette terre classique, et jetons un dernier coup d'œil sur le degré de civilisation où elle était parvenue à l'époque de son insurrection.

Dans les années qui ont précédé notre affranchissement, les progrès de la nation étaient si rapides, l'esprit public avait pris un tel essor, que

l'observateur qui aurait examiné la Grèce une année, l'eût à peine reconnue l'année suivante, et que ceux des Grecs qui restaient stationnaires paraissaient à leurs concitoyens comme autant d'Épiménides plongés dans un profond sommeil. Le clergé, premier et fidèle dépositaire de la langue, contribuait beaucoup à l'expansion des lumières et à ce mouvement des esprits. Les évêques et les archevêques, excités par la force des choses, et obéissant à l'impulsion donnée par le trône patriarcal, travaillaient efficacement à la propagation des connaissances en Grèce. Partout les mœurs s'adoucissaient et prenaient une tournure européenne; le caractère national, dégradé par un long esclavage, se relevait avec fierté; les jeunes gens sentaient la nécessité de l'instruction, et la recherchaient avec zèle; déjà reparaissaient les sciences et les arts; la langue s'épurait de jour en jour, grâce à la multiplicité des écoles et à la circulation des journaux; la nation grecque marchait à grand pas vers sa restauration....

Quel est maintenant l'asile des Muses grecques? Tous les lieux où elles habitaient sont dévastés, toutes les écoles anéanties. Que sont devenus les colléges de Smyrne, de Cydonie, de Scio, de Jannina, de Missolonghi, de Constantinople?

Quel a été le sort des professeurs? Hélas! presque tous ont péri victimes de la misère, des épidémies, ou de la fureur des Barbares.

Aujourd'hui, comment songerait-on aux études littéraires? Comment les Grecs, en butte depuis six ans aux plus affreux dangers, voyant leur patrie cruellement mutilée, pourraient-ils conserver encore tout ce qui n'est que le luxe de la vie et l'ornement de la société? Le langage d'un homme en péril et en souffrance ne consiste qu'en cris et en gémissemens; celui qui manque de pain et de vêtemens n'a besoin que des mots qui expriment sa détresse et son désespoir; peut-on exiger des manières douces et polies de celui dont l'existence est à chaque heure menacée? Et cependant, malgré toutes ces causes de démoralisation, on trouve encore chez les Grecs cet accueil affable, ces procédés humains, cette bienveillance hospitalière qui ne sont point dictés par une basse condescendance ou par une vile pusillanimité, que tant de maux rendraient excusable.

Je le souhaite, et j'ose l'espérer: le Père commun des peuples jettera enfin sur la Grèce un regard de compassion, et son bras puissant relèvera d'une sanglante poussière cette nation qui prodigue sa vie pour conquérir des droits im-

prescriptibles et sacrés, des droits que la nature attribue à tous les hommes. Alors on verra de nouveau fleurir la civilisation et les arts qui l'accompagnent; alors le voyageur ira chercher dans la Grèce autre chose que de vieux monumens et des ruines antiques; il saluera la Grèce vivante et régénérée, la Grèce habitée par des hommes dignes d'elle, dignes de leurs aïeux.

APPENDICE.

REVUE

CRITIQUE

DES PRINCIPAUX OUVRAGES

DE LA LITTÉRATURE GRECQUE MODERNE.

PROSE.

THÉOLOGIE.

Pendant long-temps les ouvrages ecclésiastiques composèrent seuls la littérature grecque moderne. Après la chute du trône impérial, après la perte de l'indépendance et des droits civils, il ne resta plus aux Grecs d'autre refuge que leur

religion; elle seule constitua leur existence politique et littéraire.

Pour s'opposer au prosélytisme de l'Église romaine, d'autant plus redoutable qu'une partie de la Grèce était sous la domination des Latins, le patriarche de Constantinople se servit de l'arme de la prédication comme moyen efficace de retenir les Grecs dans la communion de leurs pères. Cette circonstance fit naître une foule de sermons; mais différentes causes contribuèrent à la perte du plus grand nombre; la principale est la censure de l'imprimerie vénitienne, auprès de laquelle ne trouvaient aucun accès des discours entremêlés de dissertations dogmatiques dictées par le schisme grec. C'est ainsi que furent plongés dans l'oubli les sermons de plusieurs prédicateurs célèbres, tels que Damodus, Corydalée, Chrysanthe Notara, Mélétius, le patriarche Samuel, etc.

Parmi les sermons qui ont vu le jour, on peut citer ceux de Miniati, de Macarius, de Basile, de Cornélius et de Théotoky.

La plupart de ces prédicateurs, nés et élevés dans les contrées de la Grèce soumises aux Francs, apportèrent dans leur diction grecque une couleur étrangère. Ainsi le style de Miniati (orateur à d'autres égards très-habile), moulé

sur celui du fameux prédicateur italien Segneri, avait l'expression des missionnaires d'Italie. Damodus et Scouphos de Candie poussaient encore plus loin le même défaut; plus ils employaient d'italicismes, plus ils croyaient donner à leur diction de noblesse et de charme. Des amplifications ampoulées, des déclamations hors de propos, un continuel abus de métaphores, un emploi affecté d'adjectifs composés de trois ou quatre mots; tels sont les traits distinctifs de quelques-uns de ces prédicateurs trop imbus de la littérature italienne. Cependant Miniati, dont on a un recueil de sermons imprimés à Venise (1700), passait en Grèce pour un modèle d'éloquence évangélique, à tel point qu'Athanase de Paros, professeur de belles-lettres au collége de Scio, prédicateur lui-même, et auteur de commentaires sur la rhétorique d'Hermogène, analysait régulièrement les sermons de Miniati, dans ses leçons de rhétorique.

Eugène Bulgaris, avant d'être professeur au collége du Mont-Athos, avait prêché dans l'église patriarcale de Constantinople. Doué d'une riche imagination, mais peu versé dans la lecture des livres saints et des Pères de l'Église, il réussissait mieux dans le genre démonstratif; ses *Éloges des Saints* et ses *Oraisons funèbres* sont dignes de la réputation qu'elles ont obtenue. Les sermons de

Théotoky sont d'un tout autre genre; privé d'imagination, mais possédant à fond les livres ecclésiastiques, il tirait ses motifs plutôt de Chrysostome, de Basile et de Grégoire, que de son propre cœur; point d'ornemens dans son style, point d'invention, point de figures; toutefois ses sermons nourrissent la piété, malgré leur sécheresse. Ils ont été imprimés à Moscou en 1796, sous le titre de *Dominicale*.

L'ordre des temps m'appellerait à parler ici du patriarche Samuel, de Mélétius, de Corydalée, de Dorothée, de Cacavellas; mais leurs sermons sont inédits ou perdus.

Le savant professeur et curé Constantin Œconomos se distingue dans sa prédication par des connaissances positives, par une étude approfondie des livres saints et des écrits des Pères, surtout par la justesse et la vivacité de son esprit, par la fécondité de son imagination et par ce goût exquis, sans lequel il n'y a ni grands orateurs, ni grands poètes. C'est Œconomos qui a prononcé à Odessa l'oraison funèbre du patriarche Grégoire, martyrisé au commencement de l'insurrection; cette oraison funèbre a été imprimée à Moscou, avec la traduction en langue russe, et l'empereur Alexandre, pour récompenser les talens de l'orateur grec, lui a conféré la charge

de prédicateur dans toutes les églises grecques situées en Russie.

Je crois avoir nommé les principaux auteurs de sermons; ils forment une partie considérable de notre littérature. La nature du rit grec, qui diffère de celui des autres communions, donne une heureuse originalité aux écrivains ecclésiastiques, en les forçant d'étudier avant tout les doctrines, les traditions et les coutumes nationales. Outre des sermons, le clergé grec n'a jamais cessé de composer des ouvrages théologiques, soit d'édification, soit de controverse; mais comme la nomenclature complète de ces livres n'intéresse que le théologien, je me contenterai d'indiquer les suivans: *Entretiens théologiques sur le Pentateuque*, par Eugène Bulgaris; Moscou, 1802. *Défense du Nouveau Testament contre Voltaire*, par Théotoky; Vienne, 1794. *Commentaires sur le Pentateuque, le livre des Rois et le livre de Job*, par le même Théotoky; *Commentaires sur les Épîtres de Saint-Paul*, par Nicodème de Naxos; Venise, 1806.

HISTOIRE.

La nation grecque, depuis son asservissement, devait lire avec avidité l'histoire ancienne, qui lui

traçait le tableau de sa première splendeur; elle devait au contraire repousser l'histoire moderne, qui n'avait à lui exposer que sa misère actuelle et l'égoïsme des puissances chrétiennes. Cette observation explique jusqu'à un certain point pourquoi les Grecs se sont peu occupés de l'histoire moderne, et surtout de celle de leur pays. Il y a eu cependant parmi eux quelques historiens; mais le nombre n'en est pas considérable.

Alexandre Maurocordato a composé une *Histoire des Juifs depuis Abraham jusqu'au milieu du dix-septième siècle*. Elle est écrite en grec littéral et imprimée à Bucharest; cet ouvrage eût suffi pour illustrer un homme moins célèbre que n'était déjà Maurocordato. L'*Histoire ecclésiastique* de Mélétius, rédigée en grec moderne, contient des recherches savantes et des documens précieux.

Vatazzi de Constantinople, homme très-instruit et qui accompagna, en qualité d'interprète, le fameux Nadir-Chah dans son expédition au Mogol, a écrit en grec moderne l'histoire de ce conquérant, ses exploits et les circonstances politiques et militaires qui signalèrent cette conquête. L'ouvrage de Vatazzi n'a pas été imprimé; le manuscrit est conservé en Moldavie par le prince Charles Ghika. Écrite par un témoin oculaire et à portée de bien apprécier les événemens,

cette histoire contient des choses extrêmement remarquables. J'en dis autant de l'*Histoire de la Grèce et de la Turquie*, *depuis la prise de Constantinople par les Turcs*, *jusqu'au milieu du dix-huitième siècle*. Ce grand ouvrage d'Athanasaky Ypsilanty mériterait de voir le jour, et serait un trésor pour quiconque désirerait écrire l'histoire de la Grèce moderne. Par la protection du grand vizir Ragib-Pacha, dont il était premier médecin, Ypsilanty obtint d'examiner les archives de l'empire ottoman; il put aussi consulter tous les mémoires conservés dans l'église patriarcale de Constantinople. On a encore d'Ypsilanty une *Histoire du Bas-Empire* écrite en grec moderne et imprimée à Venise; elle n'est pas sans mérite, au moins pour la briéveté de sa rédaction.

Daniel Philippide a publié (en 1816) une *Histoire de la Roumounie* ou des nations valaques, moldaves et bessarabiennes. C'est un ouvrage précieux, qui contient de savantes recherches sur des nations dont l'origine a été obscurcie par un mélange successif de peuples, de langues et de bouleversemens politiques. Dans ce livre, qui fut dédié à l'empereur Alexandre, on trouve un extrait de l'histoire de Vatazzi, dont j'ai parlé plus haut.

On peut encore citer avec éloge les ouvrages

suivans : *Histoire de la Valachie*, par Dionysaky; *Histoire de Souli et de Parga, contenant la chronologie et les guerres héroïques des Souliotes contre Ali-Pacha de Jannina;* cet ouvrage, composé par Perrévos, a été imprimé à Venise en 1815. *Histoire de la guerre entre les Russes et les Turcs*, par Spyridon Papadopoulo de Corfou; Venise, 1770. *Histoire de Cypre*, par Cyprien, archimandrite de Cypre; Venise, 1778. *Histoire de l'ancienne Grèce*, par Grégoire Paliouris; Venise, 1806.

PHILOSOPHIE.

Les traités scientifiques n'entrent pas dans le plan de cet examen; je les passe donc sous silence, et je me borne à citer les ouvrages suivans : *Pensées des Philosophes, ou Origine de la Philosophie naturelle*, par Eugène Bulgaris; Vienne, 1805. *Élémens de Philosophie naturelle, ou Physique expérimentale*, par Théotoky; Leipsick, 1766. *Philosophie morale*, par Mésiodax; Venise, 1761. *La Parfaite Félicité, ou Fondemens de la Religion et de la Morale* (d'après le système de Kant), par Athanase Psalidas. *Introduction à la connaissance de l'Homme*, par Darvaris; Vienne, 1795. C'est une paraphrase des Caractères de

Théophraste, avec des notes et des additions tirées des autres moralistes. *Traité de Logique et de Morale*, par Chrysoveloni; Vienne, 1800.

PHILOLOGIE.

Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit des grammairiens et des littérateurs. J'ajouterai seulement aux ouvrages déjà cités sur cette matière, 1° *la Grammaire du grec ancien*, intitulée *Terpsithée*, dont l'auteur est Néophyte Doukas; 2° *la Grammaire du grec vulgaire*, par Darvaris. Quelques auteurs ont écrit sur notre histoire littéraire : tels sont, pour la littérature ancienne, Anthimos Gazis et Démétrius Alexandrides; pour la littérature moderne, Grégoire Zavira. Malheureusement l'ouvrage de ce dernier n'a pas été imprimé, non plus que l'*Histoire des Patriarches de Constantinople*, et plusieurs autres écrits du même auteur, qui jetteraient du jour sur les points obscurs de notre histoire politique et littéraire. Enfin, l'on doit à Zénobios Pop un *Traité sur la Métrique des anciens*, Vienne, 1803; à George Sakellarius un *Précis d'Antiquités grecques*, Vienne, 1796; et à Kodrikas d'Athènes l'*Étude de la Langue grecque*, Paris, 1808.

TRADUCTIONS.

Le principal but de nos écrivains étant d'éclairer la nation, ils ne peuvent mieux y parvenir qu'en transportant dans notre langue les chefs-d'œuvre scientifiques et littéraires dont l'Europe s'honore; on ne doit donc pas s'étonner de trouver en grec moderne beaucoup plus de traductions que d'ouvrages originaux. Je ne prétends pas donner un catalogue complet des traductions, même des plus répandues; j'en ai déjà cité plusieurs; je nommerai encore les suivantes : l'*Histoire ancienne*, *de Rollin*, traduite par George Cancellarius; *la Grandeur et la Décadence des Romains*, par George Emmanuel; l'*Histoire grecque*, *de Goldsmith*, par Démétrius Alexandrides; l'*Histoire d'Amérique*, *de Robertson*, par Bendoti; *Télémaque*, par Gobdella; les *Élémens d'Euler*, par Cavras; l'*Histoire de la Philosophie*, *de Tennemunn*, par Koumas; les *Métamorphoses d'Ovide*, et les *Vies de Cornélius Népos*, par Blandi, etc.

Le prince Démétraky Mourouzy avait traduit en vers la *Phèdre de Racine;* mon cousin Jacovaky Rizo avait pareillement mis en vers grecs les plus belles *tragédies de Voltaire*. Cokkinaky

a publié une traduction du *Tartufe de Molière*. Les chefs-d'œuvre de Schiller, de Goëthe, de Kotzebue, de Gessner, de Wieland, du Tasse, d'Alfiéri, de Monti, de Métastase, ainsi qu'un grand nombre d'ouvrages philosophiques, soit français, soit allemands, ont passé dans notre langue. Le *Voyage du jeune Anacharsis* a été traduit deux fois. Spyridion Valetas a fait connaître aux Grecs les meilleurs ouvrages de J.-J. Rousseau. Le Fanariote Jacovaky Argyropoulo, qui fut secrétaire-interprète de la Porte, homme de grands talens et d'une vaste érudition, a traduit l'*Esprit des Lois*. Son frère, George Argyropoulo, un des savans les plus distingués de la Grèce, littérateur habile, et diplomate digne d'être remarqué même en Europe, encourageait à l'étude les jeunes Grecs de Constantinople, et dirigeait habilement ceux qui montraient des dispositions. Depuis deux ans, George Argyropoulo s'occupe à recueillir les mots grecs anciens qui jusqu'à présent ont échappé aux recherches des lexicographes.

Les dames grecques elles-mêmes ont enrichi la littérature nationale. Catherine Soutzo a traduit avec une rare fidélité les *Entretiens de Phocion*, par l'abbé Mably. La princesse Ralou Argyropoulo, fille de l'hospodar Caradza, a fait

une excellente traduction de l'*Histoire de la Grèce*, par Gillies. Hélène et Catherine, filles de Démétrius Schinas, la princesse Euphrosyne, fille de l'hospodar Callimachy, ainsi que plusieurs femmes de Constantinople, de Jannina et des îles de l'Archipel, ont fait passer dans l'idiome moderne divers ouvrages de prose ou de poésie; quelques-unes de ces traductions ont été imprimées; quelques autres mériteraient de l'être pour leur pureté, leur précision et leur élégance.

VOYAGES ET ROMANS.

Un fait qui pourra sembler étrange, c'est que, dans notre littérature moderne, il ne se trouve ni voyages, ni romans. Les Grecs instruits voyagent beaucoup cependant; et il n'est pas nécessaire d'ailleurs de faire le tour du monde pour recueillir des observations instructives sur les climats et sur les mœurs. Quel intérêt, quelles lumières une relation bien faite ne jette-t-elle pas sur un pays quelconque? Nos voyageurs craignaient-ils, en publiant leurs itinéraires, d'affliger leurs concitoyens par des tableaux qui auraient contrasté d'une manière pénible avec la situation de la Grèce? Je ne le pense pas; et il est difficile d'attribuer cette délicatesse à la foule de

ceux qui aspirent au titre d'auteurs. Cela vient plutôt de ce que les Grecs savans et distingués, ceux qui étaient capables d'écrire un *voyage*, négligeaient ce genre comme frivole, et préféraient utiliser leurs veilles par des travaux qui pussent directement instruire la nation. Ce raisonnement était-il juste? On peut en douter; mais assurément rien n'était plus louable que le motif pour lequel, dédaignant une route dans laquelle tant d'Européens obtenaient sans peine de brillans succès, ils se consacraient tout entiers à des travaux plus difficiles et plus essentiels.

Ne peut-on pas dire la même chose des *romans*, qui occupent une si grande place dans les littératures modernes. Ce genre ne semblait point devoir être étranger aux Grecs; les anciens s'y étaient exercés avec quelque succès : le roman d'Héliodore, intitulé *les Éthiopiques*, a surtout mérité la réputation qu'il a obtenue. La disposition en est dramatique ; les aventures y sont liées avec beaucoup d'art; le dénouement est admirable; le style calqué sur celui de la belle littérature grecque. Mais ce qui frappe davantage c'est le nom et la vocation de l'auteur: il était évêque.

A l'imitation de ce roman d'Héliodore et de ceux d'Achille Tatius, de Jamblique, de Xéno-

phon d'Éphèse, furent composés, dans le moyen âge, une assez grande quantité de contes érotiques et chevaleresques, dont quelques-uns ont été imprimés, d'autres se trouvent encore manuscrits dans les bibliothéques publiques. La plupart sont écrits en vers, entre autres le fameux roman de galanterie chevaleresque intitulé *Érotocritos*, et qui remonte au seizième siècle. Quoique les Grecs modernes eussent ces modèles sous les yeux, ils ne les ont point imités. Ils auraient dû cependant aimer une occupation si agréable, si facile, si conforme à la variété de leurs goûts et à la vivacité de leur imagination. Les dames grecques seraient-elles les seules qui ne goûtassent pas ces fictions à demi vraisemblables, ces lectures fantastiques, si propres à répandre du charme sur une vie aussi retirée qu'est ordinairement la leur? Non, sans doute. Mais dans un pays où l'urbanité n'a pas encore autorisé l'empire du beau sexe, où les sociétés ne sont ni assez fréquentes, ni assez variées pour fournir une ample matière à celui qui veut observer les mœurs et le jeu des passions; dans un tel pays, il ne faut pas s'étonner qu'il n'ait point paru d'auteurs de romans et de contes moraux. En revanche, un grand nombre de romans français, italiens et allemands, ont été

traduits, et ont trouvé le plus favorable accueil dans toutes les contrées de la Grèce et dans toutes les classes de la société.

POÉSIE.

Lorsque la source de la poésie antique se fut tarie en Grèce, et qu'un long intervalle d'ignorance en eut effacé jusqu'au souvenir, les Grecs, incapables d'invoquer les Muses classiques, se formèrent insensiblement deux genres de poésie, également étrangers à la littérature ancienne; l'un soumis à la rime, l'autre uniquement réglé par l'accent rhythmique du vers. Je ne regarde pas comme poésie quelques iambes ou quelques hexamètres récemment composés en grec littéral, à l'aide des lexiques et des grammaires.

La rime ne fut mise en usage par aucun des poètes grecs anciens. Leur langue naturellement mélodieuse le devenait encore plus dans les vers, par la variété des mètres et par la cadence de la prosodie. Ils n'avaient donc nul besoin de la rime, et ils auraient trouvé, à s'en servir, d'insurmontables difficultés dans les entraves dont leur versification était embarrassée. Cependant l'effet de la rime ne leur était pas inconnu; et la prose, plus libre que la poésie, reçut quelquefois ce genre

d'ornement. Gorgias de Léontium fut le premier qui l'employa d'une manière étudiée; on croit même qu'il dut à cet artifice une grande partie de sa réputation. Isocrate lui-même chercha quelquefois à charmer les oreilles par la régularité de ses consonnances; on en remarque des traces dans la plupart de ses Discours.

Beaucoup plus tard, s'introduisit en Grèce une nouvelle manière de mesurer les vers; Jean Tzetzès et Constantin Manassé, dans le grec littéral, Ptochoprodrome et quelques autres, dans le grec moderne, firent usage de vers blancs composés d'un certain nombre de syllabes, mais non assujettis aux mètres et aux pieds des anciens. Enfin la rime constante et régulière passa de la poésie arabe dans les littératures de l'Europe, et fut transportée en Grèce, sous la domination des Francs; c'est donc de la première moitié du quinzième siècle que date chez nous la poésie rimée.

Le roman poétique d'*Érotocritos*, l'idylle intitulée *la Bergère*, le poème du *Sacrifice d'Abraham*, la tragédie d'*Ériphile*, une traduction d'*Homère*, et quelques autres poèmes rimés de la même époque, pèchent par la trivialité de leur style, par une servile imitation de la littérature italienne, et par leur fastidieuse prolixité. Ces premiers essais d'une poésie nouvelle manquent

totalement de physionomie, de nationalité, de couleur locale; on n'y trouve aucune trace de l'étude des anciens, aucune notion des règles. Quelques étincelles de verve poétique font tout le mérite de ces compositions informes, tombées dans un juste oubli. C'est là tout ce que nous possédions de poésies rimées en grec moderne, jusqu'au milieu du siècle passé.

Notre poésie rimée était une imitation des Occidentaux; notre poésie *non rimée* prit naissance dans les cavernes de l'Olympe, sur les rochers du Pinde, dans les vallées de la Doride, de l'Étolie et de l'Acarnanie. Créée par de libres montagnards, elle fut comme eux simple et rustique, mais pleine d'énergie et d'originalité: je veux parler de la poésie *klephtique*, et des chansons populaires de la Grèce moderne, recueillies, traduites et commentées par le philhellène Fauriel. Cette poésie simple et sans art se distingue par des beautés mâles et naïves, que l'éditeur, quoique étranger, a très-bien saisies, et dont il a fait habilement ressortir les principaux traits. Le genre *klephtique* date de très-loin, et remonte peut-être aux premiers temps de la conquête. Il existe une quantité de ces chansons nationales, conservées dans la mémoire des Grecs; celles que M. Fauriel a rassemblées, quoique toutes d'une époque assez récente,

suffisent pour donner une idée précise du genre et de son mérite. Les dépositaires de chants plus anciens doivent être quelques-uns de ces vieux guerriers, chefs des braves qui combattent en ce moment pour la liberté, tels que les Colocotroni, les Caraïscaky, les Nothy Botzaris, les Diamandy, les Tzoungas, les Makry et les Panourga.

POÈMES EN VERS RIMÉS.

Dès la première moitié du dix-huitième siècle, la poésie grecque moderne avait commencé d'être cultivée par la partie éclairée de la nation. Jannacaky Tyanite de Constantinople, est auteur d'un poème intitulé Βοσπορομαχία, *Contestation entre les deux rives du Bosphore*. Cet ouvrage est rempli de beautés poétiques; le style en est coulant, noble et régulier, le sujet ingénieux et agréable; les deux rives du détroit de Constantinople sont personnifiées, et font valoir à l'envi leurs beautés. Cette description commence, pour l'Asie, depuis la ville de Chalcédoine jusqu'aux bords de la mer Noire; et pour l'Europe, depuis Péra et Galata jusqu'au village de Fanaraky, situé sur une éminence, au pied de laquelle viennent se briser les énormes vagues de cette mer, l'effroi des anciens navigateurs. L'Asie, dans ce brillant parallèle, semble d'abord remporter la victoire;

mais l'Europe termine en disant : « Avoue combien je te suis supérieure.... D'ailleurs si tu étais plus belle que moi, eh bien! ce serait moi qui profiterais de tes charmes en les regardant. »

Constantin Daponti de Scopélo a composé en vers rimés un recueil d'anecdotes sur le mérite des femmes; ce recueil imprimé sous le titre de *Miroir des femmes*, (Leipsick 1766), offre un style assez correct, mais dépourvu de poésie.

Alexandre Maurocordato, hospodar de Moldavie qui se réfugia sur le territoire russe, en 1780, a écrit en vers grecs modernes des apologues, des épîtres, des odes et des chants patriotiques imprimés à Moscou. Ces poésies, froides et étudiées, offrent peu d'idées frappantes, et rarement quelque chose de piquant; l'invention en est peu naturelle, et le séjour de l'auteur aux bords glacés du Borysthène, n'était pas propre à exalter son imagination.

Zambélios de Sainte-Maure, est auteur de quelques tragédies, dont il n'a imprimé que celle qui a pour titre *Timoléon*, (Vienne 1818.) Cette pièce est conduite avec art; les caractères sont fortement tracés, les péripéties bien combinées; on y admire des traits ingénieux et brillans; mais le style n'a pas toute la nationalité désirable, parce que l'auteur, enthousiaste de la littérature

italienne, a trop habituellement imité la manière d'écrire d'Alfiéri.

Nicolas Piccolo a publié une tragédie, dont le sujet est *Démosthène* arraché à l'autel de Neptune par les satellites de la tyrannie macédonienne. Cette tragédie représentée pour la première fois en 1818, au théâtre grec d'Odessa, y a été couverte d'applaudissemens. Le même poète a paraphrasé en grec moderne le *Philoctète* de Sophocle.

Zacharie Mavroudi a publié un poème intitulé *le Songe, ou la Mort de Marie Ghika*, (Vienne 1808.) Enfin George Servius a traduit en vers plusieurs tragédies françaises, telles que *la Mort de César*, *Mérope*, etc.

POÉSIE LYRIQUE.

Le genre lyrique a de tout temps occupé dans notre poésie une place importante; les anciens Grecs le cultivèrent avec succès; et de nos jours c'est à ce genre qu'appartiennent la plupart de nos compositions poétiques. A leur tête il faut placer les *Chants guerriers et patriotiques de Riga*, de ce premier martyr de notre liberté. Ces hymnes étincellent de beautés énergiques, qui sont puisées dans le caractère national et dans les circonstances où se trouvait alors la Grèce; à leur

apparition ils furent accueillis avec transport, et ils jouissent encore d'une estime bien méritée. Avant d'être imprimés, ils avaient long-temps passé de bouche en bouche, ou avaient été transcrits clandestinement et défigurés par des hommes qui n'avaient que de l'enthousiasme; ils avaient donc perdu beaucoup de leur valeur primitive, lorsqu'on les a imprimés à Jassy en 1814. J'ai essayé de traduire le plus célèbre de ces hymnes guerriers:

« Jusques à quand, Pallicares, nous faudra-t-il, comme des lions, vivre seuls, dans les défilés, sur les rochers, dans les montagnes? Jusques à quand devrons-nous habiter les cavernes, n'avoir devant les yeux que les rameaux des forêts, fuir le monde pour éviter la dure servitude, quitter nos frères, nos parens, nos amis, notre patrie?

« Une heure seule de vie libre vaut mieux que quarante années de fers et de captivité.

« A quoi te sert de vivre et d'être esclave? A chaque instant tu souffres le martyre. En vain serais-tu prince, drogman, vizir; en vain t'asservirais-tu chaque jour aux ordres les plus barbares, ta vie n'en est pas moins dans la main du tyran;

il n'en épie pas moins l'occasion de boire ton sang. . . . .

« Venez, ô Grecs! venez avec un même zèle, faire tous sur la croix ce serment solennel. Les mains levées au ciel, disons à notre Dieu, du fond de nos âmes :

« O Roi de l'univers! je te jure de ne jamais me soumettre à la volonté des tyrans, de ne jamais les servir, de ne jamais me laisser séduire par leurs promesses. Aussi long-temps que je vivrai dans ce monde, mon unique but sera de les anéantir. Fidèle à la patrie, je combattrai pour briser le joug qui l'opprime, et je serai inséparable de mon général.

« Si je viole mon serment, que le Ciel me foudroie, qu'il me consume, et que je sois réduit en poudre! »

Athanase Christopoulo, né avec le même genre d'esprit, les mêmes grâces et la même finesse qu'Anacréon, l'a pris pour modèle, sans le copier servilement. Le style badin et léger, le mètre facile et mélodieux, le coloris enchanteur des vers d'Anacréon; ses sentimens, où respire la volupté la plus douce et la plus naïve; toutes les qualités poétiques du chantre de Téos, se trou-

vent réunies dans les chansons de Christopoulo. Ces poésies (imprimées à Vienne en 1811) ne cesseront pas d'être lues avec délices tant qu'il y aura des hommes qui parleront grec; elles ont eu un succès national et complet; elles font le charme de tous les habitans de la Grèce.

Il a paru tout récemment un choix de ces odes accompagnées d'une traduction française; mais Christopoulo est intraduisible, comme son modèle; sa poésie est toute grecque; son principal mérite est la grâce du style et la délicatesse des détails; cependant pour donner au moins une idée de son talent, je citerai quelques odes, d'après cette traduction française :

L'AURORE.

« Brillante aurore, à la chevelure blonde, d'où viens-tu, ô mon petit amour? Pourquoi viens-tu de si bonne heure briller à l'horizon? Le monde est encore dans les bras du repos, et les coqs joyeux ont à peine fait entendre leur voix matinale. Que t'est-il donc arrivé aujourd'hui pour paraître si tôt? Qu'as-tu donc pour t'éveiller et pour venir ainsi de si bonne heure? Ah! oui, ton époux est affaibli par la vieillesse, et tu l'abandonnes pour d'autres conquêtes; cependant

moi et ma bien-aimée, nous sommes jeunes encore, et nous jouissons avec délices des tendres voluptés.

LE ROSSIGNOL.

« Voltige, mon petit rossignol, voltige le long du rivage de la mer; voltige, et va en paix trouver ma bien-aimée que tu connais.

« Quand tu l'auras trouvée et contemplée, commence à chanter doucement, doucement et avec grâce, afin qu'elle se penche pour te prendre.

« Si elle te demande qui tu es, et qui t'envoie de l'île des Oliviers, dis-lui : Je suis un petit présent, un oiseau messager qui porte des soupirs. »

. . . .

EXHORTATION.

« Pallicares, pourquoi dormez-vous? Bacchus vous appelle. N'avez-vous pas pitié de votre verre, qui vous regarde et soupire? Malheureux! sa malédiction tombera sur vos têtes, parce que vous le délaissez. Lorsque vous irez aux enfers, lui aussi descendra tout en larmes dans les champs de l'Élysée, pour vous accuser. Alors vous serez tous condamnés par Minos à

recevoir le châtiment sévère que subit ce fameux Tantale; vous aurez soif éternellement, et vous ne pourrez jamais vous rafraîchir de la douce liqueur, pas même d'une seule goutte! »

L'ode suivante est adressée au mathématicien Étienne Dounkas:

« Ami Étienne, je t'en prie; toi qui enseignes que la nature a le vide en horreur; par notre unique amitié, la vérité est une, j'en conviens avec toi : je souhaite que le vide ne puisse se trouver dans la nature, qu'il ne puisse être admis dans la création, et qu'il ne soit nulle part; que les tonneaux soient toujours pleins, qu'ils remplissent les verres, les coupes, les bouteilles et les amphores, les fontaines, les vallons, les campagnes, et le monde entier tout ensemble. »

Je n'ajouterai plus rien sur le mérite des odes de Christopoulo. Ce poète, natif de Castorie en Macédoine, a passé la plus grande partie de sa vie à Constantinople; le dialecte dont il se sert est celui qu'on parlait au Fanal. Retiré depuis quelques années à Hermanstadt, en Transylvanie, Christopoulo s'occupe à traduire l'Iliade en vers grecs modernes. Quelque talent qu'il puisse déployer dans cette nouvelle production, je ne

crois pas qu'elle augmente à sa gloire littéraire : à cet égard, du moins, il n'a plus rien à souhaiter.

Les odes de Calbo sont tissues d'images pompeuses ; elles offrent même quelquefois de la profondeur et de l'originalité ; mais la diction en est souvent obscure. Calbo, d'ailleurs, s'est créé un mètre arbitraire, différent de celui qui est généralement employé ; et, tant que l'usage n'aura pas consacré cette innovation littéraire, ses vers auront quelque chose d'insolite et d'étrange, et ne paraîtront qu'une prose poétique à celui qui n'aura pas étudié le système de l'auteur, d'après les règles que propose l'auteur lui-même. Le premier recueil des odes de Calbo a paru à Genève en 1824 ; le second vient d'être imprimé à Paris, et traduit en français avec une élégante fidélité.

Les poésies de Salomos de Zante sont parsemées d'expressions et de tournures dont l'emploi devrait uniquement appartenir à la conversation familière ; elles ont cependant le rare mérite d'une verve énergique et entraînante, d'une imagination pleine de hardiesse et de fécondité. Plusieurs strophes du *Dithyrambe à la Liberté* (imprimé dans le recueil de Fauriel) contiennent des beautés admirables. Je citerai quelques fragmens de ce poème, d'après la traduction de

M. Stanislas Julien, auquel nous devons aussi la traduction française des premières odes de Calbo:

A LA LIBERTÉ.

« Je te reconnais au tranchant de ton glaive redoutable; je te reconnais à ce regard rapide dont tu mesures la terre.

« Sortie des ossemens sacrés des Hellènes, et forte de ton antique énergie, je te salue, je te salue, ô Liberté!

« Depuis long-temps tu gisais dans la poudre, couverte de honte, abreuvée d'amertume, et tu attendais qu'une voix généreuse te dît : Sors de la tombe.

« Combien il tardait, ce jour tant désiré! Partout régnait un morne silence; les cœurs étaient glacés de crainte, et comprimés par l'esclavage.

« Malheureuse! il ne te restait que la triste consolation de redire tes grandeurs passées, de les redire d'une voix entrecoupée de sanglots.

« De jour en jour tu attendais le cri de l'indépendance, et tu te meurtrissais le sein dans ton désespoir.

. . . .

« Sous un vêtement ensanglanté, tu sortis, je le sais, d'un pas furtif et silencieux, pour aller mendier l'assistance des nations étrangères.

« Seule tu as entrepris ce voyage pénible. Seule tu es revenue : qu'il est difficile d'ouvrir les portes où frappe la main de la misère!

. . . .

« Tu inclines languissamment ta tête chargée de douleurs, comme le malheureux qui heurte à la porte de l'opulence, et pour qui la vie n'est qu'un pénible fardeau.

« Oui ; mais maintenant, pleins d'une noble ardeur, tous tes enfans combattent en héros, et cherchent, avec un infatigable courage, la victoire ou la mort.

« Sortie des ossemens sacrés des Hellènes, et forte de ton antique énergie, je te salue, je te salue, ô Liberté!

. . . .

« Malheur, malheur à celui qui, tombé sous ton glaive, voudra t'opposer une opiniâtre résistance!

« Dès que la lionne s'aperçoit de l'absence de ses nourrissons, elle rôde, elle s'élance, elle a soif de sang humain.

« Elle court, elle vole à travers les bocages, les vallons, les collines, et promène en tout lieu l'horreur, la solitude et la mort.

« La mort, la solitude et l'horreur signalent aussi ton passage, et le cimeterre hors du fourreau ne fait qu'enflammer ta valeur.

. . . .

« Sortie des ossemens sacrés des Hellènes, et forte de ton antique énergie, je te salue, je te salue, ô Liberté! »

Voici comment le poète décrit la première attaque de Tripolitza par les Grecs:

« Ah! qu'elle était terrible, cette nuit dont le souvenir porte le frisson dans l'âme! Elle menait à sa suite le sommeil : mais c'était le cruel sommeil de la mort.

« L'heure, le lieu de la scène, les cris, le tumulte, la rage impitoyable des combattans, les torrens de fumée, le fracas du bronze, et les ténèbres épaisses que sillonnaient d'affreux éclairs, représentaient l'enfer entr'ouvrant ses abîmes pour dévorer la race musulmane.

« C'était l'enfer même.... On vit paraître des milliers d'ombres hideusement dépouillées, des

filles, des vieillards, des jeunes gens, des enfans encore à la mamelle.

« On vit fourmiller, comme de noirs essaims, tout le cortége des morts, semblable au voile lugubre qui suit l'homme à sa dernière demeure.

« La terre vomissait à flots pressés les mânes de tous ceux qui avaient été les victimes innocentes de la fureur des Turcs.

« A la lueur d'un astre incertain et lugubre, ces mânes se confondent, et montent à la citadelle, entourés du silence et de la mort.

« D'un œil livide ils cherchent les lieux où le sang s'est figé, et dansent, avec des cris rauques et plaintifs, sur la plaine abreuvée de carnage.

« Au milieu de ces funestes ébats, ils s'élancent dans les rangs des Grecs, et appuient sur leur sein une main sèche et glacée.

« Ce toucher magique pénètre leurs entrailles, et en arrache la douce compassion, pour y faire siéger une dureté impitoyable.

« C'est alors que le combat s'allume avec une nouvelle fureur, etc. etc. »

Je regrette de ne pouvoir ici transcrire tout ce dithyrambe : il faudrait le citer en entier, si

l'on voulait faire remarquer tous les morceaux pleins de chaleur, d'énergie et d'entraînement.

J'ai voulu, dans cet ouvrage, esquisser rapidement le tableau de la littérature de mon pays. Cette littérature paraîtra bien pauvre comparée à celle du reste de l'Europe; mais si la Grèce, depuis un petit nombre d'années, depuis qu'elle songe à s'affranchir, a produit tant d'hommes de mérite, de quoi ne sera-t-elle pas capable lorsque son indépendance sera assurée, et son existence à l'abri des dangers!

FIN.

NOTES.

1. Le mot *Cadim*, dans les langues sémitiques, signifie *ancien;* celui de *Thèbes* signifie *belle: beldéi tibbé,* ville belle. Les Orientaux ont encore aujourd'hui l'usage de donner quelque épithète à leurs villes les plus considérables : *Chami Tzennet-mékian,* Cham le délicieux comme le Paradis; *Halebous-sehba,* Halep le splendide; *Misr el Cahiré,* Caire l'exterminateur.

2. *Tzin*, en grec Ζὴν, Jupiter; *Kiran*, κοίρανος, roi; la plupart des noms de pierres précieuses, tels que *mergian*, μαργαρίτης, perle; *yakout*, ἀχάτης, agathe; plusieurs noms arithmétiques; ceux des instrumens de musique, comme *nables* ou *tables*, *sambyk*, *barbiton;* des termes de religion, comme *mestour*, μυςτήριον, mystère, etc.

3. La célébrité de cette république fut si étendue, que les Orientaux appelaient tous les Grecs du nom de *Yonnan,* Ioniens. Cette dénomination s'est conservée jusqu'à nos jours. Quant ils parlent des anciens Grecs, ils leur donnent le nom de *Yonnan.* Quant à nous Grecs modernes, ils nous appellent *Roum*, Romains, parce que les Grecs furent appelés Ρωμαῖοι depuis Justinien jusqu'à la chute du Bas-Empire. Aussi, lorsqu'à l'origine de notre insurrection, les patriotes affectèrent, dans les proclamations et autres actes publics, de rendre à la nation

son ancien nom d'*Hellènes*, les Turcs, qui entendaient cette dénomination pour la première fois, ne comprenaient pas d'abord de quel peuple il s'agissait. Mais qu'est-ce donc que ces Hellènes, demandaient ces Barbares, et quelle contrée habitent-ils ? Il faut qu'ils viennent de bien loin, puisque jamais nous n'avons entendu prononcer leur nom.

4. Les auteurs anciens parlent plusieurs fois de cet idiome vulgaire, et ils en citent même quelques mots. Les auteurs de la basse grécité pourraient fournir à cet égard des documens curieux, pour qui voudrait étudier la connexion des deux dialectes. Dans le commentateur Eustathe, on trouve presque à chaque page (pour expliquer des mots devenus trop anciens et qui étaient inintelligibles au douzième siècle) cette formule : *c'est ce qu'on nomme vulgairement... c'est ce que l'usage appelle...* Et tous ces mots de l'ancien idiome vulgaire se retrouvent dans la langue grecque moderne. (Voyez un Mémoire du Ch.er Mustoxidi, inséré dans l'Anthologie de Florence, février, 1825.)

5. Les ouvrages de Samuel n'ont pas été imprimés. Nous avions, mon frère et moi, dans notre maison paternelle, à Constantinople, le portrait de Samuel, notre grand-oncle. Jérémie, patriarche de Constantinople, l'aperçut un jour, et nous le demanda, parce qu'ayant été l'archidiacre et le protégé de Samuel, il désirait placer son portrait dans le palais patriarcal. Mon frère le lui refusa, comme un héritage inaliénable. Peu après, j'allai chez le patriarche, pour le féliciter sur son jour de fête.

Sa chambre était remplie de monde. Le patriarche alors me fit la même demande, en l'appuyant sur son attachement et sa reconnaissance pour Samuel. « Monseigneur, lui répondis-je, votre sainteté doit non-seulement conserver un grand attachement pour Samuel, mais aussi s'acquitter envers lui de tout ce qu'exige une reconnaissance réelle. Qu'elle fasse donc une chose digne du beau sentiment dont elle est pénétrée : elle nous demande le portrait de Samuel ; mais un portrait, une statue, sont aussi précaires qu'insignifians ; de tels monumens ne sont pas dignes de Samuel. Au contraire, ses ouvrages seraient les garans éternels de ses talens, de ses vertus et de ses travaux pour l'Église et pour la nation ; c'est à votre sainteté de préserver ces ouvrages de l'oubli, en les faisant imprimer. Au lieu du portrait, nous offrons ses Œuvres manuscrites et les Mémoires sur sa vie, écrits de sa main. » Jérémie accepta ma proposition, et nous lui donnâmes une copie de notre manuscrit. Mais, ce patriarche ayant été déposé deux mois après, l'entreprise fut abandonnée.

6. Un des disciples d'Eugène fut Mésiodax, auteur de plusieurs ouvrages estimés, et en particulier d'un *Traité contre l'Usage d'écrire en grec ancien.*

7. Ce fut Théotoky qui suggéra à Grégoire Ghika, secrétaire-interprète de la Porte Ottomane, l'idée de visiter les débris de la bibliothéque des derniers empereurs grecs, conservée dans l'intérieur du sérail. Cet interprète ayant des relations d'amitié avec l'eunuque gardien des trésors de l'empire ottoman, obtint la permission d'entrer dans l'appartement de la bibliothéque ; et, faute d'autres manu-

scrits précieux, il emporta la série des commentateurs de l'Ancien Testament; après en avoir pris une copie, il restitua le manuscrit.

Malgré le témoignage de Ghika, l'on croyait toujours qu'il existait, dans la bibliothéque du sérail, des ouvrages perdus des classiques grecs et latins. Mais le général Sébastiani confirma la déposition du prince Ghika, sur l'état de la bibliothéque. Ambassadeur de France à Constantinople, aimé du sultan Sélim, et jouissant d'une influence extraordinaire sur le ministère ottoman, cet insinuant diplomate demanda, comme une faveur des plus insignes, la permission de visiter la bibliothéque du sérail. Non-seulement Sélim lui accorda sa demande, mais il ordonna au gardien du trésor impérial de faire montrer à l'ambassadeur toute la bibliothéque, de lui laisser le temps de l'examiner, et de lui offrir, comme un présent de la part de Sélim, les livres qu'il y aurait choisis. Sébastiani examina scrupuleusement tous les livres que contenait la bibliothéque impériale; mais il n'y trouva que des parchemins sur des matières ecclésiastiques, et il choisit un magnifique manuscrit du Nouveau Testament.

8. Cette *Physique* parut en même temps que la belle traduction de *la Pluralité des Mondes,* de Fontenelle, traduction que la littérature grecque moderne doit au talent de Panajotaky Kodrikas d'Athènes, premier secrétaire de Michel Soutzo, hospodar de Valachie.

9. Un de ceux qui partirent de Vienne, et préférèrent le séjour de Leipsick, fut le négociant Théochary. Il devint un point d'appui pour les jeunes étudians grecs,

lorsque Vienne, qui, sous le règne tolérant de Joseph II, servait aux Grecs de rendez-vous facile, cessa d'être fréquentée par eux, tant à cause de la mort de Riga, que de l'occupation de Trieste par les Français. Cependant, quand la guerre fut déclarée en 1806 entre la Porte et la Russie, une nouvelle route de commerce s'ouvrit par Belgrade et Semlin. Par cette route, on importait dans les états d'Autriche une quantité immense de coton. Ce commerce devint si lucratif, que plusieurs maisons grecques y firent des bénéfices considérables; de manière que les négocians grecs affluèrent derechef à Vienne, et attirèrent ceux de leurs compatriotes qui désiraient étudier les sciences et la médecine.

10. Néophyte Doukas et son ami Comita, jadis professeur de philosophie au lycée de Bucharest, habitent actuellement à Cronstadt en Transylvanie. On assure que Doukas s'occupe à traduire Homère en vers grecs modernes. Comita est auteur d'un ouvrage intitulé *Encyclopédie hellénique;* c'est une collection systématique de morceaux choisis dans les classiques grecs; elle forme 12 vol. in-8.° Il doit bientôt en donner une seconde édition.

11. C'est Benjamin qui inventa, ou tout au moins développa le premier, l'hypothèse d'une substance éthérée qui pénètre tous les corps, remplit tous les vides, se meut perpétuellement en tous sens et dans toutes les directions; qui est la cause unique des principaux phénomènes de la nature, comme de la lumière, du feu, de l'électricité, du magnétisme, du galvanisme, des sensations, de la végétation, et de la rotation des corps du sys-

tème planétaire. Cette substance éthérée est appelée par Benjamin d'un nom qu'il a créé lui-même, παντα χηκίνητον, ou *se mouvant partout*.

12. On peut consulter sur l'état du collége de Cydonie, une intéressante notice, publiée en grec par le docteur Typaldos, qui lui-même y a fait ses premières études.

13. Le mot grec *Hétérie* signifie société. Riga en fut le premier fondateur. C'était une association secrète, dont la base était la religion, et dont le but était l'affranchissement de la Grèce. Un des articles principaux de l'Hétérie était son isolation de toutes les autres sociétés secrètes de l'Europe. Les adeptes étaient indispensablement obligés de jurer qu'ils n'avaient pas la moindre relation avec aucune société étrangère. L'Hétérie, fondée par Riga, reçut dans la suite plusieurs modifications. Elle avait ses grades, auxquels les hommes de mérite pouvaient seuls parvenir; les hommes du peuple n'étaient initiés qu'au premier degré; on leur recommandait l'amour de la religion et de la patrie, la haine implacable contre les Turcs, et le désir de s'affranchir de leur joug. La majeure partie des hommes éclairés de la nation étaient membres de l'Hétérie. Elle fut agrandie, et plus régulièrement combinée en 1814, quand les souverains alliés eurent abattu le colosse de la puissance française. Depuis cette époque, l'Hétérie allait toujours croissant, par l'encouragement tacite que lui donnaient la Société de la Bible, l'abolition de la traite des nègres, et les principes philanthropiques propagés dans toute l'étendue de l'Europe, prêchés par tous les sages, et même par les cabinets.

14. Aux familles constantinopolitaines, il faut joindre quelques familles marquantes de Trébizonde, qui se réfugièrent à Constantinople après la destruction de l'empire de Trébizonde. Parmi elles, étaient les familles des Ypsilanty et celle des Mourouzy. La première de ces deux familles est assez connue; la seconde a donné à la Grèce d'excellens citoyens, entre autres Alexandre Stourdza, dont le moindre mérite est un talent distingué dans l'art d'écrire.

15. Les dignitaires du clergé laïque se divisaient en deux classes, sous le nom de première et de seconde πεντάς. Au premier rang était le *Grand-Logothète;* ensuite le *Grand-Scévophylax*, le *Grand-Chartophylax* ou archiviste, le *Grand-Ecclésiarque*, le *Grand-Orateur*, le *Protonotaire*, le *Grand-Économe*, le *Référendaire*, le *Grand-Primicire*, le *Protopsalte* ou chef des chantres de l'église patriarcale, le *premier Domestique*, et le *premier Secrétaire.* Ils s'occupaient des affaires des monastères, de la disposition des biens ecclésiastiques, des donations faites au clergé. Ils composaient le conseil du patriarche, quand il jugeait les procès civils et religieux. Le clergé laïque jouissait de quelques revenus sous le titre d'*exarchats* ou préfectures. Chacun de ces dignitaires ecclésiastiques avait pour apanage quelques îles de l'Archipel, quelques provinces de la Grèce, ou quelques monastères, dont il était, pour ainsi dire, l'agent auprès du trône patriarcal, dans les matières civiles relatives aux constitutions religieuses. Les provinces et les îles grecques sous la domination des Francs n'en étaient pas exclues. Ainsi les

fonctions de ce clergé laïque étaient bornées aux affaires civiles, qui appartenaient à la juridiction du trône patriarcal de Constantinople.

16. Les deux provinces de Valachie et de Moldavie, gouvernées exclusivement par des Fanariotes, étaient une source de richesses, moins encore pour eux que pour les autres Grecs de toutes les provinces et de toutes les îles; ils y accouraient en foule, et cultivaient, à titre de fermiers, les terres fertiles des boïards indigènes. D'autres Grecs, également protégés par les hospodars de ces provinces, faisaient avec l'Allemagne, et surtout avec la ville de Leipsick, un commerce d'autant plus lucratif, que l'indolence musulmane laissait assez ordinairement le champ libre à leur négoce.

17. *Fermani casa-dzereyan,* ordres inévitables comme les arrêts du destin.

18. L'hospodar de Valachie, Charles Callimachy, avait été chargé par le gouvernement turc, six mois avant l'insurrection grecque, de traiter, en qualité de négociateur plénipotentiaire, avec le baron de Strogonoff, ambassadeur de Russie, des différends qui existaient à cette époque entre la Porte et le cabinet de St.-Pétersbourg.

19. Proverbe arabe.

20. De ces deux journaux, l'un, le *Télégraphe*, était politique et littéraire; l'autre purement littéraire et scientifique. Les rédacteurs demeuraient à Vienne : c'étaient d'excellens patriotes et de profonds littérateurs. Le style

de ces journaux était clair, élégant et correct. On y trouvait les événemens politiques, des analyses de différens ouvrages grecs, des mémoires sur la littérature grecque ancienne et moderne, les annonces des découvertes scientifiques faites en Europe, des poésies fugitives, et des dissertations polémiques sur le meilleur système à adopter pour donner des règles fixes à la langue grecque moderne, etc.

21. La Société des *Amis des Muses* (fondée à Athènes pour l'investigation des antiquités, et renouvelée à Vienne, lors du congrès, pour venir au secours des jeunes Grecs qui cherchaient l'instruction dans les académies d'Europe) devait aussi être un sujet d'ombrage pour le Sultan.

22. Par exemple, l'île de Chypre ne contenait, peu avant l'insurrection, que quatre-vingt mille âmes; tandis qu'à l'époque de sa conquête par les Turcs, elle était peuplée d'un million d'habitans. D'après les archives dans lesquelles était enregistrée la capitation annuelle de cette île, le nombre de ses contribuables montait, immédiatement après son asservissement, à plus de cent vingt mille hommes, entre vingt et quarante ans. La population des autres provinces avait diminué dans la même proportion.

23. Chaque *orta*, ou régiment de janissaires, pouvait impunément attacher son *emblème* sur ces bâtimens grecs, et s'approprier ainsi la moitié des bénéfices. Les Turcs, qui n'ont pas l'usage du duel, se battaient pour ces bâtimens, objets de leur avidité. Un janissaire incrustait l'emblème de son orta sur la proue d'un navire grec, et,

par cette seule opération, il en devenait un formidable actionnaire. Un autre janissaire, d'un régiment différent, survenait, et supplantait l'emblème. Alors on se défiait, et les deux champions allaient vider leur querelle dans un lieu appelé *handak* ou fossé, à quelque distance des murs de Galata, vis-à-vis de Constantinople; en sorte que le bénéfice des navigateurs grecs devenait la proie du plus fort et le partage du lion de la fable.

24. Le *Cassab-Bachy* ou chef des bouchers de Constantinople, disposait du nombre de moutons nécessaires à la capitale, d'après un mémoire qu'il présentait chaque année au Gouvernement. Le nombre de ceux que devaient annuellement fournir la Valachie et la Moldavie, excédait trois cent mille. L'amirauté ottomane tirait aussi de ces provinces tous les mâts et les futailles de la marine militaire, tous les bois de charpente pour les affûts et les caissons de l'artillerie. Le sel fossile de Valachie, article essentiel du commerce de cette principauté, se vendait exclusivement aux négocians turcs. Tel était l'état du commerce dans ces riches provinces; et malheur à l'hospodar qui aurait permis ou négligé la plus légère contrebande: il la payait de ses biens et de sa tête. Les ordres du Sultan, à cet égard, étaient si précis, qu'en 1814, lorsque la Hongrie souffrait d'une famine extrême, l'Autriche ne put obtenir la sortie des grains que par le moyen de l'hospodar Caradza, qui jouissait alors d'un crédit immense auprès du sultan actuel. — Je ne sais par quelle fatalité la Russie, dans ses traités avec la Porte ottomane, n'a jamais stipulé la liberté de commerce pour la Valachie et la Moldavie, ce

qui serait le plus grand bienfait qu'on pût leur accorder. Je fus chargé en 1820, par l'hospodar de Moldavie, Michel Soutzo, de rédiger un mémoire sur l'appauvrissement des deux provinces, causé par le monopole qu'exerçait le gouvernement turc. L'hospodar expédia confidentiellement ce mémoire au baron de Strogonoff, alors envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près la Porte ottomane. Le baron, aussi humain qu'éclairé, était sur le point d'entamer cette négociation, quand tout à coup l'insurrection éclata, et rompit toute communication diplomatique entre les deux puissances.

25. Le médecin Vlastos travaillait depuis bien des années à la composition d'un dictionnaire grec; Charles Ghika s'occupait aussi de traduire le grand dictionnaire d'Henri Étienne, et d'ajouter un grand nombre de mots qui manquent à ce chef-d'œuvre de l'érudition du seizième siècle. Mourouzy ayant acquis les travaux de ces deux philologues, Ghika et Vlastos, forma une société d'hommes instruits, leur procura tous les dictionnaires grecs déjà publiés, et fournit à tous les frais de ce grand travail. Dans ce dictionnaire, on expliquait en grec moderne tous les mots de la langue littérale; on citait des exemples tirés des auteurs classiques; on marquait l'âge de chaque mot, et l'on faisait un continuel parallèle des variations de sens que chaque terme avait éprouvées dans les différentes périodes de la littérature grecque. L'impression de ce dictionnaire (intitulé Κιβωτός, *Arche de la langue grecque*) fut commencée en 1817 dans l'imprimerie patriarcale de Constantinople; il n'en parut que le premier vo-

lume, allant jusqu'à la lettre Δ, grand in-folio et en beau caractère.

26. Je possède les manuscrits autographes de ces ouvrages qui n'ont pas été publiés.

27. Malgré ces progrès, malgré les rapports intimes qui existent entre le grec ancien et le grec moderne, j'estime fausse l'opinion de ceux qui prétendent ramener en Grèce l'usage de la langue ancienne, en abandonnant tout-à-fait le grec moderne, comme incapable de perfectionnement; par là ils attaquaient également les deux langues; ils profanaient l'une, et frappaient l'autre d'une complète nullité. C'est une grande erreur que de croire possible la réintégration d'une langue morte quelconque. Puisque le langage est l'expression de tout l'homme, il faudrait nous rendre toutes les mœurs, tous les préjugés, tous les usages du peuple qui l'a parlée; nous remettre dans la même situation politique, intellectuelle et morale; faire retourner les connaissances à la place où elles se trouvaient; modifier notre manière de penser; changer la religion, la législation, le gouvernement, tout enfin, et cela pour n'avoir que de plats imitateurs d'inimitables modèles.

FIN DES NOTES.

ἸΑΚΩΒΆΚΗ ῬΊΖΟΥ ΤΟΥ͂ ΝΕΡΟΥΛΟΥ͂

ΕἾΣ ἙΑΥΤΌΝ.

Ποῦ εἶν᾽ ἐκεῖνος ὁ καιρὸς, ὅταν κ᾽ ἐγὼ εὐδαίμων,
Ἀπ᾽ αὔρας βοηθούμενος τῶν εὐμενῶν ἀνέμων,
Ἀκύμαντον διέπλεα τὸ πέλαγος τοῦ βίου,
Καὶ εἰς τοὺς κόλπους ἔμβαινα λιμένος γαληνίου!
Λιμὴν ἦτον ὁ οἶκός μου· ᾽ς ἐκεῖνον καθ᾽ ἡμέραν,
Συμπαίζων μὲ τὰ τέκνα μου, περίπαιζα τὴν σφαίραν·
Συμπάρεδρον ᾽ς τὴν τράπεζαν λαμβάνων τὴν ὑγείαν,
Τὴν ἁπαλήν των ἔτρεφα κ᾽ ἀθῴαν ἡλικίαν.

. . . .

Ἀλλ᾽ ὦ πατρίς! ὦ ὄνομα παμφίλτατον καὶ θεῖον!

Φεῦ! σὲ προφέρω σήμερον μετὰ πικρῶν δακρύων!
Ὦ γλυκυτάτη μου πατρίς! τὰ τέκνα σου καθένα
Ὁπόταν σὺ προσκάλεσες, σὺ μ' ἔκραξες κ' ἐμένα.
Τὶ τέκνον σου εἰλικρινὲς, μ' ἑλληνικὴν καρδίαν,
Πρὸς τὴν φωνήν σου ἔμελλε νὰ μέν' εἰς ληθαργίαν;
. . . .
Διέβην γῆν τὴν εὔανδρον τῆς ἄνω Γερμανίας,
Τὴν γῆν τὴν φίλην τῶν τεχνῶν καὶ τῆς φιλοσοφίας.
Διῆλθα τὴν καλλίλιμνον γενναίαν Ἑλβετίαν,
Ἑλλήνων εὐεργέτριαν μὲ μεγαλοψυχίαν.
Ἐθαύμασα κ' ἠγάπησα τὴν σώφρονα Γενέβην,
Καὶ, εὐχηθεὶς ὑπὲρ αὐτῆς, τὰς Ἄλπεις ὑπερέβην...
Κατέβην 'ς τὰ ἠλύσια ἰταλικὰ πεδία,
Φιλομμειδὴς, φιλόξενος μ' ἐδέχθ' ἡ Τυῤῥηνία.
Τὰς θέσεις τὰς ποιητικὰς, τὰ ἄλση της, τοὺς κήπους,
Ὅπου 'μβαίνει ὁ χειμὼν μὲ σέβας καὶ βραδύπους,
Τὰ ἴδα· πλὴν, ἀλλοίμονον! παυσίλυπα πρὸς ἄλλους,
'Σ ἐμένα λύπας γέννησαν καὶ στεναγμοὺς μεγάλους.
. . . .
Ἐνίοτε πλανώμενος 'ς τὴν παραθαλασσίαν,
Μὴν ἔχων ἄλλον σύντροφον παρὰ τὴν ἀθυμίαν,
Ὁπόταν πλοῖα ἔβλεπα τὴν θάλασσαν νὰ σχίζουν,
Μακάριοι, ἐφώναζα, ὁπόσοι ἀρμενίζουν!
Πότε, πτηνὰ θαλάσσια, νὰ φέρετε κ' ἐμένα
Μὲ τὰ λευκάς σας πτέρυγας 'ς τῆς Ὕδρας τὸν λιμένα!

. . . .

Πρὸ ἡμερῶν πλῆθος νεφῶν, ἀπὸ ἀτμῶν πληθώρας
Ἐξογκωμένα, ἔβρεχαν σχεδὸν ἑξῆντα ὥρας....
Μετὰ τὴν παῦσιν τῆς βροχῆς, ἐγὼ κ' ἕνας μου φίλος,
Ἀργᾶ περιπατούσαμεν 'ς τοῦ ποταμοῦ τὸ χεῖλος.
Ἐκεῖ παρετηρήσαμεν, μετὰ φρυγάνων ἄλλων,
Κ' ἕνα παρασυρόμενον κορμὸν δρυὸς μεγάλον.
Στραφεὶς τότε 'ς τὸν φίλον μου· ἴδε, τὸν εἶπα, 'κείνην
Τὴν δρῦν, πῶς παραφέρεται 'ς τὴν ποταμίαν δίνην.
Ἦτον κ' αὐτὴ πυκνόφυλλος, μὲ κλῶνας πολλοὺς πρῴην,
Μὲ τὴν σκιάν της δρόσιζε τὴν ὑποκάτω χλόην,
'Σ τοὺς κλάδους της λιγύφθογγα πτηνὰ 'κελαδοῦσαν,
'Σ τὴν ῥίζαν της τὰς σύριγγας ποιμένες ἐφυσοῦσαν·
Ἀλλὰ τὴν 'ξεῤῥίζωσε τῆς καταιγίδος βία,
'Σ τὸν Ἄρνον τὴν ἐκρήμνισε, καὶ σύρετ' ἡ ἀθλία.

Μὲ τοῦτον, φίλε, τὸν κορμὸν κ' ἐγὼ παρομοιώθην,
Ἀφ' οὗ ἀπὸ τὸν οἶκόν μου χωρίσθην κ' ἐμονώθην.

———

TABLE

DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

